

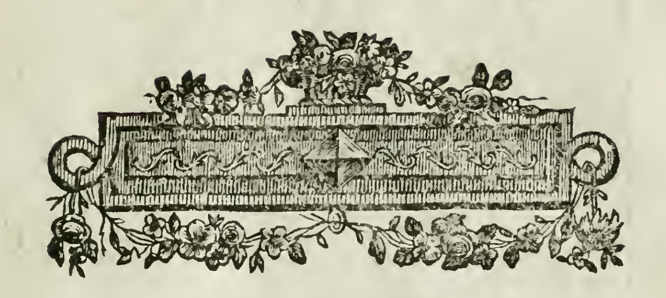
LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LES CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU,
SUIVIES
DES RÊVERIES
DU
PROMENEUR SOLITAIRE.
TOME PREMIER.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE PREMIER.

JE forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; & cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur & je connois les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jetté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra ; je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, & s'il

m'eſt arrivé d'employer quelque ornement indifférent; ce n'a jamais été que pour remplir un vide occaſionné par mon défaut de mémoire; j'ai pu ſuppoſer vrai ce que je ſavois avoir pu l'être, jamais ce que je ſavois être faux. Je me ſuis montré tel que je fus, mépriſable & vil quand je l'ai été, bon, généreux, ſublime, quand je l'ai été: j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel, raſſemble autour de moi l'innombrable foule de mes ſemblables: qu'ils écoutent mes Confeſſions, qu'ils gémiſſent de mes indignités, qu'ils rougiſſent de mes miſeres. Que chacun d'eux découvre à ſon tour ſon cœur aux pieds de ton trône avec la même ſincérité, & puis qu'un ſeul te diſe, s'il l'oſe; *je fus meilleur que cet homme-là.*

Je ſuis né à Geneve en 1712 d'*Iſaac Rouſſeau*, Citoyen, & de *Suſanne Bernard*, Citoyenne; un bien fort médiocre, à partager entre quinze enfans ayant réduit juſqu'à rien la portion de mon pere, il n'avoit pour ſubſiſter que ſon métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mere, fille du Miniſtre *Bernard*, étoit plus riche; elle avoit de la ſageſſe & de la beauté: ce n'étoit pas ſans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé preſque avec leur vie: dès l'âge de huit à neuf ans ils ſe promenoient enſemble tous les ſoirs ſur la Treille; à dix ans ils ne pouvoient plus ſe quitter. La ſympathie, l'accord des ames affermit en eux le ſentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres & ſenſibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même diſpoſition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun d'eux jetta ſon cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le ſort qui ſembloit contrarier leur paſſion ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant obtenir ſa maitreſſe, ſe conſumoit de douleur; elle lui conſeilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea ſans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidelle. Après cette épreuve il ne reſtoit qu'à s'aimer toute la vie; ils le jurerent, & le Ciel bénit leur ferment.

Gabriel Bernard, frere de ma mere, devint amoureux d'une des sœurs de mon pere; mais elle ne consentit à épouser le frere qu'à condition que son frere épouseroit la sœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages se firent le même jour. Ainsi mon oncle étoit le mari de ma tante, & leurs enfans furent doublement mes cousins-germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année; ensuite il fallut encore se séparer.

Mon oncle *Bernard* étoit Ingénieur: il alla servir dans l'Empire & en Hongrie sous le Prince Eugene. Il se distingua au siége & à la bataille de Belgrade. Mon pere, après la naissance de mon frere unique, partit pour Constantinople où il étoit appellé, & devint horloger du Sérail. Durant son absence, la beauté de ma mere, son esprit, ses talens (1) lui attirerent des hommages. M. de la Closture, Résident de France, fut des plus empressés à lui en offrir. Il falloit que sa passion fût vive, puisqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoit plus que de la vertu pour s'en défendre, elle aimoit tendrement son mari; elle le pressa de revenir. Il quitta tout & revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après je naquit infirme & malade; je coûtai la vie à ma mere, & ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas su comment mon pere supporta cette

---

(1) Elle en avoit de trop brillans pour son état; le Ministre son pere qui l'adoroit, ayant pris grand soin de son éducation. Elle dessinoit, elle chantoit, elle s'accompagnoit du Théorbe, elle avoit de la lecture & faisoit des vers passables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'absence de son frere & de son mari, se promenant avec sa belle-sœur & leurs deux enfans, sur un propos que quelqu'un lui tint à leur sujet.

Ces deux Messieurs qui sont absens
Nous sont chers de bien des manieres,
Ce sont nos amis, nos amans;
Ce sont nos maris & nos freres,
Et les peres de ces enfans.

perte; mais je ſais qu'il ne s'en conſola jamais. Il croyoit la revoir en moi, ſans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée; jamais il ne m'embraſſa que je ne ſentiſſe à ſes ſoupirs, à ſes convulſives étreintes, qu'un regret amer ſe mêloit à ſes careſſes; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me diſoit: Jean-Jacques, parlons de ta mere; je lui diſois; hé bien, mon pere, nous allons donc pleurer; & ce mot ſeul lui tiroit déja des larmes. Ah! diſoit-il en gémiſſant; rends-là moi, conſole-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laiſſé dans mon ame. T'aimerois-je ainſi ſi tu n'étois que mon fils? Quarante ans après l'avoir perdue, il eſt mort entre les bras d'une ſeconde femme, mais le nom de la premiere à la bouche, & ſon image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis, un cœur ſenſible eſt le ſeul qu'ils me laiſſerent; mais il avoit fait leur bonheur, & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né preſque mourant; on eſpéroit peu de me conſerver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, & qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laiſſer ſouffrir plus cruellement d'une autre façon. Une ſœur de mon pere, fille aimable & ſage, prit ſi grand ſoin de moi qu'elle me ſauva. Au moment où j'écris ceci elle eſt encore en vie, ſoignant à l'âge de quatre-vingts ans un mari plus jeune qu'elle, mais uſé par la boiſſon. Chere tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres ſoins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai auſſi ma mie Jaqueline encore vivante, ſaine & robuſte. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naiſſance pourront me les fermer à ma mort.

Je ſentis avant de penſer; c'eſt le ſort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis juſqu'à cinq ou ſix ans: je ne ſais comment j'appris a lire; je ne me ſouviens que de mes premieres lectures & de leur effet ſur moi: c'eſt le temps d'où je da-

re ſans interruption la conſcience de moi-même. Ma mere avoit laiſſé des Romans. Nous nous mîmes à les lire après ſoupé, mon pere & moi. Il n'étoit queſtion d'abord que de m'exercer à la lecture des livres amuſans ; mais bientôt l'intérêt devint ſi vif que nous liſions tour-à-tour ſans relâche, & paſſions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere, entendant le matin les hirondelles, diſoit tout honteux : allons nous coucher, je ſuis plus enfant que toi.

En peu de temps j'acquis par cette dangereuſe méthode, non-ſeulement une extrême facilité à lire & à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge ſur les paſſions Je n'avois aucune idée des choſes, que tous les ſentimens m'étoient déja connus. Je n'avois rien conçu ; j'avois tout ſenti. Ces émotions confuſes que j'éprouvai coup ſur coup n'altéroient point la raiſon que je n'avois pas encore ; mais elles m'en formerent une d'une autre trempe, & me donnerent de la vie humaine des notions bizarres & romaneſques, dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver ſuivant ce fut autre choſe. La bibliothéque de ma mere épuiſée, on eut recours à la portion de celle de ſon pere qui nous étoit échue. Heureuſement il s'y trouva de bons livres ; & cela ne pouvoit gueres être autrement, cette bibliothéque ayant été formée par un Miniſtre, à la vérité, & ſavant même ; car c'étoit la mode alors, mais homme de goût & d'eſprit. L'hiſtoire de l'Egliſe & de l'Empire par Le Sueur, le diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle, les hommes illuſtres de Plutarque, l'hiſtoire de Veniſe par Nani, les métamorphoſes d'Ovide, La Bruyere, les mondes de Fontenelle, ſes Dialogues des morts, & quelques tomes de Moliere, furent tranſportés dans le cabinet de mon pere, & je les lui liſois tous les jours durant ſon travail. J'y pris un goût rare & peut-être unique à cet âge. Plutarque, ſur-tout, devint ma lecture favorite. Le plaiſir que je prenois à le relire

ſans ceſſe me guérit un peu des Romans, & je préférai bientôt Ageſilas, Brutus, Ariſtide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéreſſantes lectures, des entretiens qu'elles occaſionnoient entre mon pere & moi ſe forma cet eſprit libre & républicain, ce caractere indomptable & fier, impatient de joug & de ſervitude qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie dans les ſituations les moins propres à lui donner l'eſſor. Sans ceſſe occupé de Rome & d'Athenes; vivant, pour ainſi dire, avec leurs grands hommes, né moi-même Citoyen d'une république, & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte paſſion, je m'en enflammois à ſon exemple; je me croyois Grec ou Romain; je devenois le perſonnage dont je liſois la vie : le récit des traits de conſtance & d'intrépidité qui m'avoient frappé me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'aventure de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer & tenir la main ſur un réchaud pour repréſenter ſon action.

J'avois un frere plus âgé que moi de ſept ans. Il apprenoit la profeſſion de mon pere. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faiſoit un peu négliger, & ce n'eſt pas cela que j'approuve. Son éducation ſe ſentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maitre, d'où il faiſoit des eſcapades, comme il en avoit fait de la maiſon paternelle. Je ne le voyois preſque point : à peine puis-je dire avoir fait connoiſſance avec lui : mais je ne laiſſois pas de l'aimer tendrement, & il m'aimoit, autant qu'un poliſſon peut aimer quelque choſe. Je me ſouviens qu'une fois que mon pere le châtioit rudement & avec colere, je me jettai impétueuſement entre deux l'embraſſant étroitement. Je le couvris ainſi de mon corps recevant les coups qui lui étoient portés, & je m'obſtinai ſi bien dans cette attitude qu'il fallut enfin que mon pere lui fit grace, ſoit déſarmé par mes cris & mes larmes, ſoit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frere tourna ſi mal qu'il

s'enfuit & difparut tout-à-fait. Quelque temps après on fut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une feule fois. On n'a plus eu de fes nouvelles depuis ce temps-là, & voilà comment je fuis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainfi de fon frere, & les enfans des Rois ne fauroient être foignés avec plus de zèle que je fus durant mes premiers ans, idolâtré de tout ce qui m'environnoit, & toujours, ce qui eft bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté. Jamais une feule fois, jufqu'à ma fortie de la maifon paternelle on ne m'a laiffé courir feul dans la rue avec les autres enfans : jamais ont n'eut à réprimer en moi ni à fatisfaire aucune de ces fantafques humeurs qu'on impute à la nature, & qui naiffent toutes de la feule éducation. J'avois les défauts de mon âge ; j'étois babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaifir à faire du mal, du dégat, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me fouviens portant d'avoir une fois piffé dans la marmite d'une de nos voifines appellée Madame Clot, tandis qu'elle étoit au prêche. J'avoue même que ce fouvenir me fait encore rire, parce que Madame Clot, bonne femme au demeurant, étoit bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte & véridique hiftoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment ferois-je devenu méchant, quand je n'avois fous les yeux que des exemples de douceur, & autour de moi que les meilleures gens du monde ? Mon pere, ma tante, ma mie, mes parens, nos amis, nos voifins, tout ce qui m'environnoit ne m'obéiffoit pas à la vérité, mais m'aimoit ; & moi je les aimois de même. Mes volontés étoient fi peu excitées & fi peu contrariées qu'il ne me venoit pas dans l'efprit d'en avoir. Je puis jurer que jufqu'à mon afferviffement fous un maître, je n'ai pas fu ce que c'étoit qu'une fantaifie. Hors le tems que je paffois à lire ou écrire auprès de mon pere, & celui où ma mie me menoit promener, j'étois toujours avec ma

tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, aſſis ou debout à côté d'elle, & j'étois content. Son enjouement, ſa douceur, ſa figure agréable, m'ont laiſſé de ſi fortes impreſſions, que je vois encore ſon air, ſon regard, ſon attitude; je me ſouviens de ſes petits propos careſſans: je dirois comment elle étoit vêtue & coiffée, ſans oublier les deux crochets que ſes cheveux noirs faiſoient ſur ſes tempes, ſelon la mode de ce tems-là.

Je ſuis perſuadé que je lui dois le goût ou plutôt la paſſion pour la muſique qui ne s'eſt bien développée en moi que long-temps après. Elle ſavoit une quantité prodigieuſe d'airs & de chanſons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La ſérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la triſteſſe. L'attrait que ſon chant avoit pour moi fut tel que non-ſeulement pluſieurs de ſes chanſons me ſont toujours reſtées dans la mémoire; mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, ſe retracent à meſure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé de ſoucis & de peines, je me ſurprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmotant ces petits airs d'une voix déja caſſée & tremblante? Il y en a un ſur-tout, qui m'eſt bien revenu tout entier, quant à l'air; mais la ſeconde moitié des paroles s'eſt conſtamment refuſée à tous mes efforts pour me la rappeller, quoiqu'il m'en revienne confuſément les rimes. Voici le commencement, & ce que j'ai pu me rappeller du reſte.

Tircis, je n'oſe
Ecouter ton Chalumeau
Sous l'Ormeau;
Car on en cauſe
Déjà dans notre hameau.
. . . .
. . . . un Berger
. . . . s'engager
. . . . ſans danger;
Et toujours l'épine eſt ſous la roſe.

Je cherche où eſt le charme attendriſſant que mon cœur trouve à cette chanſon : c'eſt un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'eſt de toute impoſſibilité de la chanter juſqu'à la fin, ſans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projetté d'écrire à Paris pour faire chercher le reſte des paroles, ſi tant eſt que quelqu'un les connoiſſe encore. Mais je ſuis preſque ſûr que le plaiſir que je prends à me rappeller cet air s'évanouiroit en partie, ſi j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante *Suſon* l'ont chanté.

Telles furent les premieres affections de mon entrée à la vie ; ainſi commençoit à ſe former ou à ſe montrer en moi ce cœur à la fois ſi fier & ſi tendre, ce caractere efféminé, mais pourtant indomptable, qui, flottant toujours entre la foibleſſe & le courage, entre la molleſſe & la vertu, m'a juſqu'au bout mis en contradiction avec moi-même, & a fait que l'abſtinence & la jouiſſance, le plaiſir & la ſageſſe, m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les ſuites ont influé ſur le reſte de ma vie. Mon pere eut un démêlé avec un M *G***.*, Capitaine en France, & apparenté dans le Conſeil. Ce *G***.*, homme inſolent & lâche, ſaigna du nez, & pour ſe venger accuſa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon pere, qu'on voulut envoyer en priſon, s'obſtinoit à vouloir que, ſelon la loi, l'accuſateur y entrât auſſi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux ſortir de Geneve & s'expatrier pour le reſte de ſa vie, que de céder ſur un point où l'honneur & la liberté lui paroiſſoient compromis.

Je reſtai ſous la tutelle de mon oncle *Bernard* alors employé aux fortifications de Geneve. Sa fille aînée étoit morte, mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis enſemble à Boſſey en penſion chez le Miniſtre *Lambercier*, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne ſous le nom d'éducation.

Deux ans paſſés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, & me ramenerent à l'Etat d'enfant. A Geneve où l'on ne m'impoſoit rien, j'aimois l'application, la lecture; c'étoit preſque mon ſeul amuſement. A Boſſey le travail me fit aimer les jeux qui lui ſervoient de relâche. La campagne étoit pour moi ſi nouvelle que je ne pouvois me laſſer d'en jouir. Je pris pour elle un goût ſi vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le ſouvenir des jours heureux que j'y ai paſſés m'a fait regretter ſon ſéjour & ſes plaiſirs dans tous les âges, juſqu'à celui qui m'y a ramené. M. *Lambercier* étoit un homme fort raiſonnable, qui, ſans négliger notre inſtruction, ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il s'y prenoit bien eſt que, malgré mon averſion pour la gêne, je ne me ſuis jamais rappellé avec dégoût mes heures d'étude, & que, ſi je n'appris pas de lui beaucoup de choſes, ce que j'appris je l'appris ſans peine, & n'en ai rien oublié.

La ſimplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix ineſtimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Juſqu'alors je n'avois connu que des ſentimens élevés, mais imaginaires. L'habitude de vivre enſemble dans un état paiſible m'unit tendrement à mon couſin *Bernard*. En peu de temps j'eus pour lui des ſentimens plus affectueux que ceux que j'avois eu pour mon frere, & qui ne ſe ſont jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué, fort fluet, auſſi doux d'eſprit que foible de corps, & qui n'abuſoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maiſon, comme fils de mon tuteur. Nos travaux, nos amuſemens, nos goûts étoient les mêmes; nous étions ſeuls; nous étions de même âge; chacun des deux avoit beſoin d'un camarade: nous ſéparer étoit en quelque ſorte nous anéantir. Quoique nous euſſions peu d'occaſions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il étoit extrême, & non-ſeulement nous ne pouvions vivre un inſtant ſéparés, mais nous n'imaginions pas que nous puiſſions jamais l'être. Tous deux d'un eſprit facile à cé-

der aux careſſes, complaiſans quand on ne vouloit pas nous contraindre, nous étions toujours d'accord ſur tout. Si, par la faveur de ceux qui nous gouvernoient, il avoit ſur moi quelque aſcendant ſous leurs yeux; quand nous étions ſeuls j'en avois un ſur lui qui rétabliſſoit l'équilibre. Dans nos études, je lui ſoufflois ſa leçon quand il héſitoit; quand mon thême étoit fait, je lui aidois à faire le ſien, & dans nos amuſemens mon goût plus actif lui ſervoit toujours de guide. Enfin nos deux caracteres s'accordoient ſi bien, & l'amitié qui nous uniſſoit étoit ſi vraie, que dans plus de cinq ans que nous fûmes preſque inſéparables, tant à Boſſey qu'à Geneve, nous nous battîmes ſouvent, je l'avoue, mais jamais on n'eut beſoin de nous ſéparer, jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure, & jamais une ſeule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accuſation. Ces remarques ſont, ſi l'on veut, puériles, mais il en réſulte pourtant un exemple peut-être unique, depuis qu'il exiſte des enfans.

La maniere dont je vivois à Boſſey me convenoit ſi bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-temps pour fixer abſolument mon caractere. Les ſentimens tendres, affectueux, paiſibles, en faiſoient le fond. Je crois que jamais individu de notre eſpece n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des mouvemens ſublimes, mais je retombois auſſi-tôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes deſirs. J'étois doux, mon couſin l'étoit; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je ne fus ni témoin ni victime d'un ſentiment violent. Tout nourriſſoit dans mon cœur les diſpoſitions qu'il reçut de la nature. Je ne connoiſſois rien d'auſſi charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute choſe. Je me ſouviendrai toujours qu'au temple répondant au catéchiſme, rien ne me troubloit plus quand il m'arrivoit d'héſiter, que de voir ſur le viſage de Mlle. *Lambercier* des marques d'inquiétude & de peine. Cela ſeul m'affligeoit plus

que la honte de manquer au public, qui m'affectoit pourtant extrêmement : car quoique peu sensible aux louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des réprimandes de Mlle. *Lambercier* me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au besoin de sévérité, non plus que son frere : mais comme cette sévérité, presque toujours juste, n'étoit jamais emportée, je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni, & le signe du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il est embarrassant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeunesse si l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indistinctement & souvent indiscrétement! La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple aussi commun que funeste, me fait résoudre à le donner.

Comme Mlle. *Lambercier* avoit pour nous l'affection d'une mere, elle en avoit aussi l'autorité, & la portoit quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions méritée. Assez longtemps elle s'en tint à la menace, & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me sembloit très-effrayante; mais après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été, & ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit imposé. Il falloit même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mêlange de sensualité qui m'avoit laissé plus de desir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Il est vrai que, comme il se mêloit sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe le même châtiment reçu de son frere, ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais de l'humeur dont il étoit, cette substitution n'étoit guere à craindre, &

ſi je m'abſtenois de mériter la correction, c'étoit uniquement de peur de fâcher Mlle. *Lambercier;* car tel eſt en moi l'empire de la bienveillance, & même de celle que les ſens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois ſans craindre arriva ſans qu'il y eût de ma faute, c'eſt-à-dire, de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire, en sûreté de conſcience. Mais cette ſeconde fois fut auſſi la derniere: car Mlle. *Lambercier* s'étant ſans doute apperçue à quelque ſigne que ce châtiment n'alloit pas à ſon but, déclara qu'elle y renonçoit & qu'elle la fatiguoit trop. Nous avions juſques-là couché dans ſa chambre, & même en hiver quelquefois dans ſon lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, & j'eus déſormais l'honneur dont je me ſerois bien paſſé d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente a décidé de mes goûts, de mes deſirs, de mes paſſions, de moi pour le reſte de ma vie, & cela, préciſément dans le ſens contraire à ce qui devoit s'en ſuivre naturellement? En même temps que mes ſens furent allumés, mes deſirs prirent ſi bien le change, que, borné à ce que j'avois éprouvé, ils ne s'aviſerent point de chercher autre choſe. Avec un ſang brûlant de ſenſualité preſque dès ma naiſſance je me conſervai pur de toute ſouillure juſqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs ſe développent. Tourmenté long-temps, ſans ſavoir de quoi, je dévorois d'un œil ardent les belles perſonnes; mon imagination me les rappelloit ſans ceſſe; uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, & en faire autant de Demoiſelles *Lambercier*.

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours perſiſtant, & porté juſqu'à la dépravation, juſqu'à la folie, m'a conſervé les mœurs honnêtes qu'il ſembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeſte & chaſte, c'eſt aſſurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas ſeulement des perſon-

nes d'une ſageſſe exemplaire, mais d'une réſerve que depuis long-temps les femmes ne connoiſſent plus. Mon pere, homme de plaiſir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus des propos dont une vierge auroit pu rougir, & jamais on n'a pouſſé plus loin que dans ma famille & devant moi le reſpect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. *Lambercier* ſur le même article, & une fort bonne ſervante y fut miſe à la porte, pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-ſeulement je n'eus jusqu'à mon adoleſcence aucune idée diſtincte de l'union des ſexes; mais jamais cette idée confuſe ne s'offrit à moi que ſous une image odieuſe & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'eſt jamais effacée; je ne pouvois voir un débauché ſans dédain, ſans effroi même: car mon averſion pour la débauche alloit juſques-là, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux; je vis des deux côtés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens-là faiſoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes me revenoit auſſi toujours à l'eſprit en penſant aux autres, & le cœur me ſoulevoit à ce ſeul ſouvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premieres exploſions d'un tempérament combuſtible, furent aidés, comme j'ai dit, par la diverſion que firent ſur moi les premieres pointes de la ſenſualité. N'imaginant que ce que j'avois ſenti; malgré des efferveſcences de ſang très-incommodes, je ne ſavois porter mes deſirs que vers l'eſpece de volupté qui m'étoit connue, ſans aller jamais juſqu'à celle qu'on m'avoit rendue haïſſable, & qui tenoit de ſi près à l'autre, ſans que j'en euſſe le moindre ſoupçon. Dans mes ſottes fantaiſies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginairement le ſecours de l'autre ſexe, ſans penſer jamais qu'il fût propre à nul autre uſage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-ſeulement donc, c'eſt ainſi qu'avec un tempérament très-ardent, très-laſcif, très-précoce, je paſſai toutefois l'âge de puberté, ſans deſirer, ſans connoître d'autres plaiſirs des ſens que ceux dont Mlle. *Lambercier* m'avoit très-innocemment donné l'idée; mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, c'eſt encore ainſi que ce qui devoit me perdre me conſerva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir s'aſſocia tellement à l'autre que je ne pus jamais l'écarter des deſirs allumés par mes ſens; & cette folie, jointe à ma timidité naturelle m'a toujours rendu très-peu entreprenant près des femmes, faute d'oſer tout dire ou de pouvoir tout faire, l'eſpece de jouiſſance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme ne pouvant être uſurpée par celui qui la deſire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainſi paſſé ma vie à convoiter & me taire auprès des perſonnes que j'aimois le plus. N'oſant jamais déclarer mon goût je l'amuſois du moins par des rapports qui m'en conſervoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtreſſe impérieuſe, obéir à ſes ordres, avoir des pardons à lui demander, étoient pour moi de très-douces jouiſſances, & plus ma vive imagination m'enflammoit le ſang, plus j'avois l'air d'un amant tranſi. On conçoit que cette maniere de faire l'amour n'amene pas des progrès bien rapides, & n'eſt pas fort dangereuſe à la vertu de celles qui en ſont l'objet. J'ai donc fort peu poſſédé, mais je n'ai pas laiſſé de jouir beaucoup à ma maniere; c'eſt-à-dire, par l'imagination. Voilà comment mes ſens, d'accord avec mon humeur timide & mon eſprit romaneſque, m'ont conſervé des ſentimens purs & des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui, peut-être avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obſcur & fangeux de mes confeſſions. Ce n'eſt pas ce qui eſt criminel qui coûte le plus à dire, c'eſt ce qui eſt ridicule & honteux. Dès-à-préſent je ſuis ſûr de moi; après ce que je viens d'oſer dire,

rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de ſemblables aveux, ſur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois par les fureurs d'une paſſion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de ſens, & ſaiſi d'un tremblement convulſif dans tout mon corps; jamais je n'ai pu prendre ſur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la ſeule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'eſt jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance, avec un enfant de mon âge; encore fut-ce elle qui en fit la premiere propoſition.

En remontant de cette ſorte aux premieres traces de mon être ſenſible, je trouve des élémens qui, ſemblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laiſſé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & ſimple, & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonſtances de ſi différentes combinaiſons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils euſſent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des reſſorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même ſource d'où la luxure & la molleſſe ont coulé dans mon ſang? Sans quitter le ſujet dont je viens de parler, on en va voir ſortir une impreſſion bien différente.

J'étudiois un jour ſeul ma leçon dans la chambre contigue à la cuiſine. La ſervante avoit mis ſécher à la plaque les peignes de Mlle. *Lambercier.* Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit briſé. A qui s'en prendre de ce dégât? Perſonne autre que moi n'étoit entré dans la chambre. On m'interroge; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mlle. *Lambercier* ſe réuniſſent; m'exhortent, me preſſent, me menacent; je perſiſte avec opiniâtreté; mais la conviction étoit trop forte, elle l'emporta ſur toutes mes proteſtations, quoique ce fût la premiere fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La choſe fut priſe au ſérieux; elle méritoit de l'être. La méchanceté, le menſonge, l'obſti-

nation

nation parurent également dignes de punition : mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle. *Lambercier*, qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon Oncle *Bernard* ; il vint. Mon pauvre cousin étoit chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remede dans le mal même, on eût voulu pour jamais amortir mes sens dépravés, on n'auroit pu mieux s'y prendre ; aussi me laisserent-ils en repos pour long-temps.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à plusieurs fois, & mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois souffert la mort & j'y étois résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appella pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pièces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, & je n'ai pas peur d'être puni derechef pour le même fait. Hé bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni cassé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même songé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât se fit, je l'ignore, & ne puis le comprendre ; ce que je sais très-certainement, c'est que j'en étois innocent.

Qu'on se figure un caractere timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les passions ; un enfant toujours gouverné par la voix de la raison, toujours traité avec douceur, équité, complaisance ; qui n'avoit pas même l'idée de l'injustice, & qui, pour la premiere fois, en éprouve une si terrible, de la part précisément des gens qu'il chérit & qu'il respecte le plus. Quel renversement d'idées ! quel désordre de sentimens ! quel bouleversement dans son cœur, dans sa cervelle, dans tout son petit être intelligent & moral ! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il est possible ; car pour moi, je ne me sens pas capable de démêler, de suivre la moindre trace de ce qui se passoit alors en moi.

Je n'avois pas encore aſſez de raiſon pour ſentir combien les apparences me condamnoient, & pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne, & tout ce que je ſentois, c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'étoit peu ſenſible, je ne ſentois que l'indignation, la rage, le déſeſpoir. Mon couſin, dans un cas-à-peu-près ſemblable, & qu'on avoit puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité, ſe mettoit en fureur à mon exemple, & ſe montoit, pour ainſi dire, à mon uniſſon. Tous deux dans le même lit nous nous embraſſions avec des tranſports convulſifs, nous étouffions; & quand nos jeunes cœurs un peu ſoulagés, pouvoient exhaler leur colere, nous nous levions ſur notre ſéant, & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force: *Carnifex*, *Carnifex*, *Carnifex*.

Je ſens en écrivant ceci que mon pouls s'éleve encore; ces momens me ſeront toujours préſens, quand je vivrois cent mille ans. Ce premier ſentiment de la violence & de l'injuſtice eſt reſté ſi profondément gravé dans mon ame, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma premiere émotion; & ce ſentiment relatif à moi dans ſon origine, a pris une telle conſiſtance en lui-même, & s'eſt tellement détaché de tout intérêt perſonnel, que mon cœur s'enflamme au ſpectacle ou au récit de toute action injuſte, quel qu'en ſoit l'objet & en quelque lieu qu'elle ſe commette, comme ſi l'effet en retomboit ſur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les ſubtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partirois volontiers pour aller poignarder ces miſérables, duſſai-je cent fois y périr. Je me ſuis ſouvent mis en nage, à pourſuivre à la courſe, ou à coups de pierre un coq, une vache, un chien, un animal que j'en voyois tourmenter un autre, uniquement parce qu'il ſe ſentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, & je crois qu'il l'eſt; mais le ſouvenir profond de la premiere injuſtice que j'ai ſoufferte y fut trop long-temps

& trop fortement lié, pour ne l'avoir pas beauconp renforcé.

Là fut le terme de la férénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je ceffai de jouir d'un bonheur pur, & je fens aujourd'hui même que le fouvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous reftâmes encore à Boffey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous repréfente le premier homme encore dans le paradis terreftre, mais ayant ceffé d'en jouir. C'étoit en apparence la même fituation, & en effet une toute autre maniere d'être. L'attachement, le refpect, l'intimité, la confiance, ne lioient plus les éleves à leurs guides; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui lifoient dans nos cœurs, nous étions moins honteux de mal faire, & plus craintifs d'être accufés : nous commencions à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidiffoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de fimplicité qui va au cœur. Elle nous fembloit déferte & fombre; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous ceffâmes de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légérement la terre & crier de joie, en découvrant le germe du grain que nous avions femé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie; on fe dégoûta de nous; mon oncle nous retira, & nous nous féparâmes de M. & Mlle. *Lambercier*, raffafiés les uns des autres, & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans fe font paffés depuis ma fortie de Boffey fans que je m'en fois rappellé le féjour d'une maniere agréable par des fouvenirs un peu liés : mais depuis qu'ayant paffé l'âge mûr je décline vers la vieilleffe, je fens que ces mêmes fouvenirs renaiffent, tandis que les autres s'effacent, & fe gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour; comme fi fentant déja la vie qui s'échappe, je cherchois à la refaifir par fes commencemens. Les moindres faits de ce temps-là me plaifent par cela feul qu'ils font de ce temps-là.

Je me rappelle toutes les circonftances des lieux, des perfonnes, des heures. Je vois la fervante ou le valet agiffant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenêtre, une mouche fe pofer fur ma main, tandis que je récitois ma leçon : je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions ; le cabinet de M. *Lambercier* à main droite, une eftampe repréfentant tout les Papes, un barometre, un grand calendrier ; des framboifiers qui, d'un jardin fort élevé dans lequel la maifon s'enfonçoit fur le derriere, venoient ombrager la fenêtre, & paffoient quelquefois jufqu'en dedans. Je fais bien que le lecteur n'a pas grand befoin de favoir tout cela : mais j'ai befoin, moi, de le lui dire. Que n'ofé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore treffaillir d'aife quand je me les rapelle. Cinq ou fix fur-tout..... compofons. Je vous fais grace des cinq, mais j'en veux une, une feule; pourvu qu'on me la laiffe conter le plus longuement qu'il me fera poffible, pour prolonger mon plaifir.

Si je ne cherchois que le vôtre, je pourrois choifir celle du derriere de Mlle. *Lambercier*, qui, par une malheureufe culbute au bas du pré, fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à fon paffage, mais celle du noyer de la terraffe eft plus amufante pour moi qui fus acteur, au lieu que je ne fus que fpectateur de la culbute, & j'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui-même, m'alarmoit pour une perfonne que j'aimois comme une mere, & peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande hiftoire du noyer de la terraffe, écoutez-en l'horrible tragédie, & vous abftenez de frémir fi vous pouvez.

Il y avoit hors la porte de la cour une terraffe à gauche en entrant, fur laquelle on alloit fouvent s'affeoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner M. *Lambercier* y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre fe fit avec folemnité. Les deux penfionnaires en furent les parrains, &

tandis qu'on combloit le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arrofer une efpece de baffin tout autour du pied. Chaque jour, ardens fpectateurs de cet arrofement, nous nous confirmions mon coufin & moi, dans l'idée très-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre fur la terraffe qu'un drapeau fur la brêche, & nous réfolûmes de nous procurer cette gloire, fans la partager avec qui que ce fut.

Pour cela nous allâmes couper une bouture d'un jeune faule, & nous la plantâmes fur la terraffe, à huit ou dix pieds de l'augufte noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire auffi un creux autour de notre arbre: la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir; car l'eau venoit d'affez loin, & on ne nous laiffoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit abfolument pour notre faule. Nous employâmes toutes fortes de rufes pour lui en fournir durant quelques jours, & cela nous réuffit fi bien que nous le vimes bourgeonner & pouffer de petites feuilles dont nous mefurions l'accroiffement d'heure en heure; perfuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, & que ne fachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant; nous vîmes l'inftant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous défolions dans l'attente de voir notre arbre périr de féchereffe. Enfin la néceffité, mere de l'induftrie, nous fuggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine: ce fut de faire par-deffous terre une rigole qui conduisît fecrétement au faule une partie de l'eau dont on arrofoit le noyer. Cette entreprife, exécutée avec ardeur, ne réuffit pourtant pas d'abord. Nous avions fi mal pris la pente que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole; l'entrée fe rempliffoit d'ordures; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus*. Nous creusâmes davan-

tage la terre & notre baſſin pour donner à l'eau ſon écoulement; nous coupâmes des fonds des boites en petites planches étroites, dont les unes miſes de plat à la file, & d'autres poſées en angle des deux côtés ſur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire-voie qui, faiſant une eſpece de griliage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, ſans boucher le paſſage à l'eau. Nous recouvrîmes ſoigneuſement notre ouvrage de terre bien foulée, & le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des tranſes d'eſpérance & de crainte l'heure de l'arroſement. Après des ſiecles d'attente cette heure vint enfin : M. *Lambercier* vint auſſi à ſon ordinaire aſſiſter à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derriere lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureuſement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verſer le premier ſceau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre baſſin. A cet aſpect la prudence nous abandonna; nous nous mîmes à pouſſer des cris de joie qui firent retourner M. *Lambercier*, & ce fut dommage : car il prenoit grand plaiſir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement ſon eau Frappé de la voir ſe partager entre deux baſſins, il s'écrie à ſon tour, regarde, apperçois la friponnerie, ſe fait bruſquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, & criant à pleine tête : *un aqueduc*, *un aqueduc* ! il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le baſſin, le ſaule, tout fut détruit, tout fut labouré; ſans qu'il y eût durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, ſinon l'exclamation qu'il répétoit ſans ceſſe. *Un aqueduc*, s'écrioit-il en briſant tout, *un aqueduc*, *un aqueduc!*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On ſe trompera : tout fut fini. M. *Lambercier* ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais viſage, & ne nous en parla plus;

nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée; car le rire de M. *Lambercier* s'entendoit de loin; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'est que, passé le premier saisissement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, & nous nous rappellions souvent la catastrophe du premier, en répétant entre nous avec emphase, *un aqueduc*, *un aqueduc!* Jusques-là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Aristide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu construire un aqueduc de nos mains, avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre, me paroissoit le suprême degré de la gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que César à trente.

L'idée de ce noyer & la petite histoire qui s'y rapporte m'est si bien restée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Geneve en 1754, étoit d'aller à Bossey revoir les monumens des jeux de mon enfance, & sur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déja le tiers d'un siecle. Je fus si continuellement obsédé, si peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me satisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occasion renaisse jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le desir avec l'espérance; & je suis presque sûr, que si jamais, retournant dans ces lieux chéris j'y retrouvois mon cher noyer encore en être, je l'arroserois de mes pleurs.

De retour à Geneve, je passai deux ou trois ans chez mon oncle en attendant qu'on résolût ce que l'on feroit de moi. Comme il destinoit son fils au génie, il lui fit apprendre un peu de dessin & lui enseignoit les élémens d'Euclide. J'apprenois tout cela par compagnie, & j'y pris goût, sur-tout au dessin. Cependant on délibéroit si l'on me feroit horloger, procureur ou ministre. J'aimois mieux être ministre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere, à partager entre mon frere & moi, ne suffisoit pas pour pousser mes études.

Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien preſſant encore, je reſtois en attendant chez mon oncle, perdant à-peu-près mon temps, & ne laiſſant pas de payer, comme il étoit juſte, une aſſez forte penſion.

Mon oncle, homme de plaiſir, ainſi que mon pere, ne ſavoit pas comme lui ſe captiver pour ſes devoirs, & prenoit aſſez peu de ſoin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu piétiſte, qui aimoit mieux chanter les pſeaumes que veiller à notre éducation. On nous laiſſoit preſque une liberté entiere dont nous n'abuſâmes jamais. Toujours inſéparables, nous nous ſuffiſions l'un à l'autre, & n'étant point tentés de fréquenter les poliſſons de notre âge, nous ne prîmes aucune des habitudes libertines que l'oiſiveté nous pouvoit inſpirer. J'ai même tort de nous ſuppoſer oiſifs, car de la vie nous ne le fûmes moins, & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amuſemens dont nous nous paſſionnions ſucceſſivement, nous tenoient enſemble occupés dans la maiſon, ſans que nous fuſſions même tentés de deſcendre à la rue. Nous faiſions des cages, des flûtes, des volans, des tambours, des maiſons, des *équiffles*, des arbalêtes. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand pere, pour faire des montres à ſon imitation. Nous avions ſur-tout un goût de préference, pour barbouiller du papier, deſſiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Geneve un charlatan Italien, appellé *Gamba-corta;* nous allâmes le voir une fois, & puis nous n'y voulûmes plus aller: mais il avoit des marionettes, & nous nous mîmes à faire des marionettes; ſes marionettes jouoient des manieres de comédies, & nous fîmes des comédies pour les nôtres. Faute de pratiques nous contrefaiſions du goſier la voix de polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle *Bernard* ayant un jour lu dans la famille un très-beau ſermon de ſa façon, nous quittâmes les comédies, & nous nous mîmes à compoſer des ſermons. Ces

détails ne ſont pas fort intéreſſans, je l'avoue ; mais ils montrent à quel point il falloit que notre premiere éducation eût été bien dirigée, pour que, maîtres preſque de notre temps & de nous dans un âge ſi tendre, nous fuſſions ſi peu tentés d'en abuſer. Nous avions ſi peu beſoin de nous faire des camarades, que nous négligions même l'occaſion. Quand nous allions nous promener nous regardions en paſſant leurs jeux ſans convoitiſe, ſans ſonger même à y prendre part. L'amitié rempliſſoit ſi bien nos cœurs, qu'il ſuffiſoit d'être enſemble, pour que les plus ſimples goûts fiſſent nos délices.

A force de nous voir inſéparables on y prit garde ; d'autant plus que mon couſin étant très-grand & moi très-petit, cela faiſoit un couple aſſez plaiſamment aſſorti. Sa longue figure effilée, ſon petit viſage de pomme cuite, ſon air mou, ſa démarche nonchalante excitoient les enfans à ſe moquer de lui. Dans le patois du pays on lui donna le ſurnom de *Barnâ Bredannā*, & ſi-tôt que nous ſortions nous n'entendions que *Barnâ Bredanna* tout autour de nous. Il enduroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchai, je voulus me battre ; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre couſin me ſoutenoit de ſon mieux ; mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renverſoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j'attrapaſſe force horions, ce n'étoit pas à moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barnâ Bredanna* ; mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colere, que nous n'oſions plus ſortir qu'aux heures où l'on étoit en claſſe, de peur d'être hués & ſuivis par les écoliers.

Me voilà déja redreſſeur des torts. Pour être un paladin dans les formes, il ne me manquoit que d'avoir une Dame ; j'en eus deux. J'allois de temps en temps voir mon pere à Nion, petite ville du pays de Vaud où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé, & ſon fils ſe ſentoit de cette bienveillance. Pendant le peu de ſéjour que je faiſois près de lui, c'étoit à qui me fêteroit. Une Madame de Vulſon ſur-tout me

faiſoit mille careſſes, & pour y mettre le comble, ſa fille me prit pour ſon galant. On ſent ce que c'eſt qu'un galant d'onze ans, pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes ſont ſi aiſes de mettre ainſi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles ſavent rendre attirant. Pour moi qui ne voyois point entre elle & moi de diſconvenance, je pris la choſe au ſérieux; je me livrai de tout mon cœur, ou plutôt de toute ma tête; car je n'étois gueres amoureux que par-là, quoique je le fuſſe à la folie, & que mes tranſports, mes agitations, mes fureurs donnaſſent des ſcenes à pâmer de rire.

Je connois deux ſortes d'amours très-diſtincts, très-réels, & qui n'ont preſque rien de commun, quoique très-vifs l'un & l'autre, & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'eſt partagé entre ces deux amours de ſi diverſes natures, & je les ai même éprouvés tous deux à la fois; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparois de Mlle. de *Vulſon* ſi publiquement & ſi tyranniquement que je ne pouvois ſouffrir qu'aucun homme approchât d'elle, j'avois avec une petite Mlle. *Goton* des têtes-à-têtes aſſez courts, mais aſſez vifs, dans leſquels elle daignoit faire la maîtreſſe d'école, & c'étoit tout; mais ce tout, qui en effet étoit tout pour moi, me paroiſſoit le bonheur ſuprême; & ſentant déja le prix du myſtere, quoique je n'en ſuſſe uſer qu'en enfant, je rendois à Mlle. de *Vulſon*, qui ne s'en doutoit gueres, le ſoin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais à mon grand regret mon ſecret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtreſſe d'école que de la mienne; car on ne tarda pas à nous ſéparer.

C'étoit en vérité une ſinguliere perſonne que cette petite Mlle. *Goton*. Sans être belle elle avoit une figure difficile à oublier, & que je me rappelle encore, ſouvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux ſur-tout n'étoient pas de ſon âge, ni ſa taille, ni ſon

maintien. Elle avoit un petit air impoſant & fier, très-propre à ſon rôle, & qui en avoit occaſionné la premiere idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre étoit un mêlange d'audace & de réſerve difficile à concevoir. Elle ſe permettoit avec moi les plus grandes privautés ſans jamais m'en permettre aucune avec elle; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire, ou qu'elle avoit déja ceſſé de l'être, ou qu'au contraire elle l'étoit encore aſſez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'expoſoit.

J'étois tout entier pour ainſi dire à chacune de ces deux perſonnes, & ſi parfaitement qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de ſonger à l'autre. Mais du reſte rien de ſemblable en ce qu'elles me faiſoient éprouver. J'aurois paſſé ma vie entiere avec Mlle. de *Vulſon* ſans ſonger à la quitter; mais en l'abordant ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois ſur-tout en grande compagnie; les plaiſanteries, les agaceries, les jalouſies mêmes m'attachoient, m'intéreſſoient; je triomphois avec orgueil de ſes préférences, près des grands rivaux qu'elle paroiſſoit maltraiter. J'étois tourmenté, mais j'aimois ce tourment. Les applaudiſſemens, les encouragemens, les ris m'échauffoient, m'animoient. J'avois des emportemens, des ſaillies; j'étois tranſporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéreſſois tendrement à elle, je ſouffrois quand elle étoit malade: j'aurois donné ma ſanté pour rétablir la ſienne, & notez que je ſavois très-bien par expérience ce que c'étoit que maladie, & ce que c'étoit que ſanté. Abſent d'elle j'y penſois, elle me manquoit; préſent, ſes careſſes m'étoient douces au cœur, non aux ſens. J'étois impunément familier avec elle; mon imagination ne me demandoit que ce qu'elle m'accordoit: cependant je n'aurois pu ſupporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere; mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'euſſe été de Mlle. *Goton* en Turc, en furieux,

en tigre, ſi j'avois ſeulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit ; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abordois Mlle. de *Vulſon* avec un plaiſir très-vif, mais ſans trouble ; au lieu qu'en voyant ſeulement Mlle. *Goton*, je ne voyois plus rien ; tous mes ſens étoient bouleverſés. J'étois familier avec la premiere, ſans avoir de familiarités ; au contraire j'étois auſſi tremblant qu'agité devant la ſeconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que ſi j'avois reſté trop long-temps avec elle je n'aurois pu vivre ; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire ; mais j'étois plus complaiſant pour l'une & plus obéiſſant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle. de *Vulſon*, mais ſi Mlle. *Goton* m'eût ordonné de me jetter dans les flammes, je crois qu'à l'inſtant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous avec celle-ci durerent peu, très-heureuſement pour elle & pour moi. Quoique mes liaiſons avec Mlle. de *Vulſon* n'euſſent pas le même danger, elles ne laiſſerent pas d'avoir auſſi leur cataſtrophe, après avoir un peu plus long-temps duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romaneſque & donner priſe aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle. de *Vulſon* fût moins vif, il étoit plus attachant peut-être. Nos ſéparations ne ſe faiſoient jamais ſans larmes, & il eſt ſingulier dans quel vide accablant je me ſentois plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle, ni penſer qu'à elle ; mes regrets étoient vrais & vifs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle, & que, ſans que je m'en apperçuſſe, les amuſemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'abſence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Geneve. Pour le coup la tête acheva de me tourner ; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle

y resta. Quand elle partit, je voulois me jetter dans l'eau après elle, & je fis long-temps retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants; ce qui m'eut paru fort galant, si je n'eusse appris en même temps qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoit plu de me faire honneur, étoit pour achèter ses habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur; elle se conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide, n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas, cependant; car vingt ans après, étant allé voir mon pere, & me promenant avec lui sur le lac, je demandai qui étoient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment, me dit mon pere en souriant, le cœur ne te le dit-il pas? Ce sont tes anciennes amours; c'est Madame *Christin*, c'est Mlle. de *Vulson*. Je tressaillis à ce nom presque oublié: mais je dis aux bâteliers de changer de route; ne jugeant pas, quoique j'eusse assez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, & de renouveller une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainsi se perdoit en niaiseries le plus précieux temps de mon enfance, avant qu'on eût décidé de ma destination. Après de longues délibérations pour suivre mes dispositions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. *Masseron*, greffier de la ville, pour apprendre sous lui, comme disoit M. *Bernard*, l'utile métier de grapignan. Ce surnom me déplaisoit souverainement; l'espoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur hautaine; l'occupation me paroissoit ennuyeuse, insupportable; l'assiduité, l'assujettissement acheverent de m'en rebuter, & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croissoit de jour en jour. M. *Masseron*, de son côté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant sans cesse mon engourdissement, ma bêtise; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit assuré, *que je savois, que je savois*, tandis que dans le vrai je

ne ſavois rien ; qu'il lui avoit promis un joli garçon ; & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieuſement pour mon ineptie, & il fut prononcé par les clercs de M. *Maſſeron* que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainſi déterminée, je fus mis en apprentiſſage ; non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié, & j'obéis ſans murmure. Mon maître, appellé M. *Ducommun*, étoit un jeune homme ruſtre & violent, qui vint à bout en très-peu de temps de ternir tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractere aimant & vif, & de me réduire par l'eſprit ainſi que par la fortune, à mon véritable état d'apprentif. Mon latin, mes antiquités, mon hiſtoire tout fut pour long-temps oublié : je ne me ſouvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere, quand je l'allois voir, ne trouvoit plus en moi ſon idole ; je n'étois plus pour les Dames le galant *Jean-Jacques*, & je ſentois ſi bien moi-même que M. & Mlle. *Lambercier* n'auroient plus reconnu en moi leur éleve, que j'eus honte de me repréſenter à eux, & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus baſſe poliſſonnerie ſuccéderent à mes aimables amuſemens, ſans m'en laiſſer même la moindre idée. Il faut que malgré l'éducation la plus honnête, j'euſſe un grand penchant à dégénérer ; car cela ſe fit très-rapidement, ſans la moindre peine, & jamais Céſar ſi précoce ne devint ſi promptement Laridon.

Le métier ne me déplaiſoit pas en lui-même ; j'avois un goût vif pour le deſſin ; le jeu du burin m'amuſoit aſſez, & comme le talent du graveur pour l'horlogerie eſt très-borné, j'avois l'eſpoir d'en atteindre la perfection. J'y ſerois parvenu, peut-être ſi la brutalité de mon maître & la gêne exceſſive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon temps, pour l'employer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des eſpeces de médailles pour nous ſervir à moi & à mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me

ſurprit à ce travail de contrebande, & me roua de coups, diſant que je m'exerçois à faire de la fauſſe monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fauſſe monnoie, & très-peu de la véritable. Je ſavois mieux comment ſe faiſoient les As romains que nos pieces de trois ſous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre inſupportable le travail que j'aurois aimé, & par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le menſonge, la fainéantiſe, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'eſclavage ſervile, que le ſouvenir des changemens que produiſoit en moi cette époque. Naturellement timide & honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui ſeulement s'étoit reſtreinte juſques-là par degrés, & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere, libre chez M. *Lambercier*, diſcret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître, & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes ſupérieurs dans la maniere de vivre, à ne pas connoître un plaiſir qui ne fût à ma portée, à ne pas voir un mets dont je n'euſſe ma part, à n'avoir pas un deſir que je ne témoignaſſe, à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur ſur mes levres, qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maiſon où je n'oſois pas ouvrir la bouche, où il falloit ſortir de table au tiers du repas, & de la chambre auſſi-tôt qne je n'y avois rien à faire, où ſans ceſſe enchaîné à mon travail, je ne voyois qu'objets de jouiſſances pour d'autres, & de privations pour moi ſeul, où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon aſſujettiſſement, où, dans les diſputes ſur ce que je ſavois le mieux je n'oſois ouvrir la bouche, où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un objet de convoitiſe, uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu, l'aiſance, la gaîté, les mots heureux qui

jadis souvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtiment. Je ne puis me rappeller sans rire qu'un soir chez mon pere, étant condamné pour quelque spiéglerie à m'aller coucher sans souper, & passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain, je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu ; il fallut en passant saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avoit si bonne mine & qui sentoit si bon, je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence & de lui dire d'un ton pitieux : *adieu rôti*. Cette saillie de naïveté parut si plaisante qu'on me fit rester à souper, Peut-être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître, mais il est sûr qu'elle ne m'y seroit pas venue, ou que je n'aurois osé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en silence, à me cacher, à dissimuler, à mentir, & à dérober, enfin ; fantaisie qui jusqu'alors ne m'étoit pas venue ; & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitise & l'impuissance menent toujours là. Voilà pourquoi tous les apprentifs doivent l'être ; mais dans un état égal & tranquille, où tout ce qu'ils voient est à leur portée, ces derniers perdent en grandissant ce honteux penchant, N'ayant pas eu le même avantage, je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce sont presque toujours de bons sentimens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles, j'avois demeuré plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre, pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance ; mais il ouvrit la porte à d'autres, qui n'avoient pas une si louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appellé M. *Verrat*, dont la maison, dans le voisinage, avoit un jardin assez éloigné qui produisoit de très-belles asperges. Il prit envie à M. *Verrat*, qui n'avoit pas beaucoup d'argent, de voler à sa mere des asperges dans leur primeur, & de les vendre pour faire

quelques

quelques bons déjeûnés. Comme il ne vouloit pas s'expoſer lui-même & qu'il n'étoit pas fort ingambe, il me choiſit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnerent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la propoſa comme une idée qui lui venoit ſur le champ. Je diſputai beaucoup ; il inſiſta. Je n'ai jamais pu réſiſter aux careſſes ; je me rendis. J'allois tous les matins moiſſonner les plus belles aſperges ; je les portois au Molard, où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler, me le diſoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner ; je le portois à M. *Verrat*. Cela ſe changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur, & qu'il partageoit avec un autre camarade ; car pour moi, très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manège dura pluſieurs jours ſans qu'il me vînt même à l'eſprit de voler le voleur, & de dimer ſur M. *Verrat* le produit de ſes aſperges. J'exécutois ma friponnerie avec la plus grande fidélité ; mon ſeul motif étoit de complaire à celui qui me la faiſoit faire. Cependant ſi j'euſſe été ſurpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'euſſé-je point eſſuyés, tandis que le miſérable en me démentant eût été cru ſur ſa parole, & moi doublement puni pour avoir oſé le charger, attendu qu'il étoit compagnon, & que je n'étois qu'apprentif. Voilà comment en tout état le fort coupable ſe ſauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainſi qu'il n'étoit pas ſi terrible de voler que je l'avois cru, & je tirai bientôt ſi bon parti de ma ſcience que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en ſûreté. Je n'étois pas abſolument mal nourri chez mon maître, & la ſobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant ſi mal garder. L'uſage de faire ſortir de table les jeunes gens quand on y ſert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre auſſi friands que fripons. Je devins en peu de temps l'un & l'autre, & je m'en trouvois

fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal, quand j'étois surpris.

Un souvenir qui me fait frémir encore & rire tout à la fois, est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépense, qui par une jalousie élevée recevoit du jour de la cuisine. Un jour que j'étois seul dans la maison, je montai sur la may pour regarder dans le jardin des Hespérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle y pourroit atteindre : elle étoit trop courte. Je l'alongeai par une autre petite broche qui servoit pour le menu gibier ; car mon maître aimoit la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès ; enfin je sentis avec transport que j'amenois une pomme. Je tirai très-doucement ; déja la pomme touchoit à la jalousie ; j'étois prêt à la saisir. Qui dira ma douleur. La pomme étoit trop grosse ; elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer ? Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état, un couteau assez long pour fendre la pomme, une latte pour la soutenir. A force d'adresse & de temps je parvins à la partager, espérant tirer ensuite les pieces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles séparées qu'elles tomberent toutes deux dans la dépense. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction !

Je ne perdis point courage ; mais j'avois perdu beaucoup de temps. Je craignois d'être surpris ; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse, & je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avois rien fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui déposoient contre moi dans la dépense.

Le lendemain retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes tretaux, j'alonge la broche, je l'ajuste, j'étois prêt à piquer..... malheureusement le dragon ne dormoit pas ; tout-à-coup la porte de la dépense s'ouvre ; mon maître en sort, croise les bras, me regarde, & me dit : courage..... La plume me tombe des mains.

Bientôt à force d'essuyer de mauvais traitemens,

j'y devins moins ſenſible; ils me parurent enfin une ſorte de compenſation du vol, qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriere & de regarder la punition, je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois que me battre comme fripon, c'étoit m'autoriſer à l'être. Je trouvois que voler & être battu alloient enſemble, & conſtituoient en quelque ſorte un état, & qu'en rempliſſant la partie de cet état qui dépendoit de moi, je pouvois laiſſer le ſoin de l'autre à mon maître. Sur cette idée, je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me diſois; qu'en arrivera-t-il, enfin? Je ſerai battu. Soit : je ſuis fait pour l'être.

J'aime à manger ſans être avide; je ſuis ſenſuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me diſtraiſent de celui-là. Je ne me ſuis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oiſif, & cela m'eſt ſi rarement arrivé dans ma vie que je n'ai gueres eu le temps de ſonger aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-temps ma friponnerie au comeſtible, je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit, & ſi je ne devins pas un voleur en forme, c'eſt que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun mon maître avoit un autre cabinet à part, qui fermoit à clef; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer ſans qu'il y parût. Là je mettois à contribution ſes bons outils, ſes meilleurs deſſins, ſes empreintes, tout ce qui me faiſoit envie & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond ces vols étoient bien innocens, puiſqu'ils n'étoient faits que pour être employés à ſon ſervice, mais j'étois tranſporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir; je croyois voler le talent avec ſes productions. Du reſte il y avoit dans les boîtes des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des pieces de prix, de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq ſols dans ma poche, c'étoit beaucoup : cependant loin de toucher à rien de tout cela, je ne me ſouviens pas même d'y avoir jetté de ma vie un regard de convoitiſe. Je le voyois avec plus d'effroi

que de plaiſir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il ſe mêloit à cela des idées ſecretes d'infamie, de priſon, de châtiment, de potence, qui m'auroient fait frémir ſi j'avois été tenté; au lieu que mes tours ne me ſembloient que des eſpiégleries, & n'étoient pas autre choſe en effet. Tout cela ne pouvoit valoir que d'être bien étrillé par mon maître, & d'avance je m'arrangeois là-deſſus.

Mais encore une fois, je ne convoitois pas même aſſez pour avoir à m'abſtenir; je ne ſentois rien à combattre. Une ſeule feuille de beau papier à deſſiner me tentoit plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des ſingularités de mon caractere; elle a eu tant d'influence ſur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des paſſions très-ardentes, & tandis qu'elles m'agitent rien n'égale mon impétuoſité; je ne connois plus ni ménagement, ni reſpect, ni crainte, ni bienſéance; je ſuis cynique, effronté, violent, intrépide: il n'y a ni honte qui m'arrête, ni danger qui m'effraie. Hors le ſeul objet qui m'occupe, l'univers n'eſt plus rien pour moi: mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui ſuit me jette dans l'anéantiſſement. Prenez-moi dans le calme je ſuis l'indolence & la timidité même: tout m'effarouche, tout me rebute, une mouche en volant me fait peur; un mot à dire, un geſte à faire épouvante ma pareſſe, la crainte & la honte me ſubjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipſer aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir je ne ſais que faire; s'il faut parler je ne ſais que dire; ſi l'on me regarde je ſuis décontenancé. Quand je me paſſionne, je ſais trouver quelquefois ce que j'ai à dire, mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout; ils me ſont inſupportables par cela ſeul que je ſuis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne conſiſte en choſes qui s'achetent. Il ne me faut que des plaiſirs purs, & l'argent les empoiſonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table; mais ne pouvant ſouf-

frir ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami; car ſeul, cela n'eſt pas poſſible : mon imagination s'occupe alors d'autre choſe, & je n'ai pas le plaiſir de manger. Si mon ſang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes; je doute même s'il ſeroit en moi d'en profiter. Il en eſt ainſi de tous les plaiſirs à ma portée : s'ils ne ſont gratuits je les trouve inſipides. J'aime les ſeuls biens qui ne ſont à perſonne qu'au premier qui ſait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une choſe auſſi précieuſe qu'on la trouve. Bien plus ; il ne m'a même jamais paru fort commode ; il n'eſt bon à rien par lui-même ; il faut le transformer pour en jouir ; il faut acheter, marchander, ſouvent être dupe, bien payer, être mal ſervi. Je voudrois une choſe bonne dans ſa qualité : avec mon argent je ſuis sûr de l'avoir mauvaiſe. J'achete cher un œuf frais, il eſt vieux ; un beau fruit, il eſt vert; une fille, elle eſt gâtée. J'aime le bon vin; mais où en prendre ? Chez un marchand de vin ? Comme que je faſſe il m'empoiſonnera. Veux-je abſolument être bien ſervi ? Que de ſoins, que d'embarras ! avoir des amis, des correſpondans, donner des commiſſions, écrire, aller, venir, attendre, & ſouvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentiſſage & depuis, je ſuis ſorti dans le deſſein d'acheter quelque friandiſe. J'approche de la boutique d'un pâtiſſier ; j'apperçois des femmes au comptoir ; je crois déja les voir rire & ſe moquer entr'elles du petit gourmand. Je paſſe devant une fruitiere ; je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens tout près de-là me regardent, un homme qui me connoît eſt devant ſa boutique ; je vois de loin venir une fille ; n'eſt-ce point la ſervante de la maiſon ? Ma vue courte me fait mille illuſions. Je prends tous ceux qui paſſent pour des gens de ma connoiſ-

ſance : par-tout je ſuis intimidé, retenu par quelque obſtacle : mon deſir croit avec ma honte, & je rentre enfin comme un ſot, dévoré de convoitiſe, ayant dans ma poche de quoi la ſatisfaire, & n'ayant oſé rien acheter.

J'entrerois dans les plus inſipides détails, ſi je ſuivois dans l'emploi de mon argent, ſoit par moi, ſoit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute eſpece que j'ai toujours éprouvés. A meſure qu'avançant dans ma vie le lecteur prendra connoiſſance de mon humeur, il ſentira tout cela ſans que je m'appéſantiſſe à le lui dire.

Cela compris, on comprendra ſans peine une de mes prétendues contradictions, celle d'allier une avarice preſque ſordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'eſt un meuble pour moi ſi peu commode, que je ne m'aviſe pas même de deſirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai, je le garde long-temps ſans le dépenſer, faute de ſavoir l'employer à ma fantaiſie : mais l'occaſion commode & agréable ſe préſente-t-elle ? j'en profite ſi bien que ma bourſe ſe vide avant que je m'en ſois apperçu. Du reſte, ne cherchez pas en moi le tic des avares, celui de dépenſer pour l'oſtentation ; tout au contraire, je dépenſe en ſecret & pour le plaiſir ; loin de me faire gloire de dépenſer je m'en cache. Je ſens ſi bien que l'argent n'eſt point à mon uſage, que je ſuis preſque honteux d'en avoir, encore plus de m'en ſervir. Si j'avois eu jamais un revenu ſuffiſant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en ſuis très-sûr. Je dépenſerois tout mon revenu ſans chercher à l'augmenter, mais ma ſituation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté : j'abhorre la gêne, la peine, l'aſſujettiſſement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourſe, il aſſure mon indépendance, il me diſpenſe de m'intriguer pour en trouver d'autre ; néceſſité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir je le choye : l'argent qu'on poſſede eſt l'inſtrument de la liberté ; celui qu'on pourchaſſe eſt celui de la

ſervitude. Voilà pourquoi je ſerre bien & ne convoite rien.

Mon déſintéreſſement n'eſt donc que pareſſe ; le plaiſir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir ; & ma diſſipation n'eſt encore que pareſſe : quand l'occaſion de dépenſer agréablement ſe préſente, on ne peut trop la mettre à profit. Je ſuis moins tenté de l'argent que des choſes, parce qu'entre l'argent & la poſſeſſion deſirée il y a toujours un intermédiaire, au lieu qu'entre la choſe même & ſa jouiſſance il n'y en a point. Je vois la choſe, elle me tente ; ſi je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, & quelquefois je le ſuis encore de bagatelles qui me tentent & que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me ſouviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à perſonne ; hors une ſeule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai ſept livres dix ſous. L'aventure vaut la peine d'être contée ; car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie & de bêtiſe, que j'aurois peine moi-même à croire s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de *Francueil* au Palais-Royal ſur les cinq heures. Il tire ſa montre, la regarde, & me dit ; allons à l'Opéra : je le veux bien ; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, & paſſe le premier avec l'autre ; je le ſuis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarraſſée. Je regarde ; je vois tout le monde debout, je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laiſſer ſuppoſer à M. de *Francueil* que j'y ſuis perdu. Je ſors, je reprends ma contre-marque, puis mon argent, & je m'en vais, ſans ſonger qu'à peine avois-je atteint la porte que tout le monde étoit aſſis, & qu'alors M. de *Francueil* voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une eſpece de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas préciſément voler cet argent ; c'étoit en

voler l'emploi; moins c'étoit un vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails si je voulois suivre toutes les routes par lesquelles durant mon apprentissage je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amusemens de mes camarades, & quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis long-temps. Ces lectures, prises sur mon travail devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irrité par la contrainte devint passion, bientôt fureur. *La Tribu*, fameuse loueuse de livres m'en fournissoit de toute espece. Bons & mauvais tout passoit, je ne choisissois point; je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi, je lisois en allant faire mes messages, je lisois à la garderobe & m'y oubliois des heures entieres, la tête me tournoit de la lecture; je ne faisois plus que lire. Mon maître m'épioit, me surprenoit, me battoit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jettés par les fenêtres! Que d'ouvrages resterent dépareillés chez *la Tribu!* Quand je n'avois plus de quoi la payer je lui donnois mes chemises, mes cravates, mes hardes, mes trois sous d'étrennes tous les dimanches lui étoient réguliérement portés.

Voilà donc, me dira-t-on, l'argent devenu nécessaire. Il est vrai; mais ce fut quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût je ne faisois plus que lire, je ne volois plus. C'est encore ici une de mes différences caractéristiques. Au fort d'une certaine habitude d'être, un rien me distrait, me change, m'attache, enfin me passionne, & alors tout est oublié. Je ne songe plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche; je le tirois aussi-tôt que j'étois seul & ne songeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai

même peine à croire que j'euſſe volé quand même j'aurois eu des paſſions plus coûteuſes. Borné au moment préſent, il n'étoit pas dans mon tour d'eſprit de m'arranger ainſi pour l'avenir. *La Tribu* me faiſoit crédit, les avances étoient petites, & quand j'avois empoché mon livre, je ne ſongeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement paſſoit de même à cette femme, & quand elle devenoit preſſante, rien n'étoit plutôt ſous ma main que mes propres effets. Voler par avance étoit trop de prévoyance, & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles, de coups, de lectures dérobées & mal choiſies, mon humeur devint taciturne, ſauvage, ma tête commençoit à s'altérer, & je vivois en vrai loup-garou. Cependant ſi mon goût ne me préſerva pas des livres plats & fades, mon bonheur me préſerva des livres obſcenes & licencieux; non que *la Tribu*, femme à tous égards très-accommodante, ſe fît un ſcrupule de m'en prêter. Mais pour les faire valoir elle me les nommoit avec un air de myſtere, qui me forçoit préciſément à les refuſer, tant par dégoût que par honte, & le hazard ſeconda ſi bien mon humeur pudique, que j'avois plus de trente ans avant que j'euſſe jetté les yeux ſur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuiſai la mince boutique de *la Tribu*, & alors je me trouvai dans mes loiſirs cruellement déſœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de poliſſon par celui de la lecture, & même par mes lectures, qui, bien que ſans choix & ſouvent mauvaiſes, ramenoient pourtant mon cœur à des ſentimens plus nobles que ceux que m'avoit donnné mon état. Dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée, & ſentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté, je ne voyois rien de poſſible qui pût flatter mon cœur. Mes ſens émus depuis long-temps me demandoient une jouiſſance dont je ne ſavois pas même imaginer l'objet. J'étois auſſi loin du véritable que ſi je n'avois point eu de ſexe, & déja pubere & ſenſible, je penſois quelquefois à mes folies, mais je ne voyois rien

au-delà. Dans cette étrange ſituation mon inquiete imagination prit un parti qui me ſauva de moi-même & calma ma naiſſante ſenſualité. Ce fut de ſe nourrir des ſituations qui m'avoient intéreſſé dans mes lectures, de les rappeller, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinſſe un des perſonnages que j'imaginois, que je me viſſe toujours dans les poſitions les plus agréables ſelon mon goût, enfin que l'état fictif où je venois à bout de me mettre me fît oublier mon état réel dont j'étois ſi mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper acheverent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, & déterminerent ce goût pour la ſolitude, qui m'eſt toujours reſté depuis ce temps-là. On verra plus d'une fois dans la ſuite les bizarres effets de cette diſpoſition ſi miſantrope & ſi ſombre en apparence, mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop tendre, qui, faute d'en trouver d'exiſtans qui lui reſſemblent, eſt forcé de s'alimenter des fictions. Il me ſuffit, quant à préſent, d'avoir marqué l'origine & la premiere cauſe d'un penchant qui a modifié toutes mes paſſions, & qui, les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu pareſſeux à faire, par trop d'ardeur à deſirer.

J'atteignis ainſi ma ſeizieme année, inquiet, mécontent de tout & de moi, ſans goûts de mon état, ſans plaiſirs de mon âge, dévoré de deſirs dont j'ignorois l'objet, pleurant ſans ſujet de larmes, ſoupirant ſans ſavoir de quoi; enfin careſſant tendrement mes chimeres, faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches mes camarades venoient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé ſi j'avois pu : mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre ; difficile à ébranler & à retenir. Ce fut-là de tout temps ma diſpoſition conſtante. Dans nos promenades hors de la ville j'allois toujours en avant ſans ſonger au retour, à moins que d'autres n'y ſongeaſſent pour moi. J'y fus pris deux fois; les portes furent

fermées avant que je puſſe arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imagine, & la ſeconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troiſieme, que je réſolus de ne m'y pas expoſer. Cette troiſieme fois ſi redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut miſe en défaut par un maudit Capitaine appellé M. *Minutoli*, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde une demi-heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi-lieue de la ville j'entends ſonner la retraite; je double le pas; j'entends battre la caiſſe, je cours à toutes jambes: j'arrive eſſoufflé, tout en nage; le cœur me bat; je vois de loin les ſoldats à leur poſte; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, ſiniſtre & fatal augure du ſort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier tranſport de ma douleur je me jettai ſur les glacis, & mordis la terre. Mes camarades riant de leur malheur prirent à l'inſtant leur parti. Je pris auſſi le mien, mais ce fut d'une autre maniere. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître; & le lendamain, quand, à l'heure de la découverte ils rentrerent en ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant ſeulement d'avertir en ſecret mon couſin *Bernard* de la réſolution que j'avois priſe, & du lieu où il pourroit me voir encore un fois.

A mon entrée en apprentiſſage, étant plus ſéparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque temps nous nous raſſemblions les dimanches: mais inſenſiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement. Je ſuis perſuadé que ſa mere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit, lui, un garçon *du haut*; moi, chétif apprentif, je n'étois plus qu'un enfant *de St. Gervais*. Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naiſſance; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaiſons ne ceſſerent point tout-a-fait entre nous, & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel, il ſuivoit quelquefois ſon cœur magré les leçons de ſa mere. Inſtruit de ma

résolution, il accourut, non pour m'en dissuader ou la partager, mais pour jetter par de petits présens quelque agrément dans ma fuite; car mes propres ressources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris, & que j'ai portée jusqu'à Turin, où le besoin m'en fit défaire, & où je me la passai, comme on dit, au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniere dont il se conduisit avec moi dans ce moment critique, plus je me suis persuadé qu'il suivit les instructions de sa mere & peut-être de son pere; car il n'est pas possible que de lui-même il n'eût fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me suivre : mais point. Il m'encouragea dans mon dessein plutôt qu'il ne m'en détourna : puis quand il me vit bien résolu, il me quitta sans beaucoup de larmes. Nous ne nous sommes jamais écrit ni revus; c'est dommage. Il étoit d'un caractere essentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendoit naturellement, si j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur, ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille & obscure d'un bon artisan, dans certaines classes sur-tout, telles qu'est à Geneve celle des graveurs. Cet état, assez lucratif pour donner une subsistance aisée, & pas assez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reste de mes jours, & me laissant un loisir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma sphere sans m'offrir aucun moyen d'en sortir. Ayant une imagination assez riche pour orner de ses chimeres tous les états, assez puissante pour me transporter, pour ainsi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'importoit peu dans lequel je fusse en effet. Il ne pouvoit y avoir si loin du lieu où j'étois au premier château en Espagne, qu'il ne me fût aisé de m'y établir. De cela seul il suivoit que l'état le plus simple, celui qui donnoit le moins de

tracas & de ſoins, celui qui laiſſoit l'eſprit le plus libre, étoit celui qui me convenoit le mieux, & c'étoit préciſément le mien. J'aurois paſſé dans le ſein de ma religion, de ma patrie, de ma famille & de mes amis, une vie paiſible & douce, telle qu'il la falloit à mon caractere, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, & d'une ſociété ſelon mon cœur. J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon pere de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute choſe. J'aurois aimé mon état, je l'aurois honoré peut-être; & après avoir paſſé une vie obſcure & ſimple, mais égale & douce, je ſerois mort paiſiblement dans le ſein des miens. Bientôt oublié, ſans doute, j'aurois été regretté du moins auſſi long-temps qu'on ſe ſeroit ſouvenu de moi.

Au lieu de cela... quel tableau vais-je faire? Ah! n'anticipons point ſur les miſeres de ma vie, je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triſte ſujet.

Fin du premier Livre.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SECOND.

AUTANT le moment où l'effroi me ſuggéra le projet de fuir m'avoit paru triſte, autant celui où je l'exécutai me paru charmant. Encore enfant, quitter mon pays, mes parens, mes appuis, mes reſſources, laiſſer un apprentiſſage à moitié fait ſans ſavoir mon métier aſſez pour en vivre; me livrer aux horreurs de la miſere ſans voir aucun moyen d'en ſortir; dans l'âge de la foibleſſe & de l'innocence m'expoſer à toutes les tentations du vice & du déſeſpoir; chercher au loin les maux, les erreurs, les pieges, l'eſclavage & la mort, ſous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu ſouffrir; c'étoit-là ce que j'allois faire, c'étoit la perſpective que j'aurois dû enviſager. Que celle que je me peignois étoit différente! L'indépendance que je croyois avoir acquiſe étoit le ſeul ſentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moi-même, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout: je n'avois qu'à m'élancer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec ſécurité dans le vaſte eſpace du monde; mon mérite alloit le remplir: à chaque pas j'allois trouver des feſtins, des tréſors, des aventures, des amis prêts à me ſervir, des maîtreſſes empreſſées à me plaire: en me montrant j'allois occuper de moi l'univers; non pas pourtant l'univers tout en-

tier; je l'en difpenfois en quelque forte, il ne m'en falloit pas tant. Une fociété charmante me fuffifoit fans m'embarraffer du refte. Ma modération m'infcrivoit dans une fphere étroite mais délicieufement choifie, où j'étois affuré de regner. Un feul château bornoit mon ambition. Favori du feigneur & de la dame, amant de la demoifelle, ami du frere, & protecteur des voifins, j'étois content; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modefte avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des payfans de ma connoiffance, qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient, me logoient, me nourriffoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône; ils n'y mettoient pas affez l'air de la fupériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai jufqu'à Confignon, terres de Savoie, à deux lieues de Geneve. Le curé s'appelloit M. de *Pontverre.* Ce nom fameux dans l'hiftoire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les defcendans des gentilhommes de la cuiller. J'allai voir M. de *Pontverre.* Il me reçut bien, me parla de l'héréfie de Geneve, de l'autorité de la fainte mere Eglife, & me donna à dîner. Je trouvai peu de chofe à répondre à des argumens qui finiffoient ainfi, & je jugeai que des curés chez qui l'on dinoit fi bien, valoient au moins nos miniftres. J'étois certainement plus favant que M. de *Pontverre*, tout gentilhomme qu'il étoit; mais j'étois trop bon convive pour être fi bon théologien; & fon vin de Frangi, qui me parut fi excellent, argumentoit fi victorieufement pour lui, que j'aurois rougi de fermer la bouche à un fi bon hôte. Je cédois donc, ou du moins je ne réfiftois pas en face. A voir les ménagemens dont j'ufois on m'auroit cru faux; on fe fût trompé. Je n'étois qu'honnête, cela eft certain. La flatterie, ou plutôt la condefcendance n'eft pas toujours un vice, elle eft plus fouvent une vertu, fur-

tout

tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui; ce n'eſt pas pour l'abuſer qu'on lui cede, c'eſt pour ne pas l'attriſter, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de *Pontverre* à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur ſe diſoit cela. J'étois touché de reconnoiſſance & de reſpect pour le bon prêtre. Je ſentois ma ſupériorité; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de ſon hoſpitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite: je ne ſongeois point à changer de religion: & bien loin de me familiariſer ſi vîte avec cette idée, je ne l'enviſageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-temps; je voulois ſeulement ne point fâcher ceux qui me careſſoient dans cette vue; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laiſſer l'eſpoir du ſuccès en paroiſſant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela reſſembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui quelquefois pour parvenir à leurs fins, ſavent, ſans rien permettre ni rien promettre, faire eſpérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raiſon, la pitié, l'amour de l'ordre, exigeoient aſſurément que loin de ſe prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courois, en me renvoyant dans ma famille. C'eſt-là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de *Pontverre* fût un bon homme, ce n'étoit aſſurément pas un homme vertueux. Au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoiſſoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le roſaire; une eſpece de miſſionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi, que de faire des libelles contre les miniſtres de Geneve. Loin de penſer à me renvoyer chez moi il profita du deſir que j'avois de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de miſere ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point-là ce qu'il voyoit. Il voyoit

une ame ôtée à l'héréſie & rendue à l'Egliſe. Honnête homme ou vaurien, qu'importoit cela pourvu que j'allaſſe à la meſſe? Il ne faut pas croire, au reſte, que cette façon de penſer ſoit particuliere aux catholiques, elle eſt celle de toute religion dogmatique où l'on fait l'eſſentiel, non de faire, mais de croire.

Dieu vous appelle, me dit M. de *Pontverre.* Allez à Annecy; vous y trouverez une bonne Dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle eſt ſortie elle-même. Il s'agiſſoit de Madame de *Warens*, nouvelle convertie, que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre ſa foi, une penſion de deux mille francs que lui donnoit le roi de Sardaigne. Je me ſentois fort humilié d'avoir beſoin d'une bonne Dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon néceſſaire, mais non pas qu'on me fît la charité, & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois preſſé par M. de *Pontverre*, par la faim qui me talonnoit; bien aiſe auſſi de faire un voyage & d'avoir un but, je prends mon parti, quoiqu'avec peine, & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aiſément en un jour; mais je ne me preſſois pas, j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite où à gauche, ſans aller chercher l'aventure que j'étois ſûr qui m'y attendoit. Je n'oſois entrer dans le château, ni heurter; car j'étois fort timide. Mais je chantois ſous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence, fort ſurpris, après m'être long-temps époumonné, de ne voir paroître ni Dames ni Demoiſelles qu'attirât la beauté de ma voix, ou le ſel de mes chanſons; vu que j'en ſavois d'admirables que mes camarades m'avoient appriſes, & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin; je vois Madame de *Warens*, Cette époque de ma vie a décidé de mon caractere; je ne puis me réſoudre à la paſſer légérement. J'étois au milieu de ma ſeizieme année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la phyſionomie animée, la bouche migno-

ne, les ſourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon ſang étoit embraſé. Malheureuſement je ne ſavois rien de tout cela, & de ma vie il ne m'eſt arrivé de ſonger à ma figure, que lorſqu'il n'étoit plus temps d'en tirer parti. Ainſi j'avois avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'euſſe l'eſprit aſſez orné, n'ayant jamais vu le monde, je manquois totalement de manieres; & mes connoiſſances loin d'y ſuppléer, ne ſervoient qu'à m'intimider davantage, en me faiſant ſentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en ſtyle d'orateur, où, couſant des phraſes des livres avec des locutions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de Madame de *Warens*. J'enfermai la lettre de M. de *Pontverre* dans la mienne, & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point Madame de *Warens*; on me dit qu'elle venoit de ſortir pour aller à l'égliſe. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la ſuivre : je la vois, je l'atteins, je lui parle.... je dois me ſouvenir du lieu; je l'ai ſouvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baiſers. Que ne puis-je entourer d'un baluſtre d'or cette heureuſe place ! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ! Quiconque aime à honorer les monumens du ſalut des hommes n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un paſſage derriere ſa maiſon, entre un ruiſſeau à main droite qui la ſéparoit du jardin, & le mur de la cour à gauche, conduiſant par une fauſſe porte à l'égliſe des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, Madame de *Warens* ſe retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étois figuré une vieille dévote bien réchinée : la bonne Dame de M. de *Pontverre* ne pouvoit être autre choſe à mon avis. Je vois un viſage pétri de graces, de

beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchantereſſe. Rien n'échappa au rapide coup-d'œil du jeune proſélyte; car je devins à l'inſtant le ſien; ſûr qu'une religion prêchée par de tels miſſionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en ſouriant la lettre que je lui préſente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup-d'œil ſur celle de M. de *Pontverre*, revient à la mienne qu'elle lit toute entiere, & qu'elle eût relue encore, ſi ſon laquais ne l'eût avertie qu'il étoit temps d'entrer. Eh! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit treſſaillir, vous voilà courant le pays bien jeune; c'eſt dommage, en vérité. Puis ſans attendre ma réponſe, elle ajouta : allez chez moi m'attendre; dites qu'on vous donne à déjeûner: après la meſſe j'irai cauſer avec vous.

Louiſe-Eléonore de *Warens* étoit une Demoiſelle de la Tour de Pil, noble & ancienne famille de Vevay, ville du pays de Vaud. Elle avoit épouſé fort jeune M. de *Warens* de la maiſon de *Loys*, fils aîné de M. de *Villardin* de Lauſanne. Ce mariage, qui ne produiſit point d'enfans, n'ayant pas trop réuſſi; Madame de *Warens* pouſſée par quelque chagrin domeſtique, prit le temps que le Roi Victor-Amedée étoit à Evian pour paſſer le lac, & venir ſe jetter aux pieds de ce Prince; abandonnant ainſi ſon mari, ſa famille & ſon pays, par une étourderie aſſez ſemblable à la mienne, & qu'elle a eu tout le temps de pleurer auſſi. Le Roi, qui aimoit à faire le zélé catholique, la prit ſous ſa protection, lui donna une penſion de quinze cens livres de Piémont, ce qui étoit beaucoup pour un Prince auſſi peu prodigue, & voyant que ſur cet accueil on l'en croyoit amoureux, il l'envoya à Annecy, eſcortée par un détachement de ſes Gardes, où, ſous la direction de *Michel Gabriel de Bernex*, Evêque titulaire de Genève, elle fit abjuration au Couvent de la Viſitation.

Il y avoit ſix ans qu'elle y étoit quand j'y vins, & elle en avoit alors vingt huit, étant née avec le ſiecle. Elle avoit de ces beautés qui ſe conſervent,

parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits; aussi la sienne étoit-elle encore dans tout son premier éclat. Elle avoit un air caressant & tendre, un regard très-doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de stature, courte même, & ramassée un peu dans sa taille, quoique sans difformité. Mais il étoit impossible de voir une plus belle tête, un plus beau sein, de plus belles mains, & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainsi que moi perdu sa mere dès sa naissance, & recevant indifféremment des instructions comme elles s'étoient présentées, elle avoit appris un peu de sa gouvernante, un peu de son pere, un peu de ses maîtres, & beaucoup de ses amans; sur-tout d'un M. de *Tavel*, qui, ayant du goût & des connoissances, en orna la personne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens se nuisirent les uns aux autres, & le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que ses diverses études n'étendissent la justesse naturelle de son esprit. Ainsi, quoiqu'elle eût quelques principes de philosophie & de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son pere avoit pour la médecine empyrique & pour l'alchymie; elle faisoit des élixirs, des teintures, des baumes, des magisteres, elle prétendoit avoir des secrets. Les charlatans profitant de sa foiblesse s'emparerent d'elle, l'obséderent, la ruinerent, & consumerent au milieu des fourneaux & des drogues son esprit, ses talens, & ses charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais si de vils fripons abuserent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumieres de sa raison, son excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même : son caractere aimant & doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté, son humeur gaie, ouverte & franche ne s'altérerent jamais; & même aux approches de la vieillesse; dans le sein de l'indigence, des maux, des calamités di-

verſes, la ſérénité de ſa belle ame lui conſerva juſqu'à la fin de ſa vie toute la gaîté de ſes plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'activité inépuiſable qui vouloit ſans ceſſe de l'occupation. Ce n'étoient pas des intrigues de femmes qu'il lui falloit, c'étoit des entrepriſes à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A ſa place Madame de *Longueville* n'eût été qu'une tracaſſiere; à la place de Madame de *Longueville* elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés, & ce qui eût fait ſa gloire dans une ſituation plus élevée, a fait ſa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choſes qui étoient à ſa portée elle étendoit toujours ſon plan dans ſa tête & voyoit toujours ſon objet en grand. Cela faiſoit qu'employant des moyens proportionnés à ſes vues plus qu'à ſes forces, elle échouoit par la faute des autres, & ſon projet venant à manquer, elle étoit ruinée où d'autres n'auroient preſque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans ſon aſyle monaſtique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reſte de ſes jours comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & ſimple des Religieuſes, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un eſprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux ſyſtêmes, avoit beſoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evêque de *Bernex*, avec moins d'eſprit que *François de Sales* lui reſſembloit ſur bien des points, & Madame de *Warens* qu'il appelloit ſa fille, & qui reſſembloit à Madame de *Chantal* ſur beaucoup d'autres, eût pu lui reſſembler encore dans ſa retraite, ſi ſon goût ne l'eût détournée de l'oiſiveté d'un Couvent. Ce ne fut point manque de zele ſi cette aimable femme ne ſe livra pas aux menues pratiques de dévotion qui ſembloient convenir à une nouvelle convertie vivant ſous la direction d'un Prélat Quel qu'eût été le motif de ſon changement de religion, elle fut ſincere dans celle qu'elle avoit embraſſée. Elle a pu ſe repentir d'avoir commis la faute, mais non pas

deſirer d'en revenir. Elle n'eſt pas ſeulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, & j'oſe affirmer, moi qui penſe avoir lu dans le fond de ſon ame, que c'étoit uniquement par averſion pour les ſimagrées, qu'elle ne faiſoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop ſolide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de m'étendre ſur ſes principes; j'aurai d'autres occaſions d'en parler.

Que ceux qui nient la ſympathie des ames expliquent, s'ils peuvent, comment de la premiere entrevue, du premier mot, du premier regard, Madame de *Warens* m'inſpira, non-ſeulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'eſt jamais démentie. Suppoſons que ce que j'ai ſenti pour elle fût véritablement de l'amour; ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui ſuivra l'hiſtoire de nos liaiſons; comment cette paſſion fut-elle accompagnée dès ſa naiſſance des ſentimens qu'elle inſpire le moins; la paix du cœur, le calme, la ſérénité, la ſécurité, l'aſſurance. Comment en approchant pour la premiere fois d'une femme aimable, polie, éblouiſſante; d'une Dame d'un état ſupérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit mon ſort en quelque ſorte par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit; comment, dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'inſtant auſſi libre, auſſi à mon aiſe que ſi j'euſſe été parfaitement sûr de lui plaire? Comment n'euſ-je pas un moment d'embarras, de timidité, de gêne? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle du premier jour, du premier inſtant les manieres faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorſque la plus grande intimité l'eut rendu naturel? A-t-on de l'amour, je ne dis pas ſans deſirs, j'en avois; mais ſans inquiétude, ſans jalouſie? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime ſi l'on eſt aimé? C'eſt une queſtion qu'il ne m'eſt pas plus venue dans l'eſprit de

lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même si je m'aimois, & jamais elle n'a été plus curieuse avec moi. Il y eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentimens pour cette charmante femme, & l'on y trouvera dans la suite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut question de ce que je deviendrois, & pour en causer plus à loisir elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit, & sa femme-de-chambre qui nous servoit, dit aussi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse, tomboit un peu à plomb sur un gros manan qui dînoit avec nous, & qui dévora lui tout seul un repas honnête pour six personnes. Pour moi j'étois dans un ravissement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur se nourrissoit d'un sentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être: il ne me laissoit des esprits pour nulle autre fonction.

Madame de *Warens* voulut savoir les détails de ma petite histoire; je retrouvai pour la lui conter tous les feux que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéressois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le sort auquel j'allois m'exposer. Sa tendre compassion se marquoit dans son air, dans son regard, dans ses gestes. Elle n'osoit m'exhorter à retourner à Geneve. Dans sa position. c'eût été un crime de lèze-catholicité, & elle n'ignoroit pas combien elle étoit surveillée & combien ses discours étoient pesés. Mais elle me parloit d'un ton si touchant de l'affliction de mon pere, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allasse le consoler. Elle ne savoit pas combien, sans y songer, elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma résolution étoit prise comme je crois l'avoir dit; plus je la trouvois éloquente, persuasive, plus ses discours m'alloient au cœur, & moins je pouvois me résoudre à me détacher d'elle. Je sentois que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barriere presque insurmontable, à moins de

revenir à la démarche que j'avois faite, & à laquelle mieux valoit me tenir tout d'un coup. Je m'y tins donc. Madame de *Warens* voyant ses efforts inutiles ne les poussa pas jusqu'à se compromettre : mais elle me dit avec un regard de commisération : pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais quand tu seras grand tu te souviendras de moi. Je crois qu'elle ne pensoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit si cruellement.

La difficulté restoit toute entiere. Comment subsister si jeune hors de mon pays ? A peine à la moitié de mon apprentissage j'étois bien loin de savoir mon métier. Quand je l'aurois su je n'en aurois pu vivre en Savoie, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manan qui dînoit pour nous, forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire, ouvrit un avis qu'il disoit venir du ciel, & qui, à juger par les suites, venoit bien plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allasse à Turin, où, dans un Hospice établi pour l'instruction des cathécumenes, j'aurois, dit-il, la vie temporelle & spirituelle, jusqu'à ce qu'entré dans le sein de l'Eglise je trouvasse par la charité des bonnes ames une place qui me convînt. A l'égard des frais du voyage, continua mon homme, sa Grandeur Monseigneur l'Evêque, ne manquera pas, si Madame lui propose cette sainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir, & Madame la Baronne qui est si charitable, dit-il en s'inclinant sur son assiette, s'empressera sûrement d'y contribuer aussi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures ; j'avois le cœur serré, je ne disois rien, & Madame de *Warens*, sans saisir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, se contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien selon son pouvoir & qu'elle en parleroit à Monseigneur : mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à son gré, & qui avoit son petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les aumôniers, & emboucha si bien les bons prêtres, que quand Madame de *Warens*, qui craignoit pour moi ce voyage, en voulut parler à l'Evêque, elle

trouva que c'étoit une affaire arrangée, & il lui remit à l'instant l'argent destiné pour mon petit viatique. Elle n'osa insister pour me faire rester: j'approchois d'un âge où une femme du sien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainsi réglé par ceux qui prenoient soin de moi, il fallut bien me soumettre, & c'est même ce que je fis sans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Geneve, je jugeai qu'étant la capitale, elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangere d'état & de religion, & puis, partant pour obéir à Madame de *Warens*, je me regardois comme vivant toujours sous sa direction; c'étoit plus que vivre à son voisinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante qui déja commençoit à se déclarer. Il me paroissoit beau de passer les monts à mon âge, & de m'élever au-dessus de mes camarades de toute la hauteur des Alpes. Voir du pays est un appât auquel un Genevois ne résiste guères: je donnai donc mon consentement. Mon manan devoit partir dans deux jours avec sa femme; je leur fus confié & recommandé. Ma bourse leur fut remise renforcée par Madame de *Warens*, qui de plus me donna secrétement un petit pécule auquel elle joignit d'amples instructions, & nous partîmes le Mercredi Saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon pere y arriva courant à ma piste avec un M. *Rival* son ami, horloger comme lui, homme d'esprit, bel-esprit même, qui faisoit des vers mieux que la *Motte* & parloit presque aussi bien que lui, de plus, parfaitement honnête homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien.

Ces Messieurs virent Madame de *Warens*, & se contenterent de pleurer mon sort avec elle, au lieu de me suivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied. La même chose étoit arrivée à mon oncle *Bernard*. Il étoit venu à Confignon, & de-là, sachant que j'étois à An-

necy, il s'en retourna à Geneve. Il sembloit que mes proches conspiraſſent avec mon étoile pour me livrer au destin qui m'attendoit. Mon frere s'étoit perdu par une semblable négligence, & si bien perdu qu'on n'a jamais ſu ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas ſeulement un homme d'honneur, c'étoit un homme d'une probité sûre & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus, il étoit bon pere, ſur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement, mais il aimoit auſſi ſes plaiſirs, & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion, & quoique ſa femme ne fût plus en âge de me donner des freres, elle avoit des parens : cela faiſoit une autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage, qui ne rapelloit plus ſi ſouvent mon ſouvenir. Mon pere vieilliſſoit & n'avoit aucun bien pour ſoutenir ſa vieilleſſe. Nous avions mon frere & moi quelque bien de ma mere dont le revenu devoit appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement & ne l'empêchoit pas de faire ſon devoir, mais elle agiſſoit ſourdement ſans qu'il s'en apperçût lui-même, & ralentiſſoit quelquefois ſon zèle qu'il eût pouſſé plus loin ſans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy ſur mes traces, il ne me ſuivit pas jusqu'à Chamberi où il étoit moralement ſûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir ſouvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des careſſes de pere, mais ſans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un pere dont j'ai ſi bien connu la tendreſſe & la vertu, m'a fait faire de réflexions ſur moi-même, qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur ſain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la ſeule peut-être d'uſage dans la pratique, d'éviter les ſituations qui mettent nos devoirs en oppoſition avec nos intérêts, & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui, ſûr que dans de telles ſituations, quelque ſincere amour de la vertu qu'on y porte on ſoiblit tôt ou tard ſans s'en appercevoir,

& l'on devient injuste & méchant dans le fait sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame.

Cette maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & mise en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma conduite, est une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le plus fou dans le public & sur-tout parmi mes connoissances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité je ne songeois guères à faire ni comme les autres ni autrement qu'eux. Je desirois sincérement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des situations qui me donnassent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, & par conséquent un desir secret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Milord *Marêchal* me voulut mettre dans son testament. Je m'y opposai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me savoir dans le testament de qui que ce fût, & beaucoup moins dans le sien. Il se rendit; maintenant il veut me faire une pension viagere, & je ne m'y oppose pas. On dira que je trouve mon compte a ce changement : cela peut être. Mais ô mon bienfaiteur & mon pere, si j'ai le malheur de vous survivre, je sais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, & que je n'ai rien à gagner !

C'est-là, selon moi, la bonne philosophie, la seule vraiment assortie au cœur humain. Je me pénetre chaque jour davantage de sa profonde solidité, & je l'ai retournée de différentes manieres dans tous mes derniers écrits; mais le public qui est frivole ne l'y a pas su remarquer. Si je survis assez à cette entreprise consommée pour en reprendre une autre, je me propose de donner dans la suite de l'Emile un exemple si charmant & si frappant de cette même maxime que mon lecteur soit forcé d'y faire attention. Mais c'est assez de réflexions pour un voyageur; il est temps de reprendre ma route.

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre, & mon manan ne fut pas si bourru qu'il

en avoit l'air. C'étoit un homme entre deux âges, portant en queue ses cheveux noirs grisonnans; l'air grenadier, la voix forte, assez gai, marchant bien, mangeant mieux, & qui faisoit toute sorte de métiers faute d'en savoir aucun. Il avoit proposé, je crois, d'établir à Annecy, je ne sais quelle manufacture. Madame de *Warens* n'avoit pas manqué de donner dans le projet, & c'étoit pour tâcher de le faire agréer au Ministre, qu'il faisoit, bien défrayé, le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en se fourrant toujours avec les prêtres, &, faisant l'empressé pour les servir, il avoit pris à leur école un certain jargon dévot dont il usoit sans cesse, se piquant d'être un grand prédicateur. Il savoit même un passage latin de la bible, & c'étoit comme s'il en avoit su mille, parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du reste, manquant rarement d'argent quand il en savoit dans la bourse des autres. Plus adroit pourtant que fripon, & qui débitant d'un ton de racoleur ses capucinades, ressembloit à l'hermite *Pierre*, prêchant la croisade le sabre au côté.

Pour Madame *Sabran* son épouse, c'étoit une assez bonne femme, plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre, ses bruyantes insomnies m'éveilloient souvent, & m'auroient éveillé bien davantage si j'en avois compris le sujet. Mais je ne m'en doutois pas même, & j'étois sur ce chapitre d'une bêtise qui a laissé à la seule nature tout le soin de mon instruction.

Je m'acheminois gaîment avec mon dévot guide & sa sémillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage; j'étois dans la plus heureuse situation de corps & d'esprit où j'aie été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de santé, de sécurité, de confiance en moi & aux autres, j'étois dans ce court mais précieux moment de la vie où sa plénitude expansive étend pour ainsi dire notre être par toutes nos sensations, & embellit à nos yeux la nature entiere du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante & fixoit

mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'éleve, l'ami, presque l'amant de Madame de *Warens.* Les choses obligeantes qu'elle m'avoit dites, les petites caresses qu'elle m'avoit faites, l'intérêt si tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ses regards charmans qui me sembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inspiroient; tout cela nourrissoit mes idées durant la marche, & me faisoit rêver délicieusement. Nulle crainte, nul doute sur mon sort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin c'étoit, selon moi, s'engager à m'y faire vivre, à m'y placer convenablement. Je n'avois nul souci sur moi-même; d'autres s'étoient chargés de ce soin. Ainsi je marchois légérement allégé de ce poids; les jeunes desirs, l'espoir enchanteur, les brillants projets remplissoient mon ame. Tous les objets que je voyois me sembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maisons j'imaginois des festins rustiques, dans les prés de folâtres jeux, le long des eaux, les bains des promenades, la pêche, sur les arbres des fruits délicieux, sous leur ombre de voluptueux tête-à-têtes, sur les montagnes des cuves de lait & de crême, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux sans porter à mon cœur quelque attrait de jouissance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du spectacle rendoit cet attrait digne de la raison; la vanité même y mêloit sa pointe. Si jeune aller en Italie, avoir déja vu tant de pays, suivre *Annibal* à travers les monts paroissoit une gloire au-dessus de mon âge. Joignez à tout cela des stations fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter: car en vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & sur le dîné de M. *Sabran* le mien ne paroissoit pas.

Je ne me souviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de soucis & de peine, que celui des sept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage; car le pas de Madame *Sabran* sur lequel il falloit régler le nôtre, n'en fit qu'une longue promenade. Ce souvenir m'a laissé le

goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, fur-tout pour les montagnes & les voyages pédeftres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le Monfieur & de prendre des voitures: les foucis rongeans, les embarras, la gêne y font montés avec moi, & dès-lors, au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne fentois que le plaifir d'aller, je n'ai plus fenti que le befoin d'arriver. J'ai cherché long-temps à Paris deux camarades du même goût que moi, qui vouluffent confacrer chacun cinquante louis de fa bourfe & un an de fon temps à faire enfemble à pied le tour de l'Italie, fans autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un fac de nuit. Beaucoup de gens fe font préfentés enchantés de ce projet en apparence: mais au fond le prenant tous pour un pur château en Efpagne dont on caufe en converfation fans vouloir l'exécuter en effet. Je me fouviens que parlant avec paffion de ce projet avec *Diderot* & *Grimm*, je leur en donnai enfin la fantaifie. Je crus une fois l'affaire faite; mais le tout fe réduifit à vouloir un voyage par écrit, dans lequel *Grimm* ne trouvoit rien de fi plaifant que de faire faire à *Diderot* beaucoup d'impiétés, & de me faire fourrer à l'inquifition à fa place.

Mon regret d'arriver fi vîte à Turin fut tempéré par le plaifir de voir une grande ville, & par l'efpoir d'y faire bientôt une figure digne de moi; car déja les fumées de l'ambition me montoient à la tête; deja je me regardois comme infiniment au-deffus de mon ancien état d'apprentif; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au-deffous.

Avant que d'aller plus loin je dois au lecteur mon excufe ou ma juftification tant fur les menus détails où je viens d'entrer que fur ceux où j'entrerai dans la fuite, & qui n'ont rien d'intéreffant à fes yeux. Dans l'entreprife que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui refte obfcur ou caché; il faut que je me tienne inceffam-

ment ſous ſes yeux, qu'il me ſuive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie; qu'il ne me perde pas de vue un ſeul inſtant, de peur que, trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vide, & ſe demandant qu'a-t-il fait durant ce temps-là, il ne m'accuſe de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne aſſez de priſe à la malignité des hommes par mes récits ſans lui en donner encore par mon ſilence.

Mon petit pécule étoit parti; j'avois jaſé, & mon indiſcrétion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame *Sabran* trouva le moyen de m'arracher juſqu'à un petit ruban glacé d'argent que Madame de *Warens* m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reſte: l'épée même eût reſté dans leurs mains ſi je m'étois moins obſtiné. Ils m'avoient fidellement défrayé dans la route, mais ils ne m'avoient rien laiſſé. J'arrive à Turin ſans habits, ſans argent, ſans linge; & laiſſant très-exactement à mon ſeul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres, je les portai, & tout de ſuite je fus mené à l'hoſpice des cathécumenes, pour y être inſtruit dans la religion pour laquelle on me vendoit ma ſubſiſtance. En entrant je vis une groſſe porte à barreaux de fer, qui dès que je fus paſſé, fut fermée à double tour ſur mes talons. Ce début me parut plus impoſant qu'agréable & commençoit à me donner à penſer, quand on me fit entrer dans un aſſez grande piece. J'y vis pour tout meuble un autel de bois ſurmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre, & autour, quatre ou cinq chaiſes auſſi de bois qui paroiſſoient avoir été cirées, mais qui ſeulement étoient luiſantes à force de s'en ſervir & de les frotter. Dans cette ſalle d'aſſemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits, mes camarades d'inſtruction, & qui ſembloient plutôt des archers du Diable que des aſpirans à ſe faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Eſclavons qui ſe diſoient Juifs & Maures, & qui comme ils me l'avouerent, paſſoient leur vie à courir l'Eſpagne

l'Eſpagne & l'Italie, embraſſant le chriſtianiſme & ſe faiſant baptiſer, par-tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer, qui partageoit en deux un grand balcon regnant ſur la cour. Par cette porte entrerent nos ſœurs les cathécumenes, qui comme moi s'alloient régénérer, non par le baptême, mais par une ſolemnelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes ſalopes & les plus vilaines coureuſes qui jamais aient empuanti le bercail du Seigneur. Une ſeule me parut jolie & aſſez intéreſſante. Elle étoit à-peu-près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inſpira quelque deſir de faire connoiſſance avec elle; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maiſon où elle étoit depuis trois, il me fut abſolument impoſſible de l'accoſter, tant elle étoit recommandée à notre vieille geoliere & obſédée par le ſaint miſſionnaire qui travailloit à ſa converſion avec plus de zele que de diligence. Il falloit qu'elle fût extrêmement ſtupide, quoiqu'elle n'en eût pas l'air; car jamais inſtruction ne fut plus longue. Le ſaint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer; mais elle s'ennuya de ſa clôture, & dit qu'elle vouloit ſortir chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot tandis qu'elle conſentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne ſe mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut aſſemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faiſoit, aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prieres & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant rentrées dans leur clôture, j'eus le temps de m'étonner tout à mon aiſe de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous aſſembla de nouveau pour l'inſtruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la premiere fois ſur le pas que j'allois faire, & ſur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répete & je répeterai peut-être une chofe dont je fuis tous les jours plus pénétré; c'eft que fi jamais enfant reçût une éducation raifonnable & faine, ç'a été moi. Né dans une famille que fes mœurs diftinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de fageffe & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere, quoique homme de plaifir, avoit non-feulement une probité sûre, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde & chrétien dans l'intérieur, il m'avoit infpiré de bonne heure les fentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes fages & vertueufes, les deux aînées étoient dévotes, & la troifieme, fille à la fois pleine de graces, d'efprit & de fens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'oftentation. Du fein de cette eftimable famille je paffai chez M. *Lambercier*, qui, bien qu'homme d'Église & prédicateur, étoit croyant en dedans, & faifoit prefque auffi bien qu'il difoit. Sa fœur & lui cultiverent par des inftructions douces & judicieufes les principes de piété qu'ils trouverent dans mon cœur. Ces dignes gens employerent pour cela des moyens fi vrais, fi difcrets, fi raifonnables, que loin de m'ennuyer au fermon, je n'en fortois jamais fans être intérieurement touché & fans faire des réfolutions de bien vivre, auxquelles je manquois rarement en y penfant. Chez ma tante *Bernard* la dévotion m'ennuyoit un peu plus, parce qu'elle en faifoit un métier. Chez mon maître je n'y penfois plus gueres, fans pourtant penfer différemment. Je ne trouvai point de jeunes gens qui me pervertiffent. Je devins poliffon, mais non libertin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir : j'en avois même davantage, car pourquoi déguifer ici ma penfée? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je fentis, je penfai toujours en homme. Ce n'eft qu'en grandiffant que je fuis rentré dans la claffe ordinaire, en naiffant j'en étois forti. L'on rira de me voir me donner modeftement pour un prodige. Soit; mais quand on aura

bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à ſix ans les romans attachent, intéreſſent, tranſportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes; alors je ſentirai ma vanité ridicule, & je conviendrai que j'ai tort.

Ainſi quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion ſi l'on vouloit qu'un jour ils en euſſent, & qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre maniere, j'ai tiré mon ſentiment de mes obſervations, non de ma propre expérience: je ſavois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des J. J. *Rouſſeau* à ſix ans, & parlez-leur de Dieu à ſept, je vous réponds que vous ne courez aucun riſque.

On ſent, je crois, qu'avoir de la religion pour un enfant, & même pour un homme, c'eſt ſuivre celle où il eſt né. Quelquefois on en ôte; rarement on y ajoute; la foi dogmatique eſt un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachoit au culte de mes peres, j'avois l'averſion particuliere à notre ville pour le catholiciſme, qu'on nous donnoit pour une affreuſe idolâtrie, & dont on nous peignoit le clergé ſous les plus noires couleurs. Ce ſentiment alloit ſi loin chez moi qu'au commencement je n'entrevoyois jamais le dedans d'une Egliſe, je ne rencontrois jamais un prêtre en ſurplis, je n'entendois jamais la ſonnette d'une proceſſion ſans un frémiſſement de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui ſouvent m'a repris dans les paroiſſes de campagne, plus ſemblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il eſt vrai que cette impreſſion étoit ſinguliérement contraſtée par le ſouvenir des careſſes que les curés des environs de Genève font volontiers aux enfans de la ville. En même temps que la ſonnette du viatique me faiſoit peur, la cloche de la meſſe & de vêpres me rappelloit un déjeûner, un goûter, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon diné de M. de *Pontverre* avoit produit encore un grand effet. Ainſi je m'étois aiſement étourdi ſur tout cela. N'enviſageant le papiſme que par ſes liaiſons avec les amuſemens & la gourmandiſe, je m'é-

tois apprivoifé fans peine avec l'idée d'y vivre; mais celle d'y entrer folemnellement ne s'étoit préfentée à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change: je vis avec l'horreur la plus vive l'efpece d'engagement que j'avois pris & fa fuite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à foutenir mon courage par leur exemple, & je ne pus me diffimuler que la fainte œuvre que j'allois faire n'étoit au fond que l'action d'un bandit. Tout jeune encore je fentis que quelque religion qui fût la vraie, j'allois vendre la mienne, & que, quand même je choifirois bien, j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint Efprit, & mériter le mépris des hommes. Plus j'y penfois, plus je m'indignois contre moi-même, & je gémiffois du fort qui m'avoit amené là, comme fi ce fort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eut des momens où ces réflexions devinrent fi fortes que fi j'avois un inftant trouvé la porte ouverte, je me ferois certainement évadé; mais il ne me fut pas poffible, & cette réfolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de defirs fecrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obftination du deffein formé de ne pas retourner à Genève; la honte, la difficulté même de repaffer les monts; l'embarras de me voir loin de mon pays fans amis, fans reffources; tout cela concouroit à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma confcience; j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait, pour excufer ce que j'allois faire. En aggravant les torts du paffé, j'en regardois l'avenir comme une fuite néceffaire. Je ne me difois pas; rien n'eft fait encore & tu peux être innocent fi tu veux: mais je me difois: gémis du crime dont tu t'es rendu coupable, & que tu t'es mis dans la néceffité d'achever.

En effet, quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge, pour révoquer tout ce que jufques-là j'avois pu promettre ou laiffer efpérer, pour rompre les chaines que je m'étois données, pour décla-

rer avec intrépidité que je voulois rester dans la religion de mes peres, au risque de tout ce qui en pouvoit arriver ? Cette vigueur n'étoit pas de mon âge, & il est peu probable qu'elle eût eu un heureux succès. Les choses étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti, & plus ma résistance eût été grande, plus, de maniere ou d'autre, on se fût fait une loi de la surmonter.

Le sophisme qui me perdit est celui de la plûpart des hommes, qui se plaignent de manquer de force quand il est déja trop tard pour en user. La vertu ne nous coûte que par notre faute, & si nous voulions être toujours sages, rarement aurions-nous besoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à surmonter nous entraînent sans résistance : nous cédons à des tentations légeres dont nous méprisons le danger. Insensiblement nous tombons dans des situations périlleuses dont nous pouvions aisément nous garantir ; mais dont nous ne pouvons plus nous tirer sans des efforts héroïques qui nous effraient, & nous tombons enfin dans l'abyme, en disant à Dieu, pourquoi m'as-tu fait si foible ? Mais malgré nous il répond à nos consciences ; je t'ai fait trop foible pour sortir du gouffre, parce que je t'ai fait assez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas précisément la résolution de me faire catholique : mais voyant le terme encore éloigné, je pris le temps de m'apprivoiser avec cette idée, & en attendant je me figurois quelque événement imprévu, qui me tireroit d'embarras : je résolus pour gagner du temps de faire la plus belle défense qu'il me seroit possible. Bientôt ma vanité me dispensa de songer à ma résolution, & dès que je m'apperçus que j'embarrassois quelquefois ceux qui vouloient m'instruire, il ne m'en fallut point davantage pour chercher à les terrasser tout-à-fait. Je mis même à cette entreprise un zele bien ridicule : car tandis qu'ils travailloient sur moi, je voulus travailler sur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre, pour les engager à se faire protestans.

Ils ne trouverent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient, ni du côté des lumieres ni du côté de la volonté. Les proteſtans ſont généralement mieux inſtruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la diſcuſſion, celle des autres la ſoumiſſion. Le catholique doit adopter la déciſion qu'on lui donne, le proteſtant doit apprendre à ſe décider. On ſavoit cela ; mais on n'attendoit ni de mon état ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avois point fait encore ma premiere communion, ni reçu les inſtructions qui s'y rapportent : on le ſavoit encore, mais on ne ſavoit pas qu'en revanche j'avois été bien inſtruit chez M. *Lambercier* ; & que de plus, j'avois par devers moi un petit magaſin fort incommode à ces Meſſieurs dans l'hiſtoire de l'Egliſe & de l'Empire que j'avois appriſe preſque par cœur chez mon pere, & depuis à-peu-près oubliée, mais qui me revint, à meſure que la diſpute s'échauffoit.

Un vieux prêtre, petit, mais aſſez vénérable, nous fit en commun la premiere conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un catéchiſme plutôt qu'une controverſe, & il avoit plus à faire à les inſtruire qu'à réſoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai ſur tout, je ne lui ſauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue, & fort ennuyeuſe pour les aſſiſtans. Mon vieux prêtre parloit beaucoup, s'échauffoit, battoit la campagne, & ſe tiroit d'affaire en diſant qu'il n'entendoit pas bien le François. Le lendemain de peur que mes indiſcretes objections ne ſcandaliſaſſent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune, beau parleur, c'eſt-à-dire faiſeur de longues phraſes & content de lui ſi jamais docteur le fut. Je ne me laiſſai pourtant pas trop ſubjuguer à ſa mine impoſante, & ſentant qu'après tout je faiſois ma tâche, je me mis à lui répondre avec aſſez d'aſſurance & à le bourrer par ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'aſſommer avec Saint Au-

guſtin, Saint Grégoire & les autres Peres, & il trouvoit avec une ſurpriſe incroyable que je maniois tous ces Peres-là preſque auſſi légérement que lui ; ce n'étoit pas que je les eus jamais lus, ni lui peut-être ; mais j'en avois retenu beaucoup de paſſages tirés de mon Le Sueur ; & ſi-tôt qu'il m'en citoit un, ſans diſputer ſur la citation je lui ripoſtois par un autre du même Pere, & qui ſouvent l'embarraſſoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin, par deux raiſons. L'une qu'il étoit le plus fort, & que me ſentant pour ainſi dire à ſa merci, je jugeois très-bien quelque jeune que je fuſſe, qu'il ne falloit pas le pouſſer à bout ; car je voyois aſſez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raiſon étoit que le jeune avoit de l'étude & que je n'en avois point. Cela faiſoit qu'il mettoit dans ſa maniere d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas ſuivre, & que ſi-tôt qu'il ſe ſentoit preſſé d'une objection imprévue, il la remettoit au lendemain, diſant que je ſortois du ſujet préſent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations ſoutenant qu'elles étoient fauſſes, & s'offrant à m'aller chercher le livre, me défioit de les y trouver. Il ſentoit qu'il ne riſquoit pas grand'choſe, & qu'avec toute mon érudition, j'étois trop peu exercé à manier les livres, & trop peu latiniſte pour trouver un paſſage dans un gros volume, quand même je ſerois aſſuré qu'il y eſt. Je le ſoupçonne même d'avoir uſé de l'infidélité dont il accuſoit les Miniſtres, & d'avoir fabriqué quelquefois des paſſages pour ſe tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin le ſéjour de l'hoſpice me devenant chaque jour plus déſagréable, & n'appercevant pour en ſortir qu'une ſeule voie, je m'empreſſai de la prendre autant que juſques-là je m'étois efforcé de m'éloigner.

Les deux Africains avoient été baptiſés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds pour repréſenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après ; car il falloit tout ce temps-là pour donner à mes directeurs l'honneur d'une converſion difficile, & l'on me fit paſſer en revue tous

ses dogmes pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, suffisamment instruit & suffisamment disposé au gré de mes maitres, je fus mené processionnellement à l'église métropolitaine de St. Jean pour y faire une abjuration solemnelle, & recevoir les accessoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptisât pas réellement : mais comme ce sont à-peu-près les mêmes cérémonies, cela sert à persuader au peuple que les protestans ne sont pas chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe grise, garnie de brandebourgs blancs & destinée pour ces sortes d'occasions. Deux hommes portoient devant & derriere des bassins de cuivre sur lesquels ils frappoient avec une clef, où chacun mettoit son aumone au gré de sa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit au nouveau converti. Enfin rien du faste catholique ne fut omis pour rendre la solemnité plus édifiante pour le public, & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile, & qu'on ne me donna pas comme au maure, attendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il fallut ensuite aller à l'inquisition recevoir l'absolution du crime d'hérésie & rentrer dans le sein de l'Eglise avec la même cérémonie, à laquelle Henri IV fut soumis par son Ambassadeur. L'air & les manieres du très-révérend pere inquisiteur, n'étoient pas propre à dissiper la terreur secrete qui m'avoit saisi en entrant dans cette maison. Après plusieurs questions sur ma foi, sur mon état, sur ma famille, il me demanda brusquement si ma mere étoit damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation; je me contentai de répondre que je voulois espérer qu'elle ne l'étoit pas, & que Dieu avoit pu l'éclairer à sa derniere heure. Le moine se tut, mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un signe d'approbation.

Tout cela fait; au moment où je pensois être enfin placé selon mes espérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie qu'avoit produit ma quête. On me recommanda de

vivre en bon chrétien; d'être fidele à la grace; on me ſouhaita bonne fortune, on ferma ſur moi la porte, & tout diſparut.

Ainſi s'éclipſerent en un inſtant toutes mes grandes eſpérances, & il ne me reſta de la démarche intéreſſée que je venois de faire, que le ſouvenir d'avoir été apoſtat & dupe tout à la fois. Il eſt aiſé de juger quelle bruſque révolution dut ſe faire dans mes idées, lorſque de mes brillans projets de fortune, je me vis tomber dans la plus complete miſere, & qu'après avoir délibéré le matin ſur le choix du palais que j'habiterois, je me vis le ſoir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un déſeſpoir d'autant plus cruel que le regret de mes fautes devoit s'irriter en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois pour la premiere fois de ma vie d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier ſentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long eſclavage, redevenu maître de moi-même & de mes actions, je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en reſſources, pleine de gens de condition, dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir ſi-tôt que j'en ſerois connu. J'avois, de plus, tout le temps d'attendre, & vingt francs que j'avois dans ma poche, me ſembloient un tréſor qui ne pouvoit s'épuiſer. J'en pouvois diſpoſer à mon gré, ſans rendre compte à perſonne. C'étoit la premiere fois que je m'étois vu ſi riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes, je ne fis que changer d'eſpérances; & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne ſentis tant de confiance & de ſécurité : je croyois déja ma fortune faite, & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi ſeul.

La premiere choſe que je fis, fut de ſatisfaire ma curioſité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté. J'allai voir monter la garde; les inſtrumens militaires me plai-

soient beaucoup. Je suivis des processions; j'aimois le faux bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du Roi: j'en approchois avec crainte; mais voyant d'autres gens entrer, je fis comme eux, on me laissa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet que j'avois sous le bras. Quoi qu'il en soit, je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais: déja je m'en regardois presque comme un habitant. Enfin, à force d'aller & venir, je me lassai, j'avois faim, il faisoit chaud; j'entrai chez une marchande de laitage: on me donna de la guincà, du lait caillé, & avec deux grisses de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre, je fis pour mes cinq ou six sols un des bons dinés que j'aie fait de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je savois déja assez de piémontois pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à trouver, & j'eus la prudence de le choisir, plus selon ma bourse que selon mon goût. On m'enseigna dans la rue du Pô la femme d'un soldat, qui retiroit à un sou par nuit des domestiques hors de service. Je trouvai chez elle un grabat vide & je m'y établis. Elle étoit jeune, & nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déja cinq ou six enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mere, les enfans, les hôtes, & cela dura de cette façon tant que je restai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée & décoiffée, mais douce de cœur, officieuse, qui me prit en amitié, & qui même me fut utile.

Je passai plusieurs jours à me livrer uniquement au plaisir de l'indépendance & de la curiosité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paroissoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un jeune homme sortant de sa niche qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois sur-tout fort exact à faire ma cour & j'assistois réguliérement tous les matins à la messe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & sa

ſuite : mais ma paſſion pour la muſique, qui commençoit à ſe déclarer, avoit plus de part à mon aſſiduité que la pompe de la cour, qui bientôt vue & toujours la même, ne frappe pas long-temps. Le Roi de Sardaigne avoit alors la meilleure ſymphonie de l'Europe. Somis, Des jardins, les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre inſtrument, pourvu qu'il fût juſte, tranſportoit d'aiſe. Du reſte, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux qu'une admiration ſtupide & ſans convoitiſe. La ſeule choſe qui m'intéreſſât dans tout l'éclat de la cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune princeſſe qui méritât mon hommage, & avec laquelle je puſſe faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où, ſi je l'euſſe mis à fin, j'aurois trouvé des plaiſirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécuſſe avec beaucoup d'économie, ma bourſe inſenſiblement s'épuiſoit. Cette économie au reſte étoit moins l'effet de la prudence que d'une ſimplicité de goût que même aujourd'hui l'uſage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connoiſſois pas, & je ne connois pas encore de meilleure chere que celle d'un repas ruſtique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis & du vin paſſable, on eſt toujours ſûr de me bien régaler ; mon bon appétit fera le reſte, quand un maître - d'hôtel & des laquais autour de moi ne me raſſaſieront pas de leur importun aſpect. Je faiſois alors de beaucoup meilleurs repas avec ſix ou ſept ſols de dépenſe que je ne les ai fait depuis à ſix ou ſept francs. J'étois donc ſobre, faute d'être tenté de ne pas l'être ; encore ai-je tort d'appeller tout cela ſobriété ; car j'y mettois toute la ſenſualité poſſible. Mes poires, ma guincà, mon fromage, mes griſſes, & quelques verres d'un gros vin de Montferrat à couper par tranches, me rendoient le plus heureux des gourmands. Mais encore avec tout cela pouvoit-on voir la fin de vingt livres ; ce que j'apercevois plus ſenſible-

de jour en jour, & malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude ſur l'avenir alla bientôt juſqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Eſpagne, il ne me reſta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre, encore n'étoit-il pas facile à réaliſer. Je ſongeai à mon ancien métier; mais je ne le ſavois pas aſſez pour aller travailler chez un maitre, & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc, en attendant mieux, le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes ſur de la vaiſſelle, eſpérant tenter les gens par le bon marché, en me mettant à leur diſcrétion. Cet expédient ne fut pas fort heureux. Je fus preſque partout éconduit, & ce que je trouvois à faire étoit ſi peu de choſe, qu'à peine y gagnai-je quelques repas. Un jour, cependant, paſſant d'aſſez bon matin dans la contra nova, je vis à travers les vitres d'un comptoir une jeune marchande de ſi bonne grace & d'un air ſi attirant, que malgré ma timidité près des Dames, je n'héſitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit aſſeoir, conter ma petite hiſtoire, me plaignit, me dit d'avoir bon courage, & que les bons chrétiens ne m'abandonneroient pas: puis, tandis qu'elle envoyoit chercher chez un orfevre du voiſinage les outils dont j'avois dit avoir beſoin, elle monta dans ſa cuiſine & m'apporta elle-même à déjeûner. Ce début me parut de bonne augure; la ſuite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail; encore plus de mon petit babil quand je me fus un peu raſſuré: car elle étoit brillante & parée, & malgré ſon air gracieux, cet éclat m'en avoit impoſé. Mais ſon accueil plein de bonté, ſon ton compatiſſant, ſes manieres douces & careſſantes me mirent bientôt à mon aiſe. Je vis que je réuſſiſſois, & cela me fit réuſſir davantage: mais quoiqu'Italienne, & trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle étoit pourtant ſi modeſte, & moi ſi timide qu'il étoit difficile que cela vint ſitôt à bien. On ne nous laiſſa pas le temps d'achever l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de char-

mes les courts momens que j'ai paſſés auprès d'elle, & je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux ainſi que les plus purs plaiſirs de l'amour.

C'étoit une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel peint ſur ſon joli viſage rendoit la vivacité touchante. Elle s'appelloit Madame Baſile. Son mari, plus âgé qu'elle & paſſablement jaloux, la laiſſoit durant ſes voyages ſous la garde d'un commis trop mauſſade pour être ſéduiſant, & qui ne laiſſoit pas d'avoir des prétentions pour ſon compte qu'il ne montroit gueres que par ſa mauvaiſe humeur. Il en prit beaucoup contre moi, quoique j'aimaſſe à l'entendre jouer de la flûte, dont il jouoit aſſez bien. Ce nouvel Egiſte grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez ſa Dame: il me traitoit avec un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il sembloit même qu'elle ſe plût pour le tourmenter à me careſſer en ſa préſence, & cette ſorte de vengeance, quoique fort de mon goût, l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la pouſſoit pas juſques-là ou du moins ce n'étoit pas de la même maniere. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, ſoit qu'elle ne ſût point faire les avances, ſoit qu'elle voulût ſérieuſement être ſage, elle avoit alors une ſorte de réſerve qui n'étoit pas repouſſante, mais qui m'intimidoit ſans que je ſuſſe pourquoi. Quoique je ne me ſentiſſe pas pour elle ce reſpect auſſi vrai que tendre que j'avois pour Madame de *Warens*, je me ſentois plus de crainte & bien moins de familiarité. J'étois embarraſſé, tremblant, je n'oſois reſpirer auprès d'elle; cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorois d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder ſans être apperçu: les fleurs de ſa robe, le bout de ſon joli pied, l'intervalle d'un bras ferme & blanc qui paroiſſoit entre ſon gant & ſa manchette, & celui qui ſe faiſoit quelquefois entre ſon tour de gorge & ſon mouchoir. Chaque objet ajoutoit à l'impreſſion des autres. A force de regarder ce que je pouvois voir & même au-delà, mes yeux ſe troubloient, ma poitrine s'oppreſſoit, ma reſpiration d'inſtant en inſtant

plus embarraſſée me donnoit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer ſans bruit des ſoupirs fort incommodes dans le ſilence où nous étions aſſez ſouvent. Heureuſement Madame *Baſile* occupée à ſon ouvrage, ne s'en appercevoit pas à ce qu'il me ſembloit. Cependant je voyois quelquefois par une ſorte de ſympathie ſon fichu ſe renfler aſſez fréquemment. Ce dangereux ſpectacle achevoit de me perdre, & quand j'étois prêt à céder à mon tranſport, elle m'adreſſoit quelque mot d'un ton tranquille qui me faiſoit rentrer en moi-même à l'inſtant.

Je la vis pluſieurs fois ſeule de cette maniere, ſans que jamais un mot, un geſte, un regard même trop expreſſif marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état, très-tourmentant pour moi, faiſoit cependant mes délices, & à peine dans la ſimplicité de mon cœur pouvois-je imaginer pourquoi j'étois ſi tourmenté. Il paroiſſoit que ces petits tête-à-têtes ne lui déplaiſoient pas non plus ; du moins elle en rendoit les occaſions aſſez fréquentes ; ſoin bien gratuit aſſurément de ſa part pour l'uſage qu'elle en faiſoit, & qu'elle m'en laiſſoit faire.

Un jour qu'ennuyée des ſots colloques du commis, elle avoit monté dans ſa chambre, je me hâtai dans l'arriere-boutique où j'étois d'achever ma petite tâche & je la ſuivis. Sa chambre étoit entr'ouverte ; j'y entrai ſans être apperçu. Elle brodoit près d'une fenêtre ayant en face le côté de chambre oppoſé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer, ni m'entendre, à cauſe du bruit que des chariots faiſoient dans la rue. Elle ſe mettoit toujours bien : ce jour-là ſa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieuſe, ſa tête un peu baiſſée laiſſoit voir la blancheur de ſon cou, ſes cheveux relevés avec élégance étoient ornés de fleurs. Il régnoit dans toute ſa figure un charme que j'eus le temps de conſidérer, & qui me mit hors de moi. Je me jettai à genoux à l'entrée de la chambre en tendant les bras vers elle d'un mouvement paſſionné, bien sûr qu'elle

ne pouvoit m'entendre, & ne penſant pas qu'elle pût me voir : mais il y avoit à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne ſais quel effet ce tranſport fit ſur elle; elle ne me regarda point, ne me parla point; mais tournant à demi la tête, d'un ſimple mouvement de doigt elle me montra la natte à ſes pieds. Treſſaillir, pouſſer un cri, m'élancer à la place qu'elle m'avoit marquée ne fut pour moi qu'une même choſe : mais ce qu'on auroit peine à croire eſt que dans cet état je n'oſai rien entreprendre au-delà, ni dire un ſeul mot, ni lever les yeux ſur elle, ni la toucher même dans une attitude auſſi contrainte, pour m'appuyer un inſtant ſur ſes genoux. J'étois muet, immobile ; mais non pas tranquille aſſurément : tout marquoit en moi l'agitation, la joie, la reconnoiſſance, les ardens deſirs incertains dans leur objet, & contenus par la frayeur de déplaire ſur laquelle mon jeune cœur ne pouvoit ſe raſſurer.

Elle ne paroiſſoit ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, & commençant à ſentir toute la conſéquence d'un ſigne parti ſans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni ne me repouſſoit; elle n'ôtoit pas les yeux de deſſus ſon ouvrage; elle tâchoit de faire comme ſi elle ne m'eût pas vu à ſes pieds, mais toute ma bêtiſe ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras, peut-être mes deſirs, & qu'elle étoit retenue par une honte ſemblable à la mienne, ſans que cela me donnât la force de la ſurmonter. Cinq ou ſix ans qu'elle avoit de plus que moi, devoient, ſelon moi, mettre de ſon côté toute la hardieſſe, & je me diſois que puiſqu'elle ne faiſoit rien pour exciter la mienne, elle ne vouloit pas que j'en euſſe. Même encore aujourd'hui je trouve que je penſois juſte, & ſûrement elle avoit trop d'eſprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit beſoin, non-ſeulement d'être encouragé, mais d'etre inſtruit.

Je ne ſais comment eût fini cette ſcene vive & muette, ni combien de temps j'aurois demeuré im-

mobile dans cet état ridicule & délicieux, si nous n'eussions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuisine qui touchoit la chambre où nous étions, & Madame *Basile* alarmée, me dit vivement de la voix & du geste; levez-vous, voici *Rosina.* En me levant en hâte, je saisis une main qu'elle me tendoit, & j'y appliquai deux baisers brûlans, au second desquels je sentis cette charmante main se presser un peu contre mes levres. De mes jours je n'eus un si doux moment: mais l'occasion que j'avois perdue ne revint plus, & nos jeunes amours en resterent là.

C'est peut-être pour cela que l'image de cette aimable femme est restée empreinte au fond de mon cœur en traits si charmans. Elle s'y est même embellie à mesure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience, elle s'y fût prise autrement pour animer un petit garçon: mais si son cœur étoit foible il étoit honnête; elle cédoit involontairement au penchant qui l'entraînoit, c'étoit selon toute apparence sa premiere infidélité, & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre sa honte, que la mienne. Sans en être venu là j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds sans même oser toucher à sa robe. Non, Il n'y a point de jouissances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime: tout est faveur auprès d'elle. Un petit signe du doigt, une main légérement pressée contre ma bouche sont les seules faveurs que je reçus jamais de Madame *Basile*, & le souvenir de ces faveurs si légeres me transporte encore en y pensant.

Les deux jours suivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête; il me fut impossible d'en trouver le moment, & je n'apperçus de sa part aucun soin pour le ménager. Elle eut même le maintien, non plus froid, mais plus retenu qu'à l'ordinaire, & je crois qu'elle évitoit mes regards de peur de ne pouvoir as-

sez

ſez gouverner les ſiens. Son maudit commis fut plus déſolant que jamais. Il devint même railleur, goguenard; il me dit que je ferois mon chemin près des Dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indiſcrétion, & me regardant déja comme d'intelligence avec elle, je voulus couvrir du myſtere un goût qui juſqu'alors n'en avoit pas grand beſoin. Cela me rendit plus circonſpect à ſaiſir les occaſions de le ſatiſfaire, & à force de les vouloir sûres, je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romaneſque dont jamais je n'ai pu me guérir, & qui, jointe à ma timidité naturelle, a beaucoup démenti les prédictions du commis. J'aimois trop ſincérement, trop parfaitement, j'oſe dire, pour pouvoir aiſément être heureux. Jamais paſſions ne furent en même temps plus vives & plus pures que les miennes; jamais amour ne fût plus tendre, plus vrai, plus déſintéreſſé. J'aurois mille fois ſacrifié mon bonheur à celui de la perſonne que j'aimois; ſa réputation m'étoit plus chere que ma vie, & jamais pour tous les plaiſirs de la jouiſſance je n'aurois voulu compromettre un moment ſon repos. Cela m'a fait apporter tant de ſoins, tant de ſecret, tant de précaution dans mes entrepriſes que jamais aucune n'a pu réuſſir. Mon peu de ſuccès près des femmes eſt toujours venu de les trop aimer.

Pour revenir au flûteur Egiſte, ce qu'il y avoit de ſingulier étoit qu'en devenant plus inſupportable, le traître ſembloit devenir plus complaiſant. Dès le premier jour que ſa Dame m'avoit pris en affection, elle avoit ſongé à me rendre utile dans le magaſin. Je ſavois paſſablement l'arithmétique; elle lui avoit propoſé de m'apprendre à tenir les livres: mais mon bourru reçut très-mal la propoſition, craignant peut-être d'être ſupplanté. Ainſi tout mon travail, après mon burin, étoit de tranſcrire quelques comptes & mémoires, de mettre au net quelques livres & de traduire quelques lettres de commerce d'italien en françois. Tout d'un coup mon homme s'aviſa de revenir à la propoſition faite & rejettée, & dit qu'il

m'apprendroit les comptes à parties doubles, & qu'il vouloit me mettre en état d'offrir mes services à M. *Basile*, quand il seroit de retour. Il y avoit dans son air, je ne sais quoi de faux, de malin, d'ironique qui ne me donnoit pas de la confiance. Madame *Basile*, sans attendre ma réponse lui dit séchement que je lui étois obligé de ses offres, qu'elle espéroit que la fortune favoriseroit enfin mon mérite, & que ce seroit grand dommage qu'avec tant d'esprit je ne fusse qu'un commis.

Elle m'avoit dit plusieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoissance qui pourroit m'être utile. Elle pensoit assez sagement pour sentir qu'il étoit temps de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un dîné où je me trouvai; & où se trouva aussi un Jacobin de bonne mine auquel elle me présenta. Le moine me traita très-affectueusement, me félicita sur ma conversion, & me dit plusieurs choses sur mon histoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée: puis me donnant deux petits coups d'un revers de main sur la joue, il me dit d'être sage, d'avoir bon courage, & de l'aller voir, que nous causerions plus à loisir ensemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avoit pour lui que c'étoit un homme de considération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame *Basile* qu'il étoit son confesseur. Je me rappelle bien aussi que sa décente familiarité étoit mêlée de marques d'estime & même de respect pour sa pénitente qui me firent alors moins d'impression qu'elles ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence, combien j'eusse été touché d'avoir pu rendre sensible une jeune femme respectée par son confesseur!

La table ne se trouva pas assez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de Monsieur le commis. Je n'y perdis rien du côté des attentions & de la bonne chere; il y eut bien des assiettes envoyées à la petite table dont l'intention n'étoit sûrement pas

pour lui. Tout alloit très-bien jusques-là ; les femmes étoient fort gaies, les hommes fort galans, Madame *Basile* faisoit ses honneurs avec une grace charmante. Au milieu du dîné l'on entend arrêter une chaise à la porte, quelqu'un monte ; c'est M. *Basile*. Je le vois comme s'il entroit actuellement, en habit d'écarlate à boutons d'or ; couleur que j'ai prise en aversion depuis ce jour-là. M. *Basile* étoit un grand & bel homme, qui se présentoit très-bien. Il entre avec fracas, & de l'air de quelqu'un qui surprend son monde, quoiqu'il n'y eût là que de ses amis. Sa femme lui saute au cou, lui prend les mains, lui fait mille caresses qu'il reçoit sans les lui rendre. Il salue la compagnie, on lui donne un couvert, il mange. A peine avoit-on commencé de parler de son voyage, que jettant les yeux sur la petite table, il demande d'un ton sévere ce que c'est que ce petit garçon qu'il apperçoit là. Madame *Basile* le lui dit tout naïvement. Il demande si je loge dans la maison? On lui dit que non. Pourquoi non? reprend-il grossiérement : puisqu'il s'y tient le jour, il peut bien y rester la nuit. Le moine prit la parole, & après un éloge grave & vrai de Madame *Basile*, il fit le mien en peu de mots ; ajoutant que loin de blâmer la pieuse charité de sa femme, il devoit s'empresser d'y prendre part ; puisque rien n'y passoit les bornes de la discrétion. Le mari repliqua d'un ton d'humeur dont il cachoit la moitié, contenu par la présence du moine, mais qui suffit pour me faire sentir qu'il avoit des instructions sur mon compte, & que le commis m'avoit servi de sa façon.

A peine étoit-on hors de table, que celui-ci dépêché par son bourgeois, vint en triomphe me signifier de sa part de sortir à l'instant de chez lui & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il assaisonna sa commission de tout ce qui pouvoit la rendre insultante & cruelle. Je partis sans rien dire, mais le cœur navré, moins de quitter cette aimable femme, que de la laisser en proie à la brutalité de son mari. Il avoit raison, sans doute, de ne vouloir pas qu'elle fût infi-

delle; mais quoique ſage & bien née, elle étoit italienne, c'eſt-à-dire, ſenſible & vindicative, & il avoit tort, ce me ſemble, de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le ſuccès de ma premiere aventure. Je voulus eſſayer de repaſſer deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit ſans ceſſe : mais au lieu d'elle je ne vis que ſon mari & le vigilant commis, qui m'ayant apperçu, me fit avec l'aune de la boutique un geſte plus expreſſif qu'attirant. Me voyant ſi bien guetté, je perdis courage & n'y paſſai plus. Je voulus aller voir au moins le patron qu'elle m'avoit ménagé. Malheureuſement je ne ſavois pas ſon nom. Je rôdai pluſieurs fois inutilement autour du couvent pour tâcher de le rencontrer. Enfin d'autres événemens m'ôterent les charmans ſouvenirs de Madame *Baſile*, & dans peu je l'oubliai ſi bien qu'auſſi ſimple & auſſi novice qu'auparavant, je ne reſtai pas même affriandé des jolies femmes.

Cependant ſes libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage ; très-modeſtement toutefois, & avec la précaution d'une femme prudente, qui regardoit plus à la propreté qu'à la parure, & qui vouloit m'empêcher de ſouffrir, & non pas me faire briller. Mon habit que j'avois apporté de Geneve étoit bon & portable encore ; elle y ajouta ſeulement un chapeau & quelque linge. Je n'avois point de manchettes ; elle ne voulut point m'en donner, quoique j'en euſſe bonne envie. Elle ſe contenta de me mettre en état de me tenir propre, & c'eſt un ſoin qu'il ne fallut pas me recommander, tant que je parus devant elle.

Peu de jours après ma cataſtrophe, mon hôteſſe qui, comme j'ai dit, m'avoit pris en amitié, me dit qu'elle m'avoit peut-être trouvé une place, & qu'une Dame de condition vouloit me voir. A ce mot, je me crus tout de bon dans les hautes aventures, car j'en revenois toujours là. Celle-ci ne ſe trouva pas

aussi brillante que je me l'étois figurée. Je fus chez cette Dame avec le domestique qui lui avoit parlé de moi. Elle m'interrogea, m'examina; je ne lui déplus pas; & tout de suite j'entrai à son service, non pas tout-à-fait en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Je fus vêtu de la couleur de ses gens: la seule distinction fut qu'ils portoient l'éguillette, & qu'on ne me la donna pas: comme il n'y avoit point de galons à sa livrée, cela faisoit à peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes espérances.

Madame la Comtesse de *Vercellis*, chez qui j'entrai, étoit veuve & sans enfans, son mari étoit piémontois; pour elle, je l'ai toujours crue savoyarde, ne pouvant imaginer qu'une piémontoise parlât si bien françois & eût un accent si pur. Elle étoit entre deux âges, d'une figure fort noble, d'un esprit orné, aimant la littérature françoise, & s'y connoissant. Elle écrivoit beaucoup, & toujours en françois. Ses lettres avoient le tour & presque la grace de Madame de *Sévigné*; on auroit pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi, & qui ne me déplaisoit pas, étoit de les écrire sous la dictée; un cancer au sein, qui la faisoit beaucoup souffrir, ne lui permettant plus d'écrire elle-même.

Madame de *Vercellis* avoit non-seulement beaucoup d'esprit, mais une ame élevée & forte. J'ai suivi sa derniere maladie, je l'ai vue souffrir & mourir sans jamais marquer un instant de foiblesse, sans faire le moindre effort pour se contraindre, sans sortir de son rôle de femme, & sans se douter qu'il y eut à cela de la philosophie; mot qui n'étoit pas encore à la mode, & qu'elle ne connoissoit même pas dans le sens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractere alloit quelquefois jusqu'à la sécheresse. Elle m'a toujours paru aussi peu sensible pour autrui que pour elle-même, & quand elle faisoit du bien aux malheureux, c'étoit pour faire ce qui étoit bien en soi, plutôt que par une véritable commisération. J'ai un peu éprouvé de cette insensibilité pendant les trois mois que j'ai passés au-

près d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune homme de quelque espérance qu'elle avoit incessamment sous les yeux, & qu'elle songeât, se sentant mourir, qu'après elle il auroit besoin de secours & d'appui : cependant, soit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particuliere, soit que les gens qui l'obsédoient ne lui aient permis de songer qu'à eux ; elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curiosité de me connoitre Elle m'interrogeoit quelquefois ; elle étoit bien aise que je lui montrasse les lettres que j'écrivois à Madame de *Warens*, que je lui rendisse compte de mes sentimens. Mais elle ne s'y prenoit assurément pas bien pour s'y connoître en ne me montrant jamais les siens. Mon cœur aimoit à s'épancher pourvu qu'il sentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations seches & froides, sans aucun signe d'approbation ni de blâme sur mes réponses ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit si mon babil plaisoit ou déplaisoit j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à montrer ce que je pensois qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué depuis que cette maniere seche d'interroger les gens pour les connoître, est un tic assez commun chez les femmes qui se piquent d'esprit. Elles s'imaginent qu'en ne laissant point paroître leur sentiment, elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre, mais elles ne voient pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela seul à se mettre en garde, & s'il croit que, sans prendre à lui un véritable intérêt, on ne veut que le faire jaser, il ment, ou se tait, ou redouble d'attention sur lui-même, & aime encore mieux passer pour un sot que d'être dupe de votre curiosité. Enfin c'est toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres que d'affecter de cacher le sien.

Madame de *Vercellis* ne m'a jamais dit un mot qui sentît l'affection, la pitié, la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement, je répondois avec réserve. Mes

réponfes étoient fi timides qu'elle dût les trouver baffes & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me queftionnoit plus, ne me parloit plus que pour fon fervice. Elle me jugea moins fur ce que j'étois, que fur ce qu'elle m'avoit fait, & à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paroître autre chofe.

Je crois que j'éprouvai dès lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traverfé toute ma vie, & qui m'a donné une averfion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de *Vercellis* n'ayant point d'enfans, avoit pour héritier fon neveu le comte de la *Roque*, qui lui faifoit affiduement fa cour. Outre cela fes principaux domeftiques qui la voyoient tirer à fa fin ne s'oublioient pas, & il y avoit tant d'empreffés auprès d'elle, qu'il étoit difficile qu'elle eût du temps pour penfer à moi. A la tête de fa maifon étoit un nommé *Lorenzy*, homme adroit, dont la femme encore plus adroite, s'étoit tellement infinuée dans les bonnes graces de fa maîtreffe, qu'elle étoit plutôt chez elle fur le pied d'une amie que d'une femme à fes gages. Elle lui avoit donné pour femme de chambre une niece à elle, appellée Mlle. *Pontal*, fine mouche, qui fe donnoit des airs de Demoifelle fuivante & aidoit fa tante à obféder fi bien leur maîtreffe qu'elle ne voyoit que par leurs yeux & n'agiffoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois perfonnes: je leur obéiffois, mais je ne les fervois pas; je n'imaginois pas qu'outre le fervice de notre commune maîtreffe je duffe être encore le valet de fes valets. J'étois d'ailleurs une efpece de perfonnage inquiétant pour eux. Ils voyoient bien que je n'étois pas à ma place; ils craignoient que Madame ne le vît auffi, & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne diminuât leurs portions; car ces fortes de gens, trop avides pour être juftes, regardent tous les legs qui font pour d'autres comme pris fur leur propre bien. Ils fe réunirent donc pour m'écarter de fes yeux. Elle aimoit à écrire des lettres; c'étoit un amufement pour elle dans fon état; ils l'en dégoûterent & l'en firent détourner par le médecin en la perfuadant que cela fa

tiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le ſervice, on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaiſes autour d'elle ; enfin l'on fit ſi bien que quand elle fit ſon teſtament, il y avoit huit jours que je n'étois entré dans ſa chambre. Il eſt vrai qu'après cela j'y entrai comme auparavant, & j'y fus même plus aſſidu que perſonne : car les douleurs de cette pauvre femme me déchiroient, la conſtance avec laquelle elle les ſouffroit me la rendoit extrêmement reſpectable & chere ; & j'ai bien verſé dans ſa chambre des larmes ſinceres, ſans qu'elle ni perſonne s'en apperçût.

Nous la perdîmes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'eſprit & de ſens; ſa mort fut celle d'un ſage. Je puis dire qu'elle me rendit la religion catholique aimable par la ſérénité d'âme avec laquelle elle en remplit les devoirs ſans négligence & ſans affectation. Elle étoit naturellement ſérieuſe. Sur la fin de ſa maladie elle prit une ſorte de gaîté trop égale pour être jouée, & qui n'étoit qu'un contre-poids donné par la raiſon même, contre la triſteſſe de ſon état. Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, & ne ceſſa de s'entretenir paiſiblement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus, & déja dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon, dit-elle en ſe retournant, femme qui pette n'eſt pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoit légué un an de leurs gages à ſes bas domeſtiques; mais n'étant point couché ſur l'état de ſa maiſon je n'eus rien. Cependant le comte de la *Roque* me fit donner trente livres & me laiſſa l'habit neuf que j'avois ſur le corps, & que M. *Lorenzy* vouloit m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois ſans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter, je n'y retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon ſéjour chez Madame de *Vercellis* ! Mais, bien que mon apparente ſituation demeurât la même, je

ne ſortis pas de ſa maiſon comme j'y étoit entré. J'en emportai les longs ſouvenirs du crime & l'inſupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conſcience eſt encore chargée, & dont l'amer ſentiment, loin de s'affoiblir, s'irrite à meſure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des ſuites auſſi cruelles? C'eſt de ces ſuites plus que probables que mon cœur ne ſauroit ſe conſoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la miſere une fille aimable, honnête, eſtimable, & qui ſûrement valoit beaucoup mieux que moi.

Il eſt bien difficile que la diſſolution d'un ménage n'entraîne un peu de confuſion dans la maiſon, & qu'il ne s'égare bien des choſes. Cependant, telle étoit la fidélité des domeſtiques, & la vigilance de M. & Madame *Lorenzy*, que rien ne ſe trouva de manque ſur l'inventaire. La ſeule Mlle. *Pontal* perdit un petit ruban couleur de roſe & argent déja vieux. Beaucoup d'autres meilleures choſes étoient à ma portée; ce ruban ſeul me tenta, je le volai, & comme je ne le cachois gueres on me le trouva bientôt. On voulut ſavoir où je l'avois pris. Je me trouble, je balbutie, & enfin je dis en rougiſſant, que c'eſt *Marion* qui me l'a donné. *Marion* étoit une jeune maurienoiſe, dont Madame de *Vercellis* avoit fait ſa cuiſiniere, quand, ceſſant de donner à manger, elle avoit renvoyé la ſienne, ayant plus beſoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-ſeulement *Marion* étoit jolie, mais elle avoit une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, & ſur-tout un air de modeſtie & de douceur qui faiſoit qu'on ne pouvoit la voir ſans l'aimer. D'ailleurs bonne fille, ſage, & d'une fidélité à toute épreuve. C'eſt ce qui ſurprit quand je la nommai. L'on n'avoit gueres moins de confiance en moi qu'en elle, & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir; l'aſſemblée étoit nombreuſe, le comte de la *Roque* y étoit. Elle arrive, on lui montre le ruban, je la charge effrontément; elle reſte interdite, ſe tait, me jette un regard qui auroit déſarmé les

démons & auquel mon barbare cœur réfifte. Elle nie enfin avec affurance, mais fans emportement, m'apoftrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal; & moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration & lui foutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille fe mit à pleurer, & ne me dit que ces mots. Ah *Rouffeau*! je vous croyois un bon caractere. Vous me rendez bien malheureufe, mais je ne voudrois pas être à votre place. Voila tout. Elle continua de fe défendre avec autant de fimplicité que de fermeté, mais fans fe permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne fembloit pas naturel de fupppfer d'un côté une audace auffi diabolique, & de l'autre une auffi angélique douceur. On ne parut pas fe décider abfolument, mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit on ne fe donna pas le temps d'approfondir la chofe, & le comte de la *Roque* en nous renvoyant tous deux fe contenta de dire que la confcience du coupable vengeroit affez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne ceffe pas un feul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à fe bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à fon honneur de toutes manieres. Le vol n'étoit qu'une bagatelle, mais enfin c'étoit un vol, & qui pis eft, employé à féduire un jeune garçon; enfin le menfonge & l'obftination ne laffoient rien à efpérer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la mifere & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aie expofée. Qui fait, à fon âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter. Eh! fi le remords d'avoir pu la rendre malheureufe eft infupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce fouvenir cruel me trouble quelquefois & me

bouleverſe au point de voir dans mes inſomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime, comme s'il n'étoit commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté, mais au milieu d'une vie orageuſe il m'ôte la plus douce conſolation des innocens perſécutés : il me fait bien ſentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un deſtin proſpere & s'aigrit dans l'adverſité. Cependant je n'ai jamais pu prendre ſur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le ſein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à perſonne ; pas même à Madame de *Warens*, tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle conſiſtoit. Ce poids eſt donc reſté juſqu'à ce jour ſans allégement ſur ma conſcience, & je puis dire que le deſir de m'en délivrer en quelque ſorte a beaucoup contribué à la réſolution que j'ai priſe d'écrire mes confeſſions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera ſûrement pas que j'aie ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce livre ſi je n'expoſois en même temps mes diſpoſitions intérieures, & que je craigniſſe de m'excuſer en ce qui eſt conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment, & lorſque je chargeai cette malheureuſe fille, il eſt bizarre, mais il eſt vrai que mon amitié pour elle en fut la cauſe. Elle étoit préſente à ma penſée, je m'excuſai ſur le premier objet qui s'offrit. Je l'accuſai d'avoir fait ce que je voulois faire & de m'avoir donné le ruban parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître enſuite, mon cœur fut déchiré, mais la préſence de tant de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la punition, je ne craignois que la honte ; mais je la craignois plus que la mort, plus que le crime, plus que tout au monde. J'aurois voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre ; l'invincible honte l'em-

porta ſur tout, la honte ſeule fit mon impudence, & plus je devenois criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi préſent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble univerſel m'ôtoit tout autre ſentiment. Si l'on m'eût laiſſé revenir à moi-même, j'aurois infailliblement tout déclaré. Si M. de la *Roque* m'eût pris à part, qu'il m'eût dit; ne perdez pas cette pauvre fille. Si vous êtes coupable avouez-le moi; je me ſerois jetté à ſes pieds dans l'inſtant; j'en ſuis parfaitement sûr. Mais on ne fit que m'intimider quand il falloit me donner du courage. L'âge eſt encore une attention qu'il eſt juſte de faire. A peine étois-je ſorti de l'enfance, ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeuneſſe les véritables noirceurs ſont plus criminelles encore que dans l'âge mûr; mais ce qui n'eſt que foibleſſe l'eſt beaucoup moins, & ma faute au fond n'étoit gueres autre choſe. Auſſi ſon ſouvenir m'afflige-t-il moins à cauſe du mal en lui-même, qu'à cauſe de celui qu'il a dû cauſer. Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reſte de ma vie de tout acte tendant au crime par l'impreſſion terrible qui m'eſt reſtée du ſeul que j'aie jamais commis, & je crois ſentir que mon averſion pour le menſonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un auſſi noir. Si c'eſt un crime qui puiſſe être expié, comme j'oſe le croire, il doit l'être par tant de malheurs dont la fin de ma vie eſt accablée, par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occaſions difficiles, & la pauvre *Marion* trouve tant de vengeurs en ce monde, que quelque grande qu'ait été mon offenſe envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avois à dire ſur cet article. Qu'il me ſoit permis de n'en reparler jamais.

Fin du ſecond Livre.



LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE TROISIEME.

SORTI de chez Madame de *Vercellis* à-peu-près comme j'y étois entré, je retournai chez mon ancienne hôteſſe, & j'y reſtai cinq ou ſix ſemaines, durant leſquelles la ſanté, la jeuneſſe & l'oiſiveté me rendirent ſouvent mon tempéramment importun. J'étois inquiet, diſtrait, rêveur, je pleurois, je ſoupirois, je deſirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée, & dont je ſentois pourtant la privation. Cet état ne peut ſe décrire & peu d'hommes même le peuvent imaginer; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie, à la fois tourmentante & délicieuſe qui dans l'ivreſſe du deſir donne un avant-goût de la jouiſſance. Mon ſang allumé rempliſſoit inceſſamment mon cerveau de filles & de femmes, mais n'en ſentant pas le véritable uſage, je les occupois bizarrement en idée à mes fantaiſies ſans en ſavoir rien faire de plus; & ces idées tenoient mes ſens dans une activité très-incommode, dont par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une Demoiſelle *Goton*. Mais ce n'étoit plus le temps où les jeux de l'enfance alloient là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la conſcience du mal, étoit

venue avec les années; elle avoit accru ma timidité naturelle au point de la rendre invincible, & jamais ni dans ce temps-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une propofition lafcive; que celle à qui je la faifois ne m'y ait en quelque forte contraint par fes avances, quoique fachant qu'elle n'étoit pas fcrupuleufe, & prefque affuré d'être prit au mot.

Mon féjour chez Madame de *Vercellis*, m'avoit procuré quelques connoiffances que j'entretenois dans l'efpoir qu'elles pourroient m'être utiles. J'allois voir quelqu fois entre autre un abbé favoyard appellé M. *Gaime*, précepteur des enfans du Comte de *Mellarede*. Il étoit jeune encore, & peu répandu, mais plein de bon fens, de probité, de lumieres & l'un des plus honnêtes hommes que j'aie connus. Il ne me fut d'aucune reffource pour l'objet qui m'attiroit chez lui; il n'avoit pas affez de crédit pour me placer; mais je trouvai près de lui des avantages plus précieux qui m'ont profité toute ma vie; les leçons de la faine morale, & les maximes de la droite raifon. Dans l'ordre fucceffif de mes goûts & de mes idées, j'avois toujours été trop haut ou trop bas; *Achille* ou *Therfite*, tantôt héros & tantôt vaurien. M. *Gaime* prit le foin de me mettre à ma place & de me montrer à moi-même fans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens; mais il ajouta qu'il en voyoit naître les obftacles qui m'empêcheroient d'en tirer parti, de forte qu'ils devoient, felon lui, bien moins me fervir de degrés pour montrer à la fortune que de reffources pour m'en paffer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine dont je n'avois que de fauffes idées; il me montra comment dans un deftin contraire l'homme fage peut toujours tendre au bonheur & courir au plus près du vent pour y parvenir, comment il n'y a point de vrai bonheur fans fageffe, & comment la fageffe eft de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur en me prouvant que ceux qui dominoient les autres, n'étoient ni plus fages ni plus heureux qu'eux. Il me

dit une chofe qui m'eft fouvent revenue à la mémoire, c'eft que fi chaque homme pouvoit lire dans les cœurs de tous les autres, il y auroit plus de gens qui voudroient defcendre que de ceux qui voudroient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe, & qui n'a rien d'outré, m'a été d'un grand ufage dans le cours de ma vie pour me faire tenir à ma place paifiblement. Il me donna les premieres vraies idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avoit faifi que dans fes excès. Il me fit fentir que l'enthoufiafme des vertus fublimes étoit peu d'ufage dans la fociété; qu'en s'élançant trop haut, on étoit fujet aux chûtes, que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demandoit pas moins de force que les actions héroïques; qu'on en tiroit meilleur parti pour l'honneur & pour le bonheur, & qu'il valoit infiniment mieux avoir l'eftime des hommes, que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venois de faire, & dont mon état préfent étoit la fuite, nous conduifoit à parler de réligion. L'on conçoit déja que l'honnête M. *Gaime* eft, du moins en grande partie l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réferve, il s'expliqua moins ouvertement fur certains points; mais au refte fes maximes, fes fentimens, fes avis furent les mêmes, & jufqu'au confeil de retourner dans ma patrie, tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainfi fans m'étendre fur des entretiens dont chacun peut voir la fubftance, je dirai que fes leçons, fages, mais d'abord fans effet, furent dans mon cœur un germe de vertu & de religion qui ne s'y étouffa jamais, & qui n'attendoit pour fructifier que les foins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma converfion fut peu folide, je ne laiffois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de fes entretiens, j'y pris goût à caufe de leur clarté, de leur fimplicité, & fur-tout d'un certain intérêt de cœur dont je fentois qu'ils étoient pleins. J'ai l'ame ai-

mante, & je me ſuis toujours attaché aux gens, moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'eſt ſur quoi mon tact ne me trompe gueres. Auſſi je m'affectionnois véritablement à M. *Gaime*, j'étois pour ainſi dire ſon ſecond diſciple, & cela me fit pour le moment même l'ineſtimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oiſiveté.

Un jour que je ne penſois à rien moins, on vint me chercher de la part du comte de la *Roque*. A force d'y aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé, je n'y allois plus : je crus qu'il m'avoit oublié, ou qu'il lui étoit reſté de mauvaiſes impreſſions de moi. Je me trompois. Il avoit été témoin plus d'une fois du plaiſir avec lequel je rempliſſois mon devoir auprès de ſa tante; il le lui avoit même dit, & il m'en reparla quand moi-même je n'y ſongeois plus. Il me reçut bien, me dit que ſans m'amuſer de promeſſes vagues il avoit cherché à me placer, qu'il avoit réuſſi, qu'il me mettroit en chemin de devenir quelque choſe, que c'étoit à moi de faire le reſte; que la maiſon où il me faiſoit entrer étoit puiſſante & conſidérée, que je n'avois pas beſoin d'autres portecteurs pour m'avancer, & que, quoique traité d'abord en ſimple domeſtique, comme je venois de l'être, je pouvois être aſſuré que ſi l'on me jugeoit par mes ſentimens & par ma conduite au-deſſus de cet état, on étoit diſpoſé à ne m'y pas laiſſer. La fin de ce diſcours démentit cruellement les brillantes eſpérances que le commencement m'avoit données. Quoi! toujours laquais? me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaça bientôt. Je me ſentois trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laiſſât.

Il me mena chez le Comte de *Gouvon*, premier écuyer de la reine & chef de l'illuſtre maiſon de *Solar*. L'air de dignité de ce reſpectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de ſon accueil. Il m'interrogea avec intérêt & je lui répondis avec ſincérité. Il dit au Comte de la *Roque* que j'avois une

une physionomie agréable & qui promettoit de l'esprit, qu'il lui paroissoit qu'en effet je n'en manquois pas, mais que ce n'étoit pas là tout, & qu'il falloit voir le reste. Puis se tournant vers moi; mon enfant, me dit-il, presque en toutes choses les commencemens sont rudes; les vôtres ne le seront pourtant pas beaucoup. Soyez sage & cherchez à plaire ici à tout le monde; voilà quant à présent votre unique emploi. Du reste, ayez bon courage; on veut prendre soin de vous. Tout de suite il passa chez la Marquise de *Breil* sa belle-fille, & me présenta à elle, puis à l'Abbé de *Gouvon* son fils. Ce début me parut de bon augure. J'en savois assez déja pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un laquais. En effet on ne me traita pas comme tel. J'eus la table de l'Office; on ne me donna point d'habit de livrée, & le Comte de *Favria*, jeune étourdi, m'ayant voulu faire monter derriere son carrosse, son grand-pere défendit que je montasse derriere aucun carrosse & que je suivisse personne hors de la maison. Cependant je servois à table, & je faisois à-peu-près au-dedans le service d'un laquais; mais je le faisois en quelque façon librement, sans être attaché nommément à personne. Hors quelques lettres qu'on me dictoit, & des images que le Comte de *Favria* me faisoit découper, j'étois presque le maître de tout mon temps dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas étoit assurément très-dangereuse; elle n'étoit pas même fort humaine; car cette grande oisiveté pouvoit me faire contracter des vices que je n'aurois pas eus sans cela.

Mais c'est ce qui très-heureusement n'arriva point. Les leçons de M. *Gaime* avoient fait impression sur mon cœur, & j'y pris tant de goût que je m'échappois quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient sortir ainsi furtivement ne devinoient gueres où j'allois. Il ne se peut rien de plus sensé que les avis qu'il me donna sur ma conduite. Mes commencemens furent admira-

bles; j'étois d'une aſſiduité, d'une attention, d'un zele qui charmoient tout le monde. L'Abbé *Gaime* m'avoit ſagement averti de modérer cette premiere ferveur, de peur qu'elle ne vînt à ſe relâcher & qu'on n'y prît garde. Votre début, me dit-il, eſt la regle de ce qu'on exigera de vous : tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la ſuite, mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit gueres examiné ſur mes petits talens & qu'on ne me ſuppoſoit que ceux que m'avoit donné la nature, il ne paroiſſoit pas, malgré ce que le Comte de *Gouvon* m'avoit pu dire, qu'on ſongeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverſe, & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de *Breil*, fils du Comte de *Gouvon*, étoit alors Ambaſſadeur à Vienne. Il ſurvint des mouvemens à la Cour, qui ſe firent ſentir dans la famille, & l'on y fut quelques ſemaines dans une agitation qui ne laiſſoit gueres le temps de penſer à moi. Cependant juſques-là je m'étois peu relâché. Une choſe me fit du bien & du mal, en m'éloignant de toute diſſipation extérieure, mais en me rendant un peu plus diſtrait ſur mes devoirs.

Mademoiſelle de *Breil* étoit une jeune perſonne à-peu-près de mon âge, bien faite, aſſez belle, très-blanche, avec des cheveux très-noirs, &, quoique brune, portant ſur ſon viſage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais réſiſté. L'habit de Cour, ſi favorable aux jeunes perſonnes, marquoit ſa jolie taille, dégageoit ſa poitrine & ſes épaules & rendoit ſon teint encore plus éblouiſſant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'eſt pas à un domeſtique de s'appercevoir de ces choſes-là ; j'avois tort, ſans doute, mais je m'en appercevois toutefois, & même je n'étois pas le ſeul. Le maitre-d'hôtel & les valets de chambre en parloient quelquefois à table avec une groſſiéreté qui me faiſoit cruellement ſouffrir. La tête ne me tournoit pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne

m'oubliois point; je me tenois à ma place, & mes desirs même ne s'émancipoient pas. J'aimois à voir Mademoiselle de *Breil*, à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'esprit, du sens, de l'honnêteté; mon ambition bornée au plaisir de la servir n'alloit point au-delà de mes droits. A table j'étois attentif à chercher l'occasion de les faire valoir. Si son laquais quittoit un moment sa chaise, à l'instant on m'y voyoit établi: hors de-là je me tenois vis-à-vis d'elle; je cherchois dans ses yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer son assiette. Que n'aurois-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque chose, me regarder, me dire un seul mot; mais point; j'avois la mortification d'être nul pour elle, elle ne s'appercevoit pas même que j'étois là. Cependant son frere qui m'adressoit quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne sais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponse si fine & si bien tournée qu'elle y fit attention & jetta les yeux sur moi. Ce coup d'œil qui fut court ne laissa pas de me transporter. Le lendemain l'occasion se présenta d'en obtenir un second & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand diné, où pour la premiere fois je vis avec beaucoup d'étonnement le maitre-d'hôtel servir l'épée au côté & le chapeau sur la tête. Par hasard on vint à parler de la devise de la maison de *Solar* qui étoit sur la tapisserie avec les armoiries. *Tel fiert qui ne tue pas.* Comme les piémontois ne sont pas pour l'ordinaire consommés dans la langue françoise, quelqu'un trouva dans cette devise une faute d'ortographe, & dit qu'au mot *fiert* il ne falloit point de *t*.

Le vieux comte de *Gouvon* alloit répondre, mais ayant jetté les yeux sur moi, il vit que je souriois sans oser rien dire: il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyois pas que le *t* fût de trop; que *fiert* étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom *ferus* fier, menaçant; mais du verbe *ferit*, il frappe, il blesse. Qu'ainsi la devise ne me pa-

roiſſoit pas dire, tel menace, mais *tel frappe qui ne tue pas.*

Tout le monde me regardoit & ſe regardoit ſans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage fut de voir clairement ſur le viſage de Mademoiſelle de *Breil* un air de ſatisfaction. Cette perſonne ſi dédaigneuſe daigna me jetter un ſecond regard qui valoit tout au moins le premier ; puis tournant les yeux vers ſon grand papa, elle ſembloit attendre avec une ſorte d'impatience la louange qu'il me devoit, & qu'il me donna en effet ſi pleine & entiere & d'un air ſi content que toute la table s'empreſſa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces momens trop rares qui replacent les choſes dans leur ordre naturel & vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mademoiſelle de *Breil*, levant derechef les yeux ſur moi, me pria d'un ton de voix auſſi timide qu'affable de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus ſaiſi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre je répandis une partie de l'eau ſur l'aſſiette & même ſur elle. Son frere me demanda étourdiment pourquoi je tremblois ſi fort. Cette queſtion ne ſervit pas à me raſſurer, & Mademoiſelle de *Breil* rougit juſqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman; où l'on remarquera, comme avec Madame *Baſile* & dans toute la ſuite de ma vie que je ne ſuis pas heureux dans la concluſion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre de Madame de *Breil*; je n'obtins plus une ſeule marque d'attention de la part de ſa fille. Elle ſortoit & entroit ſans me regarder, & moi j'oſois à peine jetter les yeux ſur elle. J'étois même ſi bête & ſi mal-adroit qu'un jour qu'elle avoit en paſſant laiſſé tomber ſon gant; au lieu de m'élancer ſur ce gant que j'aurois voulu couvrir de baiſers, je n'oſai ſortir de ma place, & je laiſſai ramaſſer le gant par un gros butor de valet que j'aurois volontiers écraſé.

Pour achever de m'intimider, je m'apperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de *Breil.* Non-ſeulement elle ne m'ordonnoit rien, mais elle n'acceptoit jamais mon ſervice, & deux fois me trouvant dans ſon antichambre elle me demanda d'un ton fort ſec ſi je n'avois rien à faire? Il fallut renoncer à cette chere antichambre : j'en eus d'abord du regret; mais les diſtractions vinrent à la traverſe, & bientôt je n'y penſai plus.

J'eus de quoi me conſoler du dédain de Madame de *Breil* par les bontés de ſon beau-pere, qui s'apperçut enfin que j'étois là. Le ſoir du dîné dont j'ai parlé, il eut avec moi un entretien d'une demi-heure, dont il parut content & dont je fus enchanté. Ce bon vieillard, quoiqu'homme d'eſprit, en avoit moins que Madame de *Vercellis*, mais il avoit plus d'entrailles, & je réuſſis mieux auprès de lui. Il me dit de m'attacher à l'Abbé de *Gouvon* ſon fils, qui m'avoit pris en affection, que cette affection, ſi j'en profitois, pouvoit m'être utile, & me faire acquérir ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoit ſur moi. Dès le lendemain matin je volai chez M. l'Abbé. Il ne me reçut point en domeſtique; il me fit aſſeoir au coin de ſon feu, & m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bientôt que mon éducation, commencée ſur tant de choſes, n'étoit achevée ſur aucune. Trouvant ſur-tout que j'avois peu de latin, il entreprit de m'en enſeigner davantage. Nous convinmes que je me rendrois chez lui tous les matins, & je commençai dès le lendemain. Ainſi par une de ces bizarreries qu'on trouvera ſouvent dans le cours de ma vie, en même temps au-deſſus & au-deſſous de mon état, j'étois diſciple & valet dans la même maiſon, & dans ma ſervitude j'avois cependant un précepteur d'une naiſſance à ne l'être que des enfans des Rois.

M. l'Abbé de *Gouvon* étoit un cadet deſtiné par ſa famille à l'épiſcopat, & dont par cette raiſon l'on avoit pouſſé les études, plus qu'il n'eſt ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'univer-

ſité de Sienne, où il avoit reſté pluſieurs années, & dont il avoit rapporté une aſſez forte doſe de cruſcantiſme, pour être à-peu-près à Turin ce qu'étoit jadis à Paris l'abbé de *Dangeau*. Le dégoût de la théologie l'avoit jetté dans les belles-lettres, ce qui eſt très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carriere de la prélature. Il avoit bien lu les poëtes; il faiſoit paſſablement des vers latins & italiens. En un mot, il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, & mettre quelque choix dans le fatras dont je m'étois farci la tête. Mais ſoit que mon babil lui eût fait quelque illuſion ſur mon ſavoir, ſoit qu'il ne pût ſupporter l'ennui du latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, & à peine m'eût-il fait traduire quelques fables de Phedre qu'il me jetta dans Virgile où je n'entendois preſque rien. J'étois deſtiné, comme on verra dans la ſuite, à apprendre ſouvent le latin, & à ne le ſavoir jamais. Cependant je travaillois avec aſſez de zele, & M. l'Abbé me prodiguoit ſes ſoins avec une bonté dont le ſouvenir m'attendrit encore. Je paſſois avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon inſtruction que pour ſon ſervice: non pour celui de ſa perſonne, car il ne ſouffrit jamais que je lui en rendiſſe aucun, mais pour écrire ſous ſa dictée, & pour copier, & ma fonction de ſecrétaire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-ſeulement j'appris ainſi l'Italien dans ſa pureté, mais je pris du goût pour la littérature & quelque diſcernement des bons livres qui ne s'acquéroit pas chez la *Tribu*, & qui me ſervit beaucoup dans la ſuite, quand je me mis à travailler ſeul.

Ce temps fut celui de ma vie où ſans projets romaneſques, je pouvois le plus raiſonnablement me livrer à l'eſpoir de parvenir. M. l'Abbé, très-content de moi, le diſoit à tout le monde, & ſon pere m'avoit pris dans une affection ſi ſinguliere que le comte de *Favria* m'apprit qu'il avoit parlé de moi au Roi. Madame de *Breil* elle-même avoit quitté pour moi ſon air mépriſant. Enfin je devins une eſpece de favori dans la maiſon, à la grande jalouſie des autres domeſtiques,

qui, me voyant honoré des inſtructions du fils de leur maître, ſentoient bien que ce n'étoit pas pour reſter long-temps leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit ſur moi par quelques mots lâchés à la volée, & auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la maiſon de Solar voulant courir la carriere des ambaſſades, & peut-être s'ouvrir de loin celle du miniſtere, auroit été bien aiſe de ſe former d'avance un ſujet qui eût du mérite & des talens, & qui dépendant uniquement d'elle, eût pu dans la ſuite obtenir ſa confiance & la ſervir utilement. Ce projet du Comte de *Gouvon* étoit noble, judicieux, magnanime, & vraiment digne d'un grand ſeigneur bienfaiſant & prévoyant : mais outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue, il étoit trop ſenſé pour ma tête, & demandoit un trop long aſſujettiſſement. Ma folle ambition ne cherchoit la fortune qu'à travers les aventures; & ne voyant point de femme à tout cela, cette maniere de parvenir me paroiſſoit lente, pénible & triſte; tandis que j'aurois dû la trouver d'autant plus honorable & ſûre que les femmes ne s'en mêloient pas, l'eſpece de mérite qu'elles protegent ne valant aſſurément pas celui qu'on me ſuppoſoit.

Tout alloit à merveilles. J'avois obtenu, preſque arraché l'eſtime de tout le monde : les épreuves étoient finies & l'on me regardoit généralement dans la maiſon comme un jeune homme de la plus grande eſpérance, qui n'étoit pas à ſa place & qu'on s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui m'étoit aſſignée par les hommes, & j'y devois parvenir par des chemins bien différens. Je touche à un de ces traits caractériſtiques qui me ſont propres, & qu'il ſuffit de préſenter au lecteur, ſans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de mon eſpece, je ne les aimois pas, & n'en avois jamais voulu voir aucun. Mais j'avois vu quelques Genevois qui ne l'étoient pas; entr'autres un M. *Muſſard*, ſurnommé tord-gueule, peintre en

miniature & un peu mon parent. Ce M. *Muſſard* déterra ma demeure chez le Comte de *Gouvon*, & vint m'y voir avec un autre Genevois appellé *Bâcle*, dont j'avois été camarade durant mon apprentiſſage. Ce *Bâcle* étoit un garçon très-amuſant, très-gai, plein de ſaillies bouffonnes que ſon âge rendoit agréable. Me voilà tout d'un coup engoué de M. *Bâcle*, mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retourner à Geneve. Quelle perte j'allois faire! j'en ſentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le temps qui m'étoit laiſſé, je ne le quittois plus, ou plutôt il ne me quittoit pas lui-même; car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel paſſer la journée avec lui ſans congé: mais bientôt voyant qu'il m'obſédoit entiérement, on lui défendit la porte, & je m'échauffai ſi bien, qu'oubliant tout, hors mon ami *Bâcle*, je n'allois ni chez M. l'Abbé, ni chez M. le Comte, & l'on ne me voyoit plus dans la maiſon. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte; elle me fit entrevoir qu'il étoit poſſible que *Bâcle* ne s'en allât pas ſeul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaiſir, d'autre ſort, d'autre bonheur que celui de faire un pareil voyage, & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel, pour ſurcroît, j'entrevoyois Madame de *Warens*, mais dans un éloignement immenſe; car pour retourner à Geneve, c'eſt à quoi je ne penſai jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruiſſeaux, les villages ſe ſuccédoient ſans fin & ſans ceſſe avec de nouveaux charmes; ce bienheureux trajet ſembloit devoir abſorber ma vie entiere. Je me rappellois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être lorſqu'à tout l'attrait de l'indépendance, ſe joindroit celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût & de bonne humeur, ſans gêne, ſans devoir, ſans contrainte, ſans obligation d'aller ou reſter que comme il nous plairoit? Il falloit être fou pour ſacrifier une pareille

fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, & qui, les suppofant réalisés un jour, ne valoient pas dans tout leur éclat un quart-d'heure de vrai plaisir & de liberté dans la jeunesse.

Plein de cette fage fantaisie je me conduisis si bien que je vins à bout de me faire chasser, & en vérité ce ne fut pas fans peine. Un foir comme je rentrois, le maître-d'hôtel me signifia mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit précisément ce que je demandois ; car sentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutois pour m'excuser l'injustice & l'ingratitude, croyant mettre ainsi les gens dans leur tort, & me justifier à moi-même un parti pris par néceffité. On me dit de la part du Comte *Favria* d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ, & comme on voyoit que, la tête m'ayant tourné, j'étois capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit après cette visite à me donner quelque argent qu'on m'avoit destiné & qu'assurément j'avois fort mal gagné ; car, ne voulant pas me laisser dans l'état de valet on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le Comte de *Favria*, tout jeune & tout étourdi qu'il étoit, me tint en cette occasion les discours les plus sensés, & j'oserois presque dire, les plus tendres ; tant il m'exposa d'une maniere flatteuse & touchante les foins de fon oncle & les intentions de fon grand-pere. Enfin après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je facrifiois pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant pour toute condition que je ne visse plus ce petit malheureux qui m'avoit féduit.

Il étoit si clair qu'il ne difoit pas tout cela de lui-même, que malgré mon stupide aveuglement je sentis toute la bonté de mon vieux maitre & j'en fus touché : mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination pour que rien pût en balancer le charme. J'étois tout-à-fait hors de fens, je me raffermis, je m'endurcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment que puifqu'on m'avoit donné mon congé

je l'avois pris, qu'il n'étoit plus temps de s'en dédire, & que, quoiqu'il pût m'arriver en ma vie, j'étois bien résolu de ne jamais me faire chasser deux fois d'une maison. Alors ce jeune homme, justement irrité, me donna les noms que je méritois, me mit hors de sa chambre par les épaules, & me ferma la porte aux talons. Moi, je sortis triomphant comme si je venois d'emporter la plus grande victoire, & de peur d'avoir un second combat à soutenir, j'eus l'indignité de partir, sans aller remercier M. l'Abbé de ses bontés.

Pour concevoir jusqu'où mon délire alloit dans ce moment, il faudroit connoître à quel point mon cœur est sujet à s'échauffer sur les moindres choses & avec quelle force il se plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain que soit quelquefois cet objet. Les plans les plus bizarres, les plus enfantins, les plus foux, viennent caresser mon idée favorite & me montrer de la vraisemblance à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix neuf ans on puisse fonder sur une phiole vide, la subsistance du reste de ses jours? Or écoutez.

L'Abbé de *Gouvon* m'avoit fait présent il y avoit quelques semaines d'une petite fontaine de héron fort jolie, & dont j'étois transporté. A force de faire jouer cette fontaine & de parler de notre voyage, nous pensâmes, le sage *Bâcle* & moi, que l'une pourroit bien servir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit il dans le monde d'aussi curieux qu'une fontaine de héron? Ce principe fut le fondement sur lequel nous bâtimes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village assembler les paysans autour de notre fontaine, & là le repas & la bonne chere devoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance que nous étions persuadés l'un & l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les recueillent, & que quand ils n'en gorgent pas les passans, c'est pure mauvaise volonté de leur part. Nous n'imaginions par-tout que festins & noces, comptant que sans rien débourser que le vent de nos pou-

mons & l'eau de notre fontaine, elle pouvoit nous défrayer en Piémont, en Savoie, en France & par tout le monde. Nous faisions des projets de voyage qui ne finissoient point, & nous dirigions d'abord notre course au nord, plutôt pour le plaisir de passer les Alpes; que pour la nécessité supposée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan sur lequel je me mis en campagne, abandonnant sans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes espérances & l'attente d'une fortune presque assurée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale, adieu la Cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles & toutes les grandes aventures dont l'espoir m'avoit amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine & mon ami *Bâcle*, la bourse légérement garnie, mais le cœur saturé de joie, & ne songeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage presque aussi agréablement toutefois que je m'y étois attendu, mais non pas tout-à-fait de la même maniere; car bien que notre fontaine amusât quelques momens dans les cabarets les hôtesses & leurs servantes, il n'en falloit pas moins payer en sortant. Mais cela ne nous troubloit gueres & nous ne songions à tirer parti tout de bon de cette ressource que quand l'argent viendroit à nous manquer. Un accident nous en évita la peine; la fontaine se cassa près de Bramant, & il en étoit temps; car nous sentions, sans oser nous le dire, qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, & nous rîmes beaucoup de notre étourderie, d'avoir oublié que nos habits & nos souliers s'useroient, ou d'avoir cru les renouveller avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage aussi allégrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme, où notre bourse tarissante nous faisoit une nécessité d'arriver.

A Chambéri je devins pensif, non sur la sottise

que je venois de faire : jamais homme ne prit ſi-tôt ni ſi bien ſon parti ſur le paſſé; mais ſur l'accueil qui m'attendoit chez Madame de *Warens* ; car j'enviſageois exactement ſa maiſon comme ma maiſon paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le Comte de *Gouvon* ; elle ſavoit ſur quel pied j'y étois, & en m'en félicitant, elle m'avoit donné des leçons très-ſages ſur la maniere dont je devois correſpondre aux bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme aſſurée ſi je ne la détruiſois pas par ma faute. Qu'alloit - elle dire en me voyant arriver ? Il ne me vint pas même à l'eſprit qu'elle pût me fermer ſa porte ; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner ; je craignois ſes reproches plus durs pour moi que la miſere. Je réſolus de tout endurer en ſilence, & de tout faire pour l'appaiſer. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle ſeule : vivre dans ſa diſgrace étoit une choſe qui ne ſe pouvoit pas.

Ce qui m'inquiétoit le plus étoit mon compagnon de voyage dont je ne voulois pas lui donner le ſurcroît, & dont je craignois de ne pouvoir me débarraſſer aiſément. Je préparai cette ſéparation en vivant aſſez froidement avec lui la derniere journée. Le drôle me comprit ; il étoit plus fou que ſot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconſtance ; j'eus tort ; mon ami *Bâcle* ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la ville, qu'il me dit ; te voilà chez toi, m'embraſſa, me dit adieu, fit une pirouette, & diſparut. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Notre connoiſſance & notre amitié durerent en tout environ ſix ſemaines, mais les ſuites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maiſon de Madame de *Warens* ! mes jambes trembloient ſous moi, mes yeux ſe couvroient d'un voile, je ne voyois rien, je n'entendois rien, je n'aurois reconnu perſonne ; je fus contraint de m'arrêter pluſieurs fois pour reſpirer & reprendre mes ſens. Etoit-ce la crainte de ne pas obtenir les ſecours dont j'avois beſoin qui me troubloit à ce point ? A l'âge où j'étois, la peur

de mourir de faim donne-t-elle de pareilles allarmes? Non, non, je le dis avec autant de vérité que de fierté; jamais en aucun temps de ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me ſerrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ſes viciſſitudes, ſouvent ſans aſyle & ſans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la miſere. Au beſoin j'aurois pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi, peu ont autant verſé de pleurs dans leur vie, mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pouſſer un ſoupir ni répandre une larme. Mon ame à l'épreuve de la fortune n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle, & c'eſt quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire que je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de Madame de *Warens* que ſon air me raſſura. Je treſſaillis au premier ſon de ſa voix, je me précipite à ſes pieds, & dans les tranſports de la plus vive joie, je colle ma bouche ſur ſa main. Pour elle, j'ignore ſi elle avoit ſu de mes nouvelles, mais je vis peu de ſurpriſe ſur ſon viſage, & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit, me dit-elle d'un ton careſſant, te revoilà donc? Je ſavois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage; je ſuis bien aiſe au moins qu'il n'ait pas auſſi mal tourné que j'avois craint. Enſuite elle me fit compter mon hiſtoire, qui ne fut pas longue, & que je lui fis très-fidelement, en ſupprimant cependant quelques articles; mais au reſte ſans m'épargner ni m'excuſer.

Il fut queſtion de mon gîte. Elle conſulta ſa femme-de-chambre. Je n'oſois reſpirer durant cette délibération, mais quand j'entendis que je coucherois dans la maiſon, j'eus peine à me contenir, & je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit deſtinée, à-peu-près comme *St. Preux* vit remiſer ſa chaiſe chez Madame de *Wolmar*. J'eus pour ſurcroit le plaiſir d'apprendre que cette faveur ne ſe-

roit point passagere, & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre chose, j'entendis qu'elle disoit : on dira ce qu'on voudra, mais puisque la providence me le renvoie, je suis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin rétabli chez elle. Cet établissement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais il servit à le préparer. Quoique cette sensibilité de cœur qui nous fait vraiment jouir de nous, soit l'ouvrage de la nature, & peut-être un produit de l'organisation, elle a besoin de situations qui la développent. Sans ces causes occasionnelles, un homme né très-sensible ne sentiroit rien, & mourroit sans avoir connu son être. Tel à peu-près j'avois été jusqu'alors, & tel j'aurois toujours été peut-être, si je n'avois jamais connu Madame de *Warens*, ou si même l'ayant connue, je n'avois pas vécu assez long-temps auprès d'elle pour contracter la douce habitude des sentimens affectueux qu'elle m'inspira. J'oserai le dire; qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui, quelquefois est joint à l'amour, & qui souvent en est séparé. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule; il est plus voluptueux, plus tendre; je n'imagine pas qu'il puisse agir pour quelqu'un du même sexe; du moins je fus ami si jamais homme le fut, & je ne l'eprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'est pas clair, mais il le deviendra dans la suite; les sentimens ne se décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitoit une vieille maison, mais assez grande pour avoir une belle piece de réserve dont elle fit sa chambre de parade, & qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit sur le passage dont j'ai parlé où se fit notre premiere entrevue, & au-delà du ruisseau & des jardins on découvroit la campagne. Cet aspect n'étoit pas pour le jeune habitant une chose indifférente. C'étoit depuis Bossey, la pre-

miere fois que j'avois vu du vert devant mes fenêtres. Toujours maſqué par des murs, je n'avois eu ſous les yeux que des toits ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut ſenſible & douce! elle augmenta beaucoup mes diſpoſitions à l'attendriſſement. Je faiſois de ce charmant payſage encore un des bienfaits de ma chere patronne : il me ſembloit qu'elle l'avoit mis là tout exprès pour moi; je m'y plaçois paiſiblement auprès d'elle; je la voyois partout entre les fleurs & la verdure; ſes charmes & ceux du printemps ſe confondoient à mes yeux. Mon cœur juſqu'alors comprimé ſe trouvoit plus au large dans cet eſpace, & mes ſoupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez Madame de *Warens* la magnificence que j'avois vue à Turin, mais on y trouvoit la propreté, la décence, & une abondance patriarchale avec laquelle le faſte ne s'allie jamais. Elle avoit peu de vaiſſelle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans ſa cuiſine, ni dans ſa cave de vins étrangers; mais l'une & l'autre étoient bien garnies au ſervice de tout le monde & dans les taſſes de fayance elle donnoit d'excellent caffé. Quiconque la venoit voir, étoit invité à dîner avec elle ou chez elle, & jamais, ouvrier, meſſager ou paſſant ne ſortoit ſans manger ou boire. Son domeſtique étoit compoſé d'une femme de chambre fribourgeoiſe aſſez jolie appellée *Merceret*, d'un valet de ſon pays appellé *Claude Anet* dont il ſera queſtion dans la ſuite, d'une cuiſiniere & de deux porteurs de louage quand elle alloit en viſite, ce qu'elle faiſoit rarement. Voilà bien des choſes pour deux mille livres de rente; cependant ſon petit revenu bien ménagé eût pu ſuffire à tout cela, dans un pays où la terre eſt très-bonne & l'argent tres-rare. Malheureuſement l'économie ne fut jamais ſa vertu favorite; elle s'endettoit, elle payoit; l'argent faiſoit la navette & tout alloit.

La maniere dont ſon ménage étoit monté étoit préciſément celle que j'aurois choiſie; on peut croire que j'en profitois avec plaiſir. Ce qui m'en plaiſoit

moins étoit qu'il falloit rester très-long-temps à table. Elle supportoit avec peine la premiere odeur du potage & des mets. Cette odeur la faisoit presque tomber en défaillance, & ce dégoût duroit long-temps. Elle se remettoit peu-à-peu, causoit, & ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayoit le premier morceau. J'aurois dîné trois fois dans cet intervalle : mon repas étoit fait long-temps avant qu'elle eût commencé le sien. Je recommençois de compagnie ; ainsi je mangeois pour deux, & ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin je me livrois d'autant plus au doux sentiment du bien-être que j'éprouvois auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouissois n'étoit mêlé d'aucune inquiétude sur les moyens de le soutenir. N'étant point encore dans l'étroite confidence de ses affaires, je les supposois en état d'aller toujours sur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agrémens dans sa maison par la suite ; mais, plus instruit de sa situation réelle, & voyant qu'ils anticipoient sur ses rentes, je ne les ai plus goûtés si tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouissance. J'ai vu l'avenir à pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reste de sa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le sien, & toujours nous demeurâmes *Petit* & *Maman*, même quand le nombre des années en eût presque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la simplicité de nos manieres & sur tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des meres qui jamais ne chercha son plaisir, mais toujours mon bien ; & si les sens entrerent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature, mais pour le rendre seulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une Maman jeune & jolie qu'il m'étoit délicieux de caresser ; je dis, caresser au pied de la lettre ; car jamais elle n'imagina de m'épargner les baisers ni les plus tendres caresses maternelles,

&

& jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuser. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre espece ; j'en conviens, mais il faut attendre ; je ne puis tout dire à la fois.

Le coup-d'œil de notre premiere entrevue fut le seul moment vraiment passionné qu'elle m'ait jamais fait sentir ; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la surprise. Mes regards indiscrets n'alloient jamais furetant sous son mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni transports ni desirs auprès d'elle : j'étois dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi. J'aurois ainsi passé ma vie & l'éternité même sans m'ennuyer un instant. Elle est la seule personne avec qui je n'ai jamais senti cette sécheresse de conversation qui me fait un supplice du devoir de la soutenir. Nos tête-à-têtes étoient moins des entretiens qu'un babil intarrissable qui pour finir avoit besoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ses projets elle tomboit souvent dans la rêverie. Hé bien, je la laissois rêver ; je me taisois, je la contemplois, & j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort singulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchois sans cesse, & j'en jouissois avec une passion qui dégénéroit en fureur, quand des importuns venoient le troubler. Si-tôt que quelqu'un arrivoit, homme ou femme, il n'importoit pas, je sortois en murmurant, ne pouvant souffrir de rester en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans son antichambre, maudissant mille fois ces éternels visiteurs, & ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne sentois toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyois pas. Quand je la voyois je n'étois que content ; mais mon inquiétude en son absence alloit au point d'être douloureuse. Le besoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendrissement qui souvent alloient jusqu'aux larmes. Je me souviendrai toujours qu'un jour de grande fête,

tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de son image & du desir ardent de passer mes jours auprès d'elle. J'avois assez de sens pour voir que quant à présent cela n'étoit pas possible, & qu'un bonheur que je goûtois si bien seroit court. Cela donnoit à ma rêverie une tristesse qui n'avoit pourtant rien de sombre & qu'un espoir flatteur tempéroit. Le son des cloches qui m'a toujours singuliérement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour, la douceur du paysage, les maisons éparses & champêtres dans lesquelles je plaçois en idée notre commune demeure; tout cela me frappoit tellement d'une impression vive, tendre, triste & touchante, que je me vis comme en extase transporté dans cet heureux temps & dans cet heureux séjour, où mon cœur possédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire, la goûtoit dans des ravissemens inexprimables, sans songer même à la volupté des sens. Je ne me souviens pas de m'être élancé jamais dans l'avenir avec plus de force & d'illusion que je fis alors; & ce qui m'a frappé le plus dans le souvenir de cette rêverie quand elle s'est réalisée, c'est d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une vision prophétique, ce fut assurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans sa durée imaginaire; car les jours & les ans & la vie entiere s'y passoient dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas! mon plus constant bonheur fut en songe. Son accomplissement fut presque à l'instant suivi du réveil.

Je ne finirois pas si j'entrois dans le détail de toutes les folies que le souvenir de cette chere Maman me faisoit faire, quand je n'étois plus sous ses yeux. Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avoit couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre en songeant qu'ils étoient à elle, que sa belle main les avoit touchés, le plancher même sur lequel je me prosternois en songeant qu'elle y avoit marché. Quelquefois même en sa présence il m'échappoit des

extravagances que le plus violent amour feul fembloit pouvoir infpirer. Un jour à table, au moment qu'elle avoit mis un morceau dans fa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu; elle rejette le morceau fur fon affiette, je m'en faifis avidement & l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus paffionné il n'y avoit qu'une différence unique, mais effentielle, & qui rend mon état prefque inconcevable à la raifon.

J'étois revenu d'Italie, non tout-à-fait comme j'y étois allé; mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en eft revenu. J'en avois rapporté non ma virginité, mais mon pucelage. J'avois fenti le progrès des ans; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré, & fa premiere éruption très-involontaire, m'avoit donné fur ma fanté des allarmes qui peignent mieux que toute autre chofe l'innocence dans laquelle j'avois vécu jufqu'alors. Bientôt raffuré j'appris ce dangereux fupplément qui trompe la nature & fauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de défordres aux dépens de leur fanté, de leur vigueur, & quelquefois de leur vie. Ce vice que la honte & la timidité trouvent fi commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives; c'eft de difpofer pour ainfi dire à leur gré de tout le fexe, & de faire fervir à leurs plaifirs la beauté qui les tente fans avoir befoin d'obtenir fon aveu. Séduit par ce funefte avantage je travaillois à détruire la bonne conftitution qu'avoit rétablie en moi la nature, & à qui j'avois donné le temps de fe bien former. Qu'on ajoute à cette difpofition le local de ma fituation préfente; logé chez une jolie femme, careffant fon image au fond de mon cœur, la voyant fans ceffe dans la journée; le foir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je fais qu'elle a couché. Que de ftimulans! tel lecteur qui fe les repréfente me regarde déja comme à demi mort. Tout au contraire; ce qui devoit me perdre fut précifément ce qui me fauva, du moins pour un temps. Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du defir ardent d'y paffer mes jours, abfente ou préfente je voyois toujours en elle

une tendre mere, une sœur chérie, une délicieuse amie, & rien de plus. Je la voyois toujours ainsi, toujours la même, & ne voyois jamais qu'elle. Son image toujours présente à mon cœur n'y laissoit place à nulle autre ; elle étoit pour moi la seule femme qui fût au monde, & l'extrême douceur des sentimens qu'elle m'inspiroit ne laissant pas à mes sens le temps de s'éveiller pour d'autres, me garantissoit d'elle & de tout son sexe. En un mot, j'étois sage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal, dise qui pourra de quelle espece étoit mon attachement pour elle. Pour moi tout ce que j'en puis dire est que s'il paroît déja fort extraordinaire, dans la suite il le paroîtra beaucoup plus.

Je passois mon temps le plus agréablement du monde, occupé des choses qui me plaisoient le moins. C'étoient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire; c'étoient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venoient des foules de passans, de mendians, de visites de toute espece. Il falloit entretenir tout à la fois un soldat, un apothicaire, un chanoine, une belle Dame, un frere lay. Je pestois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle qui prenoit tout en gaîté, mes fureurs la faisoient rire aux larmes, & ce qui la faisoit rire encore plus étoit de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaisir de grogner étoient charmans, & s'il survenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en savoit encore tirer parti pour l'amusement en prolongeant malicieusement la visite, & me jettant des coups-d'œil pour lesquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abstenir d'éclater en me voyant contraint & retenu par la bienséance lui faire des yeux de possédé, tandis qu'au fond de mon cœur & même en dépit de moi, je trouvois tout cela très-comique.

Tout cela, sans me plaire en soi, m'amusoit

pourtant, parce qu'il faifoit partie d'une maniere d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui fe faifoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me faifoit faire n'étoit felon mon goût, mais tout étoit felon mon cœur. Je crois que je ferois parvenu à aimer la médecine, fi mon dégoût pour elle n'eût fourni des fcènes folâtres qui nous égayoient fans ceffe : c'eft peut-être la premiere fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine, & ce qu'il y a de plaifant eft que je m'y trompois rarement. Elle me faifoit goûter des plus déteftables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre; malgré ma réfiftance & mes horribles grimaces, malgré moi & mes dents, quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir & fucer. Quand tout fon petit ménage étoit raffemblé dans la même chambre, à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, & non pas qu'on y faifoit de l'opiate ou de l'élixir.

Mon temps ne fe paffoit pourtant pas tout entier à ces poliffonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois : le Spectateur, Puffendorff, St. Evremond, la Henriade. Quoique je n'euffe plus mon ancienne fureur de lecture, par défœuvrement je lifois un peu de tout cela. Le Spec tateur fur-tout me plut beaucoup & me fit du bien. M. l'Abbé de *Gouvon* m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion, la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir fur l'élocution, fur les conftructions élégantes; je m'exerçois à difcerner le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe que je faifois avec tous nos Genevois par ces deux vers de la Henriade.

Soit qu'un ancien refpect pour le fang de leurs maîtres
Parlât encor pour lui dans le cœur de ces traîtres :

Ce mot *parlât* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un *t* à la troifieme perfonne du fubjonctif; au lieu

qu'auparavant je l'écrivois & prononçois *parla*, comme le présent de l'indicatif.

Quelquefois je causois avec Maman de mes lectures ; quelquefois je lisois auprès d'elle ; j'y prenois grand plaisir ; je m'exerçois à bien lire, & cela me fut utile aussi. J'ai dit qu'elle avoit l'esprit orné. Il étoit alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étoient empressés à lui plaire, & lui avoient appris à juger des ouvrages d'esprit. Elle avoit, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant; elle ne parloit que de Bayle & faisoit grand cas de St. Evremond, qui depuis long-temps étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des sociétés choisies, & venue en Savoye encore jeune, elle avoit perdu dans le commerce charmant de la noblesse du pays ce ton maniéré du pays de Vaud, où les femmes prennent le bel esprit pour l'esprit du monde, & ne savent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en passant, elle y avoit jetté un coup-d'œil rapide qui lui avoit suffi pour la connoître. Elle s'y conserva toujours des amis, & malgré de secrettes jalousies, malgré les murmures qu'excitoient sa conduite & ses dettes, elle n'a jamais perdu sa pension. Elle avoit l'expérience du monde, & l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le sujet favori de ses conversations, & c'étoit précisément, vu mes idées chimériques, la sorte d'instruction dont j'avois le plus grand besoin. Nous lisions ensemble la Bruyere : il lui plaisoit plus que la Rochefoucault, livre triste & désolant, principalement dans la jeunesse où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisoit, elle se perdoit quelquefois un peu dans les espaces; mais en lui baisant de temps en temps la bouche ou les mains je prenois patience, & ses longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le sentois & l'inquiétude de la voir finir étoit la seule chose qui en troubloit la jouissance. Tout en folâtrant

Maman m'étudioit, m'obſervoit, m'interrogeoit, & bâtiſſoit pour ma fortune force projets dont je me ſerois bien paſſé. Heureuſement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans, mes goûts, mes petits talens, il falloit trouver ou faire naître les occaſions d'en tirer parti, & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés même qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite, reculoient les momens de le mettre en œuvre, en la rendant plus difficile ſur le choix des moyens; enfin tout alloit au gré de mes deſirs, grace à la bonne opinion qu'elle avoit de moi; mais il en fallut rabattre, & dès-lors, adieu la tranquillité. Un de ſes parens appellé M. d'*Aubonne* la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, intrigant, génie à projets comme elle, mais qui ne s'y ruinoit pas, une eſpece d'aventurier. Il venoit de propoſer au Cardinal de Fleury un plan de lotterie très-compoſée, qui n'avoit pas été goûté. Il alloit le propoſer à la Cour de Turin où il fut adopté & mis en exécution. Il s'arrêta quelque temps à Annecy & y devint amoureux de Madame l'Intendante, qui étoit une perſonne fort aimable, fort de mon goût, & la ſeule que je viſſe avec plaiſir chez Maman. M. d'*Aubonne* me vit, ſa parente lui parla de moi, il ſe chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étois propre, & s'il me trouvoit de l'étoffe, de chercher à me placer.

Madame de *Warens* m'envoya chez lui deux ou trois matins de ſuite, ſous prétexte de quelque commiſſion, & ſans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jaſer, ſe familiariſa avec moi, me mit à mon aiſe autant qu'il étoit poſſible, me parla de niaiſeries & de toutes ſortes des ſujets; le tout ſans paroître m'obſerver, ſans la moindre affectation, & comme ſi, ſe plaiſant avec moi, il eût voulu converſer ſans gêne. J'étois enchanté de lui. Le réſultat de ſes obſervations fut que malgré ce que promettoient mon extérieur & ma phyſionomie animée, j'étois, ſinon tout à fait inepte, au moins un garçon de peu d'eſprit, ſans idées, preſque ſans acquis, très-borné en un mot à tous égards, & que l'honneur de deve-

nir quelque jour Curé de village étoit la plus haute fortune à laquelle je dusse aspirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de *Warens*. Ce fut la seconde ou troisieme fois que je fus ainsi jugé ; ce ne fut pas la derniere, & l'arrêt de M. *Masseron* a souvent été confirmé.

La cause de ces jugemens tient trop à mon caractere, pour n'avoir pas ici besoin d'explication : car en conscience, on sent bien que je ne puis sincérement y souscrire, & qu'avec toute l'impartialité possible, quoiqu'aient pu dire Mrs. *Masseron*, d'*Aubonne* & beaucoup d'autres, je ne les saurois prendre au mot.

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la maniere. Un tempérament très-ardent, des passions vives, impétueuses, & des idées lentes à naître, embarrassées, & qui ne se présentent jamais qu'après coup. On diroit que mon cœur & mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame, mais au lieu de m'éclairer il me brûle & m'éblouit. Je sens tout & je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide ; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende : je fais d'excellens impromptus à loisir, mais sur le temps je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de Savoye qui se retourna, faisant route, pour crier : *à votre gorge, marchand de Paris*, je dis, me voilà.

Cette lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent sourdement ; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; & au milieu de toute cette émotion je ne

vois rien nettement; je ne ſaurois écrire un ſeul mot, il faut que j'attende. Inſenſiblement ce grand mouvement s'appaiſe, ce cahos ſe débrouille; chaque choſe vient ſe mettre à ſa place, mais lentement & après une longue & confuſe agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie? Dans les changemens de ſcene il regne ſur ces grands théatres un déſordre déſagréable, & qui dure aſſez long-temps: toutes les décorations ſont entremêlées; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine; on croit que tout va renverſer. Cependant peu-à-peu tout s'arrange, rien ne manque, & l'on eſt tout ſurpris de voir ſuccéder à ce long tumulte un ſpectacle raviſſant. Cette manœuvre eſt à-peu-près celle qui ſe fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois ſu premiérement attendre, & puis rendre dans leur beauté les choſes qui s'y ſont ainſi peintes, peu d'Auteurs m'auroient ſurpaſſé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuſcrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, atteſtent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu tranſcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la preſſe. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table & de mon papier: c'eſt à la promenade, au milieu des rochers & des bois, c'eſt la nuit dans mon lit & durant mes inſomnies que j'écris dans mon cerveau, l'on peut juger avec quelle lenteur, ſur-tout pour un homme abſolument dépourvu de mémoire verbale, & qui de la vie n'a pu retenir ſix vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée & retournée cinq ou ſix nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être miſe ſur le papier. De-là vient encore que je réuſſis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légéreté, comme les lettres, genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au ſupplice. Je n'écris point de lettres ſur les moindres ſujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou ſi je veux écrire de ſuite ce

qui me vient, je ne ſais ni commencer ni finir, ma lettre eſt un long & confus verbiage, à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-ſeulement les idées me coûtent à rendre; elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes & je me crois aſſez bon obſervateur. Cependant je ne ſais rien voir de ce que je vois, je ne vois bien que ce que je me rappelle, & je n'ai de l'eſprit que dans mes ſouvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui ſe paſſe en ma préſence, je ne ſens rien, je ne pénetre rien. Le ſigne extérieur eſt tout ce qui me frappe. Mais enſuite tout cela me revient; je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geſte, la circonſtance, rien ne m'échappe. Alors ſur ce qu'on a fait on dit, je trouve ce qu'on a penſé, & il eſt rare que je me trompe.

Si peu maître de mon eſprit ſeul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la converſation, où, pour parler à propos, il faut penſer à-la-fois & ſur le champ à mille choſes. La ſeule idée de tant de convenances dont je ſuis sûr d'oublier au moins quelqu'une, ſuffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on oſe parler dans un cercle: car à chaque mot il faudroit paſſer en revue tous les gens qui ſont-là: il faudroit connoître tous leurs caracteres, ſavoir leurs hiſtoires, pour être sûr de ne rien dire qui puiſſe offenſer quelqu'un. Là-deſſus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage: ſachant mieux ce qu'il faut taire, ils ſont plus sûrs de ce qu'ils diſent: encore leur échappe-t-il ſouvent des balourdiſes. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues! il lui eſt preſque impoſſible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire; la néceſſité de parler toujours. Quand on vous parle, il faut répondre, & ſi l'on ne dit mot, il faut relever la converſation. Cette inſupportable contrainte m'eût ſeule dégoûté de la ſociété. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler ſur le champ & toujours. Je ne ſais ſi ceci tient à ma mortelle averſion pour tout aſ-

ſujettiſſement ; mais c'eſt aſſez qu'il faille abſolument que je parle pour que je diſe une ſottiſe infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal eſt qu'au lieu de ſavoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'eſt alors que pour payer plutôt ma dette j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles ſans idées, trop heureux quand elles ne ſignifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire aſſez comprendre comment n'étant pas un ſot, j'ai cependant ſouvent paſſé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma phyſionomie & mes yeux promettent davantage, & que cette attente fruſtrée rend plus choquante aux autres ma ſtupidité. Ce détail qu'une occaſion particuliere a fait naître n'eſt pas inutile à ce qui doit ſuivre. Il contient la clef de bien de choſes extraordinaires qu'on m'a vu faire, & qu'on attribue à une humeur ſauvage que je n'ai point. J'aimerois la ſociété comme un autre, ſi je n'étois ſûr de m'y montrer non-ſeulement à mon déſavantage, mais tout autre que je ne ſuis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de me cacher eſt préciſément celui qui me convenoit. Moi préſent on n'auroit jamais ſu ce que je valois, on ne l'auroit pas ſoupçonné même ; c'eſt ce qui eſt arrivé à Madame *Dupin*, quoique femme d'eſprit, & quoique j'aie vécu dans ſa maiſon pluſieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce temps-là. Au reſte tout ceci ſouffre de certaines exceptions, & j'y reviendrai dans la ſuite.

La meſure de mes talens ainſi fixée, l'état qui me convenoit ainſi déſigné, il ne fut plus queſtion pour la ſeconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études & que je ne ſavois pas même aſſez de latin pour être prêtre. Madame de *Warens* imagina de me faire inſtruire au ſéminaire pendant quelque temps. Elle en parla au ſupérieur ; c'étoit un lazariſte appellé M. *Gros*, bon

petit homme à moitié borgne, maigre, grifon, le plus fpirituel & le moins pédant lazarifte que j'aie connu; ce qui n'eft pas beaucoup dire, à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman qui l'accueilloit, le careffoit, l'agaçoit même, & fe faifoit quelquefois lacer par lui, emploi dont il fe chargeoit affez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction, elle couroit par la chambre de côté & d'autre, faifant tantôt ceci tantôt cela. Tiré par le lacet Monfieur le Supérieur fuivoit en grondant, & difant à tout moment; mais, Madame tenez-vous donc. Cela faifoit un fujet affez pittorefque.

M. *Gros* fe prêta de bon cœur au projet de Maman. Il fe contenta d'une penfion très-modique & fe chargea de l'inftruction. Il ne fut que queftion du confentement de l'Evêque, qui non-feulement l'accorda, mais qui voulut payer la penfion. Il permit auffi que je reftaffe en habit laïque, jufqu'à ce qu'on pût juger par un effai du fuccès qu'on devoit efpérer.

Quel changement! Il fallut m'y foumettre. J'allai au féminaire comme j'aurois été au fupplice. La trifte maifon qu'un féminaire; fur-tout pour qui fort de celle d'une aimable femme! J'y portai un feul livre que j'avois prié Maman de me prêter, & qui me fut d'une grande reffource. On ne devinera pas quelle forte de livre c'étoit: Un livre de mufique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés, la mufique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix, chantoit paffablement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaifance de me donner quelques leçons de chant, & il fallut commencer de loin, car à peine favois-je la mufique de nos pfeaumes. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues, loin de me mettre en état de folfier, ne m'apprirent pas le quart des fignes de la mufique. Cependant j'avois une telle paffion pour cet art, que je voulus effayer de m'exercer feul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles, c'étoient les cantates de *Clerembault*. On concevra quelle fut mon application & mon obftination, quand je dirai que fans connoître

ni transposition, ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter sans faute le premier récitatif & le premier air de la cantate d'*Alphée & Arétuse*; & il est vrai que cet air est scandé si juste, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur mesure pour y mettre celle de l'air.

Il y avoit au séminaire un maudit lazariste qui m'entreprit & qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enseigner. Il avoit des cheveux plats, gras & noirs, un visage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de sanglier au lieu de barbe; son sourire étoit sardonique; ses membres jouoient comme les poulies d'un manequin: j'ai oublié son odieux nom; mais sa figure effrayante & doucereuse m'est bien restée, & j'ai peine à me la rappeller sans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieusement son crasseux bonnet quarré pour me faire signe d'entrer dans sa chambre, plus affreuse pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contraste d'un pareil maître pour le disciple d'un Abbé de Cour!

Si j'étois resté deux mois à la merci de ce monstre, je suis persuadé que ma tête n'y auroit pas résisté. Mais le bon M. *Gros* qui s'apperçut que j'étois triste, que je ne mangeois pas, que je maigrissois, devina le sujet de mon chagrin; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête, & par un autre contraste encore plus marqué, me remit au plus doux des hommes. C'étoit un jeune Abbé Faucigneran, appelle M. *Gâtier* qui faisoit son séminaire & qui par complaisance pour M. *Gros*, & je crois, par humanité, vouloit bien prendre sur ses études le temps qu'il donnoit à diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de physionomie plus touchante que celle de M. *Gâtier*. Il étoit blond & sa barbe tiroit sur le roux. Il avoit le maintien ordinaire aux gens de sa province, qui sous une figure épaisse cachent tous beaucoup d'esprit; mais ce qui se marquoit vraiment en lui étoit une ame sensible, affectueuse, aimante. Il y avoit dans ses grands yeux bleus un mélange de

douceur, de tendresse, & de tristesse qui faisoit qu'on ne pouvoit le voir sans s'intéresser à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune homme, on eût dit qu'il prévoyoit sa destinée, & qu'il se sentoit né pour être malheureux.

Son caractere ne démentoit point sa physionomie. Plein de patience & de complaisance, il sembloit plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer, son prédécesseur avoit rendu cela très-facile. Cependant malgré tout le temps qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre, & quoiqu'il s'y prît très-bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepté mon pere & M. *Lambercier*. Le peu que je sais de plus, je l'ai appris seul, comme on verra ci-après. Mon esprit impatient de toute espece de joug ne peut s'asservir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif. De peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre; il va en avant & je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure, il ne peut se soumettre à celle d'autrui.

Le temps des ordinations étant venu, M. *Gâtier* s'en retourna diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnoissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après j'appris qu'étant vicaire dans une paroisse il avoit fait un enfant à une fille, la seule dont avec un cœur très-tendre il eût jamais été amoureux. Ce fut un scandale effroyable dans un diocèse administré très-sévérement. Les Prêtres, en bonne regle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance, il fut mis en prison, diffamé, chassé. Je ne sais s'il aura pu dans la suite rétablir ses affaires; mais le sentiment de son infortune profondément gravé dans mon cœur me revint quand j'écrivis l'Emile, & réunissant

M. *Gâtier* avec M. *Gaime*, je fis de ces deux dignes Prêtres l'original du Vicaire Savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ses modeles.

Pendant que j'étois au séminaire, M. d'*Aubonne* fut obligé de quitter Annecy. M***. s'avisa de trouver mauvais qu'il fît l'amour à sa femme. C'étoit faire comme le chien du jardinier; car quoique Madame ***. fût aimable, il vivoit fort mal avec elle: & la traitoit si brutalement qu'il fut question de séparation. M***. étoit un vilain homme, noir comme une taupe, fripon comme une chouette, & qui à force de vexations, finit par se faire chasser lui-même. On dit que les Provençaux se vengent de leurs ennemis par des chansons; M. d'*Aubonne* se vengea du sien par une comédie: il envoya cette piece à Madame de *Warens* qui me la fit voir. Elle me plut & me fit naître la fantaisie d'en faire une pour essayer si j'étois en effet aussi bête que l'auteur l'avoit prononcé: Mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet en écrivant l'*Amant de lui-même*. Ainsi quand j'ai dit dans la préface de cette piece que je l'avois écrite à dix-huit ans j'ai menti de quelques années.

C'est à-peu-près à ce temps-ci que se rapporte un événement peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des suites, & qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les semaines j'avois une fois la permission de sortir; je n'ai pas besoin de dire quel usage j'en faisois. Un dimanche que j'étois chez Maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers attenant à la maison qu'elle occupoit. Ce bâtiment où étoit leur four étoit plein jusqu'au comble de fascines seches. Tout fut embrasé en très-peu de temps. La maison étoit en grand péril & couverte par les flammes que le vent y portoit. On se mit en devoir de déménager en hâte & de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres & au-delà du ruisseau dont j'ai parlé. J'étois si troublé que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit

ſous la main, jusqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre temps j'aurois eu peine à ſoulever : j'étois prêt à y jetter de même une grande glace, ſi quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon Evêque qui étoit venu voir Maman ce jour-là ne reſta pas, non plus, oiſif. Il l'emmena dans le jardin où il ſe mit en prieres avec elle & tous ceux qui étoient là, en ſorte qu'arrivant quelque temps après, je vis tout le monde à genoux & m'y mis comme les autres. Durant la priere du ſaint homme le vent changea, mais ſi bruſquement & ſi à propos que les flammes qui couvroient la maiſon & entroient déjà par les fenêtres furent portées de l'autre côté de la cour, & la maiſon n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de *Bernex* étant mort, les Antonins, ſes anciens confreres commencerent à recueillir les pieces qui pouvoient ſervir à ſa béatification. A la priere du P. *Boudet* je joignis à ces pieces une atteſtation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien ; mais en quoi je fis mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evêque en priere, & durant ſa priere j'avois vu le vent changer, & même très-à-propos : voilà ce que je pouvois dire & certifier : mais qu'une de ces deux choſes fût la cauſe de l'autre, voilà ce que je ne devois pas atteſter, parce que je ne pouvois le ſavoir. Cependant autant que je puis me rappeller mes idées, alors ſincérement catholique, j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux ſi naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux Prélat, l'orgueil ſecret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle, aiderent à me ſéduire, & ce qu'il y a de ſûr eſt que ſi ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prieres, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorſque j'eus publié les *Lettres de la montagne*, M. *Fréron* déterra ce certificat, je ne ſais comment, & en fit uſage dans ſes feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuſe & l'à-propos me parut à moi-même très-plaiſant.

J'étois deſtiné à être le rebut de tous les états.

Quoique

Quoique M. *Gâtier* eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fût possible, on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail, & cela n'étoit pas encourageant pour me faire pousser mes études. Aussi l'Evêque & le Supérieur se rebuterent-ils, & on me rendit à Madame de *Warens* comme un sujet qui n'étoit pas même bon pour être prêtre; au reste assez bon garçon, disoit-on, & point vicieux; ce qui fit que malgré tant de préjugés rebutans sur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe son livre de musique dont j'avois tiré si bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuse étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au séminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la pensée de me faire musicien. L'occasion étoit commode. On faisoit chez elle au moins une fois la semaine de la musique, & le maître de musique de la cathédrale qui dirigeoit ce petit concert, venoit la voir très-souvent. C'étoit un Parisien nommé M. le *Maître*, bon compositeur, fort vif, fort gai, jeune encore, assez bien fait, peu d'esprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire sa connoissance; je m'attachois à lui, je ne lui déplaisois pas : on parla de pension; l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui, & j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement que la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de Maman, nous étions chez elle en un moment, & nous y soupions très-souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise toujours chantante & gaie, avec les musiciens & les enfans de chœur, me plaisoit plus que celle du séminaire avec les peres de St. Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale & réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance & pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers, je ne sortis pas une seule fois que pour aller chez Maman ou à l'église, & je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, & que je me suis rappellé avec le plus de plaisir.

Dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques-uns ont été marquées par un tel sentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en suis affecté comme si j'y étois encore. Non-seulement je me rappelle les temps, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnant la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là, & dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau. Par exemple tout ce qu'on répétoit à la maitrise, tout ce qu'on chantoit au chœur, tout ce qu'on y faisoit, le bel & noble habit de Chanoines, les chasubles des Prêtres, les mitres des chantres, la figure des musiciens, un vieux charpentier boiteux qui jouoit de la contrebasse, un petit abbé blondin qui jouoit du violon, le lambeau de soutane qu'après avoir posé son épée, M. le *Maître* endossoit par-dessus son habit laïque, & le beau surplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur : l'orgueil avec lequel j'allois, tenant ma petite flûte à bec, m'établir dans l'orchestre à la tribune, pour un petit bout de recit que M. le *Maître* avoit fait exprès pour moi : le bon diné qui nous attendoit ensuite, le bon appétit qu'on y portoit ; ce concours d'objets vivement retracé m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant & plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme sydcrum* qui marche par ïambes ; parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette hymne avant le jour sur le perron de la cathédrale, selon un rite de cette Eglise-là. Mlle. *Merceret* femme-de-chambre de Maman savoit un peu de musique : je n'oublierai jamais un petit mottet *afferte* que M. *le Maître* me fit chanter avec elle & que sa maîtresse écoutoit avec tant de plaisir. Enfin tout jusqu'à la bonne servante *Perrine* qui étoit si bonne fille & que les enfans de chœur faisoient tant endêver, tout dans les souvenirs de ces temps de bonheur & d'innocence revient souvent me ravir & m'attrister.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an sans le

moindre reproche ; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de sottise, & je n'en fis point tant que je fus sous les yeux de Maman. Elle me conduisoit & me conduisoit toujours bien; mon attachement pour elle étoit devenu ma seule passion, & ce qui prouve que ce n'étoit pas une passion folle, c'est que mon cœur formoit ma raison. Il est vrai qu'un seul sentiment absorbant, pour ainsi dire, toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre, pas même la musique, bien que j'y fisse tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute ; la bonne volonté y étoit toute entiere, l'assiduité y étoit. J'étois distrait, rêveur, je soupirois ; qu'y pouvois-je faire ? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendit de moi ; mais pour que je fisse de nouvelles folies, il ne falloit qu'un sujet qui vînt me les inspirer. Ce sujet se présenta ; le hasard arrangea les choses, & comme on verra dans la suite, ma mauvaise tête en tira parti.

Un soir du mois de Février qu'il faisoit bien froid, comme nous étions tous autour du feu, nous entendîmes frapper à la porte de la rue. *Perrine* prend sa lanterne, descend, ouvre : un jeune homme entre avec elle, monte, se présente d'un air aisé, & fait à M. le *Maître* un compliment court & bien tourné, se donnant pour un musicien françois que le mauvais état de ses finances forçoit de vicarier pour passer son chemin. A ce mot de musicien françois le cœur tressaillit au bon le *Maître* ; il aimoit passionnément son pays & son art. Il accueillit le jeune passager, lui offrit le gîte dont il paroissoit avoir grand besoin & qu'il accepta sans beaucoup de façon. Je l'examinai tandis qu'il se chauffoit & qu'il jasoit en attendant le soupé. Court de stature mais large de quarrure ; il avoit je ne sais quoi de contrefait dans sa taille sans aucune difformité particuliere ; c'étoit, pour ainsi dire, un bossu à épaules plattes, mais je crois qu'il boitoit un peu. Il avoit un habit noir plutôt usé que vieux, & qui tomboit par pieces, une chemise très-fine & très-sale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres dans cha-

cune desquelles il auroit mis ses deux jambes, & pour se garantir de la neige un petit chapeau à porter sous le bras. Dans ce comique équipage il y avoit pourtant quelque chose de noble que son maintien ne démentoit pas; sa physionomie avoit de la finesse & de l'agrément, il parloit facilement & bien, mais très-peu modestement. Tout marquoit en lui un jeune débauché qui avoit eu de l'éducation & qui n'alloit pas gueusant comme un gueux, mais comme un fou. Il nous dit qu'il s'appelloit *Venture de Villeneuve*, qu'il venoit de Paris, qu'il s'étoit égaré dans sa route, & oubliant un peu son rôle de musicien, il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le Parlement.

Pendant le soupé on parla de musique, & il en parla bien. Il connoissoit tous les grands virtuoses, tous les acteurs, toutes les actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands seigneurs. Sur tout ce qu'on disoit il paroissoit au fait; mais à peine un sujet étoit-il entamé qu'il brouilloit l'entretien par quelque polissonnerie qui faisoit rire & oublier ce qu'on avoit dit. C'étoit un samedi; il y avoit le lendemain musique à la cathédrale. M. le *Maître* lui propose d'y chanter, *très-volontiers*; lui demande quelle est sa partie? *la Haute-contre*, & il parle d'autre chose. Avant d'aller à l'église on lui offrit sa partie à prévoir; il n'y jetta pas les yeux. Cette gasconade surprit le *Maître* : vous verrez, me dit-il à l'oreille, qu'il ne sait pas une note de musique. J'en ai grand'peur, lui répondis-je. Je les suivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me battit d'une terrible force; car je m'intéressois beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. Il chanta ses deux récits avec toute la justesse & tout le goût imaginables, & qui plus est avec une très-jolie voix. Je n'ai gueres eu de plus agréable surprise. Après la messe M. *Venture* reçut des complimens à perte de vue des chanoines & des musiciens, auxquels il répondoit en polissonnant, mais toujours avec beaucoup de grace. M. le *Maître* l'embrassa de bon cœur; j'en fis autant:

il vit que j'étois bien aiſe, & cela parut lui faire plaiſir.

On conviendra je m'aſſure, qu'après m'être engoué de M. *Bâcle*, qui tout compté n'étoit qu'un manan, je pouvois m'engouer de M. *Venture* qui avoit de l'éducation, des talens, de l'eſprit, de l'uſage du monde, & qui pouvoit paſſer pour un aimable débauché. C'eſt auſſi ce qui m'arriva & ce qui ſeroit arrivé, je penſe, à tout autre jeune homme à ma place, d'autant plus facilement encore qu'il auroit eu un meilleur tact pour ſentir le mérite, & un meilleur goût pour s'y attacher : car *Venture* en avoit, ſans contredit, & il en avoit ſurtout un bien rare à ſon âge, celui de n'être point preſſé de montrer ſon acquis. Il eſt vrai qu'il ſe vantoit de beaucoup de choſes qu'il ne ſavoit point; mais pour celles qu'il ſavoit & qui étoient en aſſez grand nombre, il n'en diſoit rien : il attendoit l'occaſion de les montrer; il s'en prévaloit alors ſans empreſſement, & cela faiſoit le plus grand effet. Comme il s'arrêtoit après chaque choſe ſans parler du reſte, on ne ſavoit plus quand il auroit tout montré. Badin, folâtre, inépuiſable, ſéduiſant dans la converſation, ſouriant toujours & ne riant jamais, diſoit du ton le plus élégant les choſes les plus groſſieres & les faiſoit paſſer. Les femmes mêmes les plus modeſtes s'étonnoient de ce qu'elles enduroient de lui. Elles avoient beau ſentir qu'il falloit ſe fâcher, elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues, & je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes, mais il étoit fait pour mettre un agrément infini dans la ſociété des gens qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables, dans un pays où l'on s'y connoît & où on les aime, il reſtât borné long-temps à la ſphere des muſiciens.

Mon goût pour M. *Venture*, plus raiſonnable dans ſa cauſe fut auſſi moins extravagant dans ſes effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. *Bâcle*. J'aimois à le voir, à l'entendre, tout ce qu'il faiſoit me paroiſſoit charmant, tout ce qu'il diſoit me ſembloit des oracles : mais mon engouement n'alloit point juſqu'à ne pouvoir me ſéparer

de lui. J'avois à mon voisinage un bon préservatif contre cet excès. D'ailleurs trouvant ses maximes très-bonnes pour lui, je sentois qu'elles n'étoient pas à mon usage ; il me falloit une autre sorte de volupté dont il n'avoit pas l'idée & dont je n'osois même lui parler, bien sûr qu'il se seroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoit. J'en parlois à Maman avec transport ; le *Maître* lui en parloit avec éloges. Elle consentit qu'on le lui amenât : mais cette entrevue ne réussit point du tout : il la trouva précieuse ; elle le trouva libertin, & s'allarmant pour moi d'une aussi mauvaise connoissance, non-seulement elle me défendit de le lui ramener, mais elle me peignit si fortement les dangers que je courois avec ce jeune homme, que je devins un peu plus circonspect à m'y livrer, &, très-heureusement pour mes mœurs & pour ma tête, nous fûmes bientôt séparés.

M. le *Maître* avoit les goûts de son art ; il aimoit le vin. A table, cependant il étoit sobre ; mais en travaillant dans son cabinet il falloit qu'il bût. Sa servante le savoit si bien que si-tôt qu'il préparoit son papier pour composer & qu'il prenoit son violoncelle, son pot & son verre arrivoient l'instant d'après, & le pot se renouvelloit de temps à autre. Sans jamais être absolument ivre, il étoit presque toujours pris de vin, & en vérité c'étoit dommage, car c'étoit un garçon essentiellement bon, & si gai que Maman ne l'appelloit que *petit-chat.* Malheureusement il aimoit son talent, travailloit beaucoup, & buvoit de même. Cela prit sur sa santé & enfin sur son humeur ; il étoit quelquefois ombrageux, & facile à offenser. Incapable de grossiéreté, incapable de manquer à qui que ce fût, il n'a jamais dit une mauvaise parole, même à un de ses enfans de chœur. Mais il ne falloit pas non plus lui manquer, & cela étoit juste. Le mal étoit qu'ayant peu d'esprit, il ne discernoit pas les tons & les caracteres, & prenoit souvent la mouche sur rien.

L'ancien chapitre de Geneve où jadis tant de Prin-

ces & d'Evêques se faisoient un honneur d'entrer, a perdu dans son exil son ancienne splendeur, mais il a conservé sa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne, & s'il est un orgueil pardonnable après celui qui se tire du mérite personnel, c'est celui qui se tire de la naissance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont des laïques à leurs gages, les traitent d'ordinaire avec assez de hauteur. C'est ainsi que les chanoines traitoient souvent le pauvre le *Maître*. Le chantre sur-tout, appellé M. l'Abbé de *Vidonne*, qui, du reste étoit un très-galant homme, mais trop plein de sa noblesse, n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient ses talens, & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dédains. Cette année ils eurent durant la semaine sainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîné de régle que l'Evêque donnoit aux chanoines, & où le *Maître* étoit troujours invité. Le chantre lui fit quelque passe-droit & lui dit quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit sur le champ la résolution de s'enfuir la nuit suivante, & rien ne put l'en faire démordre, quoique Madame de *Warens*, à qui il alla faire ses adieux n'épargnât rien pour l'appaiser. Il ne put renoncer au plaisir de se venger de ses tyrans, en les laissant dans l'embarras aux fêtes de Pâques, temps où l'on avoit le plus grand besoin de lui. Mais ce qui l'embarrassoit lui-même, étoit sa musique qu'il vouloit emporter, ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caisse assez grosse & fort lourde, qui ne s'emportoit pas sous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait & ce que je ferois encore à sa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant résolu de partir comme que ce fût, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'ose dire qu'elle le devoit. Le *Maître* s'étoit consacré, pour ainsi dire à son service. Soit en ce qui tenoit à son art, en ce qui tenoit à ses soins, il étoit entiérement à ses ordres, & le cœur avec lequel il les suivoit, donnoit à sa complaisance

un nouveau prix. Elle ne faisoit donc que rendre à un ami dans une occasion essentielle ce qu'il faisoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans ; mais elle avoit une ame qui, pour remplir de pareils devoirs, n'avoit pas besoin de songer que c'en étoient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de suivre M. le *Maître* au moins jusqu'à Lyon, & de m'attacher à lui aussi long-temps qu'il auroit besoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le desir de m'éloigner de *Venture* étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle consulta Claude *Anet*, son fidele domestique pour le transport de la caisse. Il fut d'avis qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de somme qui nous feroit infailliblement découvrir, il falloit, quand il seroit nuit, porter la caisse à bras jusqu'à une certaine distance, & louer ensuite un âne dans un village pour la transporter jusqu'à Seyssel, où étant sur terres de France nous n'aurions plus rien à risquer. Cet avis fut suivi : nous partîmes le même soir à sept heures, & Maman, sous prétexte de payer ma dépense, grossit la petite bourse du pauvre petit chat d'un surcroit qui ne lui fut pas inutile. Claude *Anet*, le jardinier & moi, portâmes la caisse comme nous pûmes jusqu'au premier village, où un âne nous relaya, & la même nuit nous nous rendîmes à Seyssel.

Je crois avoir déja remarqué qu'il y a des temps où je suis si peu semblable à moi-même, qu'on me prendroit pour un autre homme d'un caractere tout opposé. On en va voir un exemple. M. *Reydelet*, curé de Seyssel, étoit chanoine de St. Pierre, par conséquent de la connoissance de M. le *Maître*, & l'un des hommes dont il devoit le plus se cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous présenter à lui, & lui demander gîte sous quelque prétexte, comme si nous étions-là du consentement du chapitre. Le *Maître* goûta cette idée qui rendoit sa vengeance moqueuse & plaisante, Nous allâmes donc effrontément chez M. *Reydelet*, qui nous reçut très-bien. Le *Maître* lui dit qu'il alloit à Bellay à la priere de l'Evêque diriger sa musique aux fêtes de Pâques, qu'il

comptoit repaſſer dans peu de jours, & moi à l'appui de ce menſonge j'en enfilai cent autres ſi naturels que M. *Reydelet* me trouvant joli garçon, me prit en amitié & me fit mille careſſes. Nous fûmes bien régalés, bien couchés, M. *Reydelet* ne ſavoit quelle chere nous faire; & nous nous ſéparâmes les meilleurs amis du monde, avec promeſſe de nous arrêter plus long-temps au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fuſſions ſeuls pour commencer nos éclats de rire, & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y penſant; car on ne ſauroit imaginer une eſpiéglerie mieux ſoutenue ni plus heureuſe. Elle nous eût égayée durant toute la route, ſi M. le *Maître*, qui ne ceſſoit de boire & de battre la campagne, n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-ſujet, & qui reſſembloit fort à l'épilepſie. Cela me jetta dans des embarras qui m'effrayerent, & dont je penſai bientôt à me tirer comme je pourrois.

Nous allâmes à Bellay paſſer les fêtes de Pâques comme nous l'avions dit à M. *Reydelet*; & quoique nous n'y fuſſions point attendus, nous fûmes reçus du maître de muſique & accueillis de tout le monde avec grand plaiſir. M. le *Maître* avoit de la conſidération dans ſon art & la méritoit. Le maitre de muſique de Bellay ſe fit honneur de ſes meilleurs ouvrages & tâcha d'obtenir l'approbation d'un ſi bon juge : car outre que le *Maître* étoit connoiſſeur, il étoit équitable, point jaloux, & point flagorneur. Il étoit ſi ſupérieur à tous ces maîtres de muſique de province, & ils le ſentoient ſi bien eux-mêmes, qu'ils le regardoient moins comme leur confrere, que comme leur chef.

Après avoir paſſé très-agréablement quatre ou cinq jours à Bellay, nous en repartîmes & continuâmes nôtre route, ſans aucun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon nous fûmes loger à Notre-Dame de pitié, & en attendant la caiſſe, qu'à la faveur d'un autre menſonge nous avions embarquée ſur le Rhône par les ſoins de notre bon patron M.

Reydelet. M. le *Maître* alla voir ses connoissances, entr'autres le pere *Caton*, cordelier, dont il sera parlé dans la suite, & l'Abbé *Dortan* comte de Lyon. L'un & l'autre le reçurent bien, mais ils le trahirent; comme on le verra tout-à l'heure; son bonheur s'étoit épuisé chez M. *Reydelet.*

Deux jours après notre arrivée à Lyon, comme nous passions dans une petite rue non loin de notre auberge, le *Maître* fut surpris d'une de ses atteintes, & celle-là fut si violente que j'en fus saisis d'effroi. Je fis des cris, appellai du secours, nommai son auberge & suppliai qu'on l'y fît porter; puis tandis qu'on s'assembloit & s'empressoit autour d'un homme tombé sans sentiment & écumant au milieu de la rue, il fut délaissé du seul ami sur lequel il eut dû compter. Je pris l'instant où personne ne songeoit à moi, je tournai le coin de la rue & je disparus. Graces au ciel j'ai fini ce troisieme aveu pénible; s'il m'en restoit beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, il en est resté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu; mais ce que j'ai à dire dans le livre suivant est presque entiérement ignoré. Ce sont les plus grandes extravagances de ma vie, & il est heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête montée au ton d'un instrument étranger étoit hors de son diapason, elle y revint d'elle-même, & alors je cessai mes folies, ou du moins j'en fis de plus accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeunesse est celle dont j'ai l'idée la plus confuse. Rien presque ne s'y est passé d'assez intéressant à mon cœur pour m'en retracer vivement le souvenir, & il est difficile que dans tant d'allées & venues, dans tant de déplacemens successifs, je ne fasse pas quelques transpositions de temps ou de lieu. J'écris absolument de mémoire, sans monumens, sans matériaux qui puissent me la rappeller. Il y a des événemens de ma vie qui me sont aussi présens que s'ils venoient d'arriver; mais il y a des lacunes & des vides que je ne peux remplir qu'à l'aide

de récits auffi confus que le fouvenir m'en eft refté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois & j'en pourrai faire encore fur des bagatelles jufqu'au temps où j'ai de moi des renfeignemens plus sûrs ; mais en ce qui importe vraiment au fujet, je fuis affuré d'être exact & fidele, comme je tâcherai toujours de l'être en tout : voilà fur quoi l'on peut compter.

Si-tôt que j'eus quitté M. le *Maître* ma réfolution fut prife, & je repartis pour Annecy. La caufe & le myftere de notre départ m'avoit donné un grand intérêt pour la sûreté de notre retraite; & cet intérêt m'occupant tout entier avoit fait diverfion durant quelques jours à celui qui me rappelloit en arriere ; mais dès que la fécurité me laiffa plus tranquille le fentiment dominant reprit fa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit, je n'avois de defir pour rien que pour retourner auprès de Maman. La tendreffe & la vérité de mon attachement pour elle avoient déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faifois pas un pas fans fentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc auffi-tôt que cela me fut poffible. Mon retour fut fi prompt & mon efprit fi diftrait que, quoique je me rappelle avec tant de plaifir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre fouvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, finon mon départ de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge fur-tout fi cette derniere époque a dû fortir de ma mémoire : en arrivant je ne trouvai plus Madame de *Warens*; elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien fu le fecret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en fuis très-sûr, fi je l'en avois preffée ; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du fecret de fes amis Mon cœur uniquement occupé du préfent en remplit toute fa capacité, tout fon efpace, &, hors les plaifirs paffés qui font déformais mes jouiffances, il n'y refte pas un coin de vide pour ce qui n'eft plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit eft, que dans

la révolution caufée à Turin par l'abdication du Roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée & voulut, à la faveur des intrigues de M. d'*Aubonne*, chercher le même avantage à la Cour de France, où elle m'a fouvent dit qu'elle l'eût préferé; parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y eft pas fi défagréablement furveillé. Si cela eft, il eft bien étonnant qu'à fon retour on ne lui ait pas fait plus mauvais vifage, & qu'elle ait toujours joui de fa penfion fans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque commiffion fecrette, foit de la part de l'Evêque qui avoit alors des affaires à la Cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, foit de la part de quelqu'un plus puiffant encore, qui fut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de sûr, fi cela eft, c'eft que l'Ambaffadrice n'étoit pas mal choifie, & que, jeune & belle encore, elle avoit tous les talens néceffaires pour fe bien tirer d'une négociation.

Fin du troifieme Livre.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE QUATRIEME.

J'ARRIVE & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma ſurpriſe & de ma douleur! C'eſt alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le *Maître* commença de ſe faire ſentir. Il fut plus vif encore quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé. Sa caiſſe de muſique, qui contenoit toute ſa fortune, cette précieuſe caiſſe ſauvée avec tant de fatigue avoit été ſaiſie en arrivant à Lyon par les ſoins du Comte *Dortan* à qui le chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlevement furtif. Le *Maître* avoit en vain réclamé ſon bien, ſon gagne-pain, le travail de toute ſa vie. La propriété de cette caiſſe étoit tout au moins ſujette à litige; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée à l'inſtant même par la loi du plus fort, & le pauvre le *Maître* perdit ainſi le fruit de ſes talens, l'ouvrage de ſa jeuneſſe, & la reſſource de ſes vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus, pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont peu de priſe, & je me forgeai bientôt des conſolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de *Warens*, quoique je ne ſuſſe pas ſon adreſſe, & qu'elle ignorât que j'étois

de retour ; & quant à ma désertion, tout bien compté, je ne la trouvois pas si coupable. J'avois été utile à M. le *Maître* dans sa retraite ; c'étoit le seul service qui dépendît de moi. Si j'avois resté avec lui en France, je ne l'aurois pas guéri de son mal, je n'aurois pas sauvé sa caisse, je n'aurois fait que doubler sa dépense, sans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la chose ; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle nous tourmente ; c'est quand long-temps après on se la rappelle ; car le souvenir ne s'en éteint point.

Le seul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de Maman, étoit d'en attendre : car où l'aller chercher à Paris, & avec quoi faire le voyage ? Il n'y avoit point de lieu plus sûr qu'Annecy pour savoir tôt ou tard où elle étoit. J'y restai donc. Mais je me conduisis assez mal. Je n'allai point voir l'Évêque qui m'avoit protégé & qui me pouvoit protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui & je craignois les réprimandes sur notre évasion. J'allai moins encore au séminaire. M. *Gros* n'y étoit plus. Je ne vis personne de ma connoissance : j'aurois pourtant bien voulu aller voir Madame l'Intendante, mais je n'osai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. *Venture*, auquel malgré mon enthousiasme je n'avois pas même pensé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy ; les Dames se l'arrachoient. Ce succès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus rien que M. *Venture*, & il me fit presque oublier Madame de *Warens*. Pour profiter de ses leçons plus à mon aise, je lui proposai de partager avec moi son gîte ; il y consentit. Il étoit logé chez un cordonnier plaisant & bouffon personnage, qui dans son patois n'appelloit pas sa femme autrement que *salopiere* ; nom qu'elle méritoit assez. Il avoit avec elle des prises que *Venture* avoit soin de faire durer en paroissant vouloir faire le contraire. Il leur disoit d'un ton froid & dans son accent provençal des mots qui faisoient le

plus grand effet; c'étoient des ſcènes à pâmer de rire. Les matinées ſe paſſoient ainſi ſans qu'on y ſongeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. *Venture* s'en alloit dans ſes ſociétés où il ſoupoit, & moi j'allois me promener ſeul, méditant ſur ſon grand mérite, admirant, convoitant ſes rares talens, & maudiſſant ma mauſſade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuſe vie. Eh que je m'y connoiſſois mal! la mienne eût été cent fois plus charmante, ſi j'avois été moins bête & ſi j'en avois ſu mieux jouir.

Madame de *Warens* n'avoit emmené qu'*Anet* avec elle; elle avoit laiſſé *Merceret*, ſa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de ſa maîtreſſe. Mademoiſelle *Merceret* étoit une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais aſſez agréable; une bonne fribourgeoiſe ſans malice, & à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec ſa maîtreſſe. Je l'allois voir aſſez ſouvent; c'étoit une ancienne connoiſſance, & ſa vue m'en rappelloit une plus chere qui me la faiſoit aimer. Elle avoit pluſieurs amies, entr'autres une Mademoiſelle *Giraud* genevoiſe, qui pour mes péchés s'aviſa de prendre du goût pour moi. Elle preſſoit toujours *Merceret* de m'amener chez elle; je m'y laiſſois mener parce que j'aimois aſſez *Merceret*, & qu'il y avoit là d'autres jeunes perſonnes que je voyois volontiers. Pour Mademoiſelle *Giraud* qui me faiſoit toutes ſortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'averſion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon viſage ſon muſeau ſec & noir barbouillé de tabac d'Eſpagne, j'avois peine à m'abſtenir d'y cracher. Mais je prenois patience; à cela près, je me plaiſois fort au milieu de toutes ces filles, & ſoit pour faire leur cour à Mademoiſelle *Giraud*, ſoit pour moi-même, toutes me fêtoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié. J'ai penſé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage: mais je ne m'en aviſois pas, je n'y penſois pas.

D'ailleurs des couturieres, des filles-de-chambre, de petites marchandes ne me tentoient gueres. Il me falloit des Demoiselles. Chacun a ses fantaisies, ça toujours été la mienne, & je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité de l'état & du rang qui m'attire; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse & de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la maniere de se mettre & de s'exprimer, une robe plus fine & mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés. Je préférerois toujours la moins jolie ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule; mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien cet avantage se présentoit encore, & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de temps en temps sur les momens agréables de ma jeunesse! Ils m'étoient si doux; ils ont été si courts, si rares, & je les ai goûtés à si bon marché! Ah! leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai besoin pour ranimer mon courage, & soutenir les ennuis du reste de mes ans.

L'aurore un matin me parut si belle que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme; c'étoit la semaine après la St. Jean. La terre dans sa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de fleurs, les rossignols presque à la fin de leur ramage sembloient se plaire à le renforcer: tous les oiseaux faisant en concert leurs adieux au printems, chantoient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, & qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentoit, & je me promenois sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entends derriere moi des pas de chevaux & des voix de filles qui sembloient embarrassées, mais qui n'en

rioient

rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, j'approche, je trouve deux jeunes perſonnes de ma connoiſſance, Mademoiſelle de *G****. & Mademoiſelle *Galley*, qui n'étant pas d'excellentes cavalieres ne ſavoient comment forcer leurs chevaux à paſſer le ruiſſeau. Mademoiſelle de *G****. étoit une jeune Bernoiſe fort aimable, qui par quelque folie de ſon âge ayant été jettée hors de ſon pays, avoit imité Madame de *Warens*, chez qui je l'avois vue quelquefois; mais n'ayant pas eu une penſion comme elle, elle avoit été trop heureuſe de s'attacher à Mademoiſelle *Galley*, qui, l'ayant priſe en amitié avoit engagé ſa mere à la lui donner pour compagne, juſqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiſelle *Galley*, d'un an plus jeune qu'elle, étoit encore plus jolie; elle avoit je ne ſais quoi de plus délicat, de plus fin; elle étoit en même temps très-mignone & très-formée, ce qui eſt pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, & leur bon caractere à l'une & à l'autre ne pouvoit qu'entretenir long-temps cette union, ſi quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune, vieux château appartenant à Madame *Galley*; elles implorent mon ſecours pour faire paſſer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles ſeules; je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignoient pour moi les ruades, & pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient: je pris par la bride le cheval de Mademoiſelle *Galley*, puis le tirant après moi, je traverſai le ruiſſeau ayant de l'eau juſqu'à mi-jambes, & l'autre cheval ſuivit ſans difficulté. Cela fait, je voulus ſaluer ces Demoiſelles & m'en aller comme un benêt: elles ſe dirent quelques mots tout bas, & Mademoiſelle *G****. s'adreſſant à moi; non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre ſervice, & nous devons en conſcience avoir ſoin de vous ſécher: il faut s'il vous plaît venir avec nous, nous vous arrêtons priſonnier. Le cœur me battoit, je re-

gardois Mademoiselle *Galley* : oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre; montez en croupe derriere elle, nous voulons rendre compte de vous. Mais Mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mere; que dira-t-elle en me voyant arriver? Sa mere, reprit Mademoiselle de *G****. n'est pas à Toune, nous sommes seules: nous revenons ce soir, & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de Mademoiselle de *G****. je tremblois de joie, & quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battoit si fort qu'elle s'en apperçut; elle me dit que le sien lui battoit aussi par la frayeur de tomber; c'étoit presque dans ma posture, une invitation de vérifier la chose; je n'osai jamais, durant tout le trajet, mes deux bras lui servirent de ceinture, très-serrée, à la vérité; mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletteroit volontiers, & n'auroit pas tort.

La gaieté du voyage & le babil de ces filles, aiguiserent tellement le mien, que jusqu'au soir & tant que nous fûmes ensemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient mis si bien à mon aise, que ma langue parloit autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dit pas les mêmes choses. Quelques instans seulement quand je me trouvois tête-à tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarrassoit un peu; mais l'absente revenoit bien vite, & ne nous laissoit pas le temps d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, & moi bien séché, nous déjeûnâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. Les deux Demoiselles tout en cuisinant, baisoient de temps en temps les enfans de la grangere, & le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant son frein. On avoit envoyé des provisions de la ville, & il y avoit de quoi faire un très-bon dîner, sur-tout en friandises; mais malheureusement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour

des filles qui n'en buvoient gueres ; mais j'en fus fâché, car j'avois un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées aussi, par la même raison peut-être, mais je n'en crois rien. Mais leur gaieté vive & charmante étoit l'innocence même, & d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi entre-elles deux ? Elles envoyerent chercher du vin par-tout aux environs; on n'en trouva point, tant les paysans de ce canton sont sobres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être si fort en peine, & qu'elles n'avoient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée; mais je crois que les friponnes voyoient de reste que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangere, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, & leur hôte entre-elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner ! Quel souvenir plein de charmes ! Comment pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs & si vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais soupé de petites-maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie; mais je dis pour la sensualité.

Apres le diné nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le caffé qui nous restoit du déjeûné, nous le gardâmes pour le goûté avec de la crême & des gâteaux qu'elles avoient apportés, & pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre & je leur en jettois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois Mademoiselle *Galley* avançant son tablier & reculant la tête, se présentoit si bien, & je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein; & de rire. Je me disois en moi-même : que mes levres ne sont-elles des cerises ! comme je les leur jetterois ainsi de bon cœur!

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, & toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque, pas une seule

plaiſanterie hazardée ; & cette décence nous ne nous l'impoſions point du tout, elle venoit toute ſeule, nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modeſtie, d'autres diront ma ſottiſe fut telle que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiſer une ſeule fois la main de Mademoiſelle *Galley*. Il eſt vrai que la circonſtance donnoit du prix à cette légere faveur. Nous étions ſeuls, je reſpirois avec embarras, elle avoit les yeux baiſſés. Ma bouche au lieu de trouver des paroles s'aviſa de ſe coller ſur ſa main, qu'elle retira doucement, après qu'elle fut baiſée, en me regardant d'un air qui n'étoit point irrité. Je ne ſais ce que j'aurois pu lui dire : ſon amie entra & me parut laide en ce moment.

Enfin elles ſe ſouvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous reſtoit que le temps qu'il falloit pour arriver de jour, & nous nous hâtâmes de partir, en nous diſtribuant comme nous étions venus. Si j'avois oſé, j'aurois tranſpoſé cet ordre ; car le regard de Mademoiſelle *Galley* m'avoit vivement ému le cœur ; mais je n'oſai rien dire, & ce n'étoit pas à elle de le propoſer. En marchant nous diſions que la journée avoit tort de finir ; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le ſecret de la faire longue par tous les amuſemens dont nous avions ſu la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous ſéparâmes ! Avec quel plaiſir nous projettâmes de nous revoir ! Douze heures paſſées enſemble nous valoient des ſiecles de familiarité. Le doux ſouvenir de cette journée ne coûtoit rien à ces aimables filles ; la tendre union qui regnoit entre nous trois valloit des plaiſirs plus vifs, & n'eût pu ſubſiſter avec eux : nous nous aimions ſans myſtere & ſans honte, & nous voulions nous aimer toujours ainſi. L'innocence des mœurs a ſa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle, & qu'elle agit continuellement. Pour moi je ſais que la mémoire d'un ſi beau jour

me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celles d'aucuns plaisirs que j'aie goûtés en ma vie. Je ne savois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes personnes, mais elles m'intéressoient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que si j'eusse été le maître de mes arrangemens, mon cœur se seroit partagé; j'y sentois un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maîtresse Mademoiselle de *G****, mais à choix je crois que je l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en soit, il me semble en les quittant que je ne pourrois plus vivre sans l'une & sans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, & que là finiroient nos éphémeres amours?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finissent par baiser la main. O mes lecteurs, ne vous y trompez pas! J'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours en finissant par cette main baisée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres, en commençant tout au moins par-là.

Venture qui s'étoit couché fort tard la veille, rentra peu de temps après moi. Pour cette fois je ne le vis pas avec le même plaisir qu'à l'ordinaire, & je me gardai de lui dire comment j'avois passé ma journée. Ces Demoiselles m'avoient parlé de lui avec peu d'estime, & m'avoient paru mécontentes de me savoir en si mauvaises mains; cela lui fit tort dans mon esprit: d'ailleurs tout ce qui me distraisoit d'elles ne pouvoit que m'être désagréable. Cependant il me rappella bientôt à lui & à moi en me parlant de ma situation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépensasse très-peu de chose, mon petit pécule achevoit de s'épuiser; j'étois sans ressource. Point de nouvelles de Maman; je ne savois que devenir, & je sentois un cruel serrement de cœur, de voir l'ami de Mademoiselle *Galley* réduit à l'aumône.

Venture me dit qu'il avoit parlé de moi à Monsieur le Juge-Mage, qu'il vouloit m'y mener dîner le len-

demain, que c'étoit un homme en état de me rendre ſervice par ſes amis; d'ailleurs une bonne connoiſſance à faire, un homme d'eſprit & de lettres, d'un commerce fort agréable, qui avoit des talens & qui les aimoit; puis mêlant à ſon ordinaire aux choſes les plus ſérieuſes la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet venu de Paris, ſur un air d'un opéra de *Mouret* qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plû ſi fort à Monſieur *Simon*, (c'étoit le nom du Juge Mage,) qu'il vouloit en faire un autre en réponſe ſur le même air : il avoit dit à *Venture* d'en faire auſſi un, & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troiſieme; afin, diſoit-il, qu'on vît les couplets arriver le lendemain, comme les brancards du Roman comique.

La nuit ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet; pour les premiers vers que j'euſſe faits ils étoient paſſables, meilleurs même, ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille; le ſujet roulant ſur une ſituation fort tendre, à laquelle mon cœur étoit déja tout diſpoſé. Je montrai le matin mon couplet à *Venture*, qui le trouvant joli le mit dans ſa poche, ſans me dire s'il avoit fait le ſien. Nous allâmes dîner chez Monſieur *Simon*, qui nous reçut bien. La converſation fut agréable; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'eſprit, à qui la lecture avoit profité. Pour moi, je faiſois mon rôle, j'écoutois & je me taiſois. Ils ne parlerent de couplet ni l'un ni l'autre; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je ſache, il n'a été queſtion du mien.

Monſieur *Simon* parut content de mon maintien : c'eſt à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit déja vu pluſieurs fois chez Madame de *Warens*, ſans faire une grande attention à moi. Ainſi c'eſt depuis ce diné que je puis dater ſa connoiſſance, qui ne me ſervit de rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire, mais dont je tirai dans la ſuite d'autres avantages qui me font rappeller ſa mémoire avec plaiſir.

J'aurois tort de ne pas parler de sa figure, que, sur sa qualité de Magistrat, & sur le bel esprit dont il se piquoit, on n'imagineroit pas si je n'en disois rien. M. le Juge-Mage *Simon* n'avoit assurément pas deux pieds de haut. Ses jambes droites, menues & même assez longues, l'auroient agrandi si elles eussent été verticales; mais elles posoient des biais comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps étoit non-seulement court, mais mince & en tout sens d'une petitesse inconcevable. Il devoit paroître une sauterelle quand il étoit nud. Sa tête, de grandeur naturelle avec un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, sembloit une tête postiche qu'on auroit plantée sur un moignon. Il eut pu s'exempter de faire de la dépense en parure; car sa grande perruque seule l'habilloit parfaitement de pied en cap.

Il avoit deux voix toutes différentes qui s'entremêloient sans cesse dans sa conversation, avec un contraste d'abord très-plaisant, mais bientôt très désagréable. L'une étoit grave & sonore; c'étoit, si j'ose ainsi parler, la voix de sa tête. L'autre, aiguë & perçante, étoit la voix de son corps. Quand il s'écoutoit beaucoup, qu'il parloit très posément, qu'il ménageoit son haleine, il pouvoit parler toujours de sa grosse voix; mais pour peu qu'il s'animât & qu'un accent plus vif vînt se présenter, cet accent devenoit comme le sifflement d'une clef; & il avoit toute la peine du monde à reprendre sa basse.

Avec la figure que je viens de peindre, & qui n'est point chargée, Monsieur *Simon* étoit galant, grand conteur de fleurettes, & poussoit jusqu'à la coquetterie le soin de son ajustement. Comme il cherchoit à prendre ses avantages, il donnoit volontiers ses audiences du matin dans son lit; car quand on voyoit sur l'oreiller une belle tête, personne n'alloit s'imaginet que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des scènes dont je suis sûr que tout Annecy se souvient encore.

Un matin qu'il attendoit dans ce lit ou plutôt sur ce lit des plaideurs, en belle coiffe de nuit bien fine

& bien blanche, ornée de deux groſſes bouffettes de ruban couleur de roſe, un payſan arrive, heurte à la porte. La ſervante étoit ſortie. M. le Juge-Mage entendant redoubler, crie, *entrez :* & cela, comme dit un peu trop fort, partit de ſa voix aigue. L'homme entre, il cherche d'où vient cette voix de femme, & voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut reſſortir en faiſant à Madame de grandes excuſes. M. *Simon* ſe fâche & n'en crie que plus clair. Le payſan, confirmé dans ſon idée & ſe croyant inſulté, lui chante pouille, lui dit qu'apparemment elle n'eſt qu'une coureuſe, & que M. le Juge-Mage ne donne gueres bon exemple chez lui. Le Juge-Mage furieux & n'ayant pour toute arme que ſon pot-de-chambre, alloit le jetter à la tête de ce pauvre homme, quand ſa gouvernante arriva.

Ce petit nain ſi diſgracié dans ſon corps par la nature, en avoit été dédommagé du côté de l'eſprit : il l'avoit naturellement agréable, & il avoit pris ſoin de l'orner. Quoiqu'il fût à ce qu'on diſoit, aſſez bon Juriſconſulte, il n'aimoit pas ſon métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature, & il y avoit réuſſi. Il en avoit pris ſur-tout cette brillante ſuperficie, cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce, même avec les femmes. Il ſavoit par cœur tous les petits traits des *ana* & autres ſemblables : il avoit l'art de les faire valoir, en contant avec intérêt, avec myſtere & comme une anecdote de la veille, ce qui s'étoit paſſé il y avoit ſoixante ans. Il ſavoit la muſique & chantoit agréablement de ſa voix d'homme : enfin il avoit beaucoup de jolis talens pour un Magiſtrat. A force de cajoler les Dames d'Annecy, il s'étoit mis à la mode parmi elles, elles l'avoient à leur ſuite comme un petit ſapajou. Il prétendoit même à de bonnes fortunes, & cela les amuſoit beaucoup. Une Madame d'*Epagny*, diſoit que pour lui la derniere faveur étoit de baiſer une femme au genou.

Comme il connoiſſoit les bons livres & qu'il en parloit volontiers, ſa converſation étoit non-ſeulement amuſante mais inſtructive. Dans la ſuite, lorſ-

que j'eus pris du goût pour l'étude, je cultivai ſa connoiſſance & je m'en trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir de Chambery où j'étois alors. Il louoit, animoit mon émulation, & me donnoit pour mes lectures de bons avis dont j'ai ſouvent fait mon profit. Malheureuſement dans ce corps ſi fluet, logeoit une ame très-ſenſible. Quelques années après, il eut je ne ſais quelle mauvaiſe affaire qui le chagrina, & il en mourut. Ce fut dommage; c'étoit aſſurément un bon petit homme, dont on commençoit par rire, & qu'on finiſſoit par aimer. Quoique ſa vie ait été peu liée à la mienne, comme j'ai reçu de lui des leçons utiles, j'ai cru pouvoir par reconnoiſſance lui conſacrer un petit ſouvenir.

Si-tôt que je fus libre, je courus dans la rue de Mademoiſelle *Galley*, me flattant de voir entrer ou ſortir quelqu'un ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien; pas un chat ne parut, & tout le temps que je fus-là, la maiſon demeura auſſi cloſe que ſi elle n'eut point été habitée. La rue étoit petite & déſerte, un homme s'y remarquoit: de temps en temps quelqu'un paſſoit, entroit ou ſortoit au voiſinage. J'étois fort embarraſſé de ma figure; il me ſembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois-là, & cette idée me mettoit au ſupplice: car j'ai toujours préferé à mes plaiſirs l'honneur & le repos de celles qui m'étoient cheres.

Enfin las de faire l'amant Eſpagnol & n'ayant point de guitarre, je pris le parti d'aller écrire à Mademoiſelle de *G****. J'aurois préferé d'écrire à ſon amie; mais je n'oſois, & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoiſſance de l'autre & avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite, j'allai la porter à Mademoiſelle *Giraud*, comme j'en étois convenu avec ces Demoiſelles en nous ſéparant. Ce furent elles qui me donnerent cet expédient. Mademoiſelle *Giraud* étoit contre-pointiere, & travaillant quelquefois chez Madame *Galley*, elle avoit l'entrée de ſa maiſon. La meſſagere ne me parut pourtant pas trop bien choiſie; mais j'avois peur ſi je faiſois des difficultés ſur celle-là, qu'on ne m'en proposât point

d'autre. De plus, je n'ofai dire qu'elle vouloit travailler pour fon compte. Je me fentois humilié qu'elle osât fe croire pour moi du même fexe que ces Demoifelles. Enfin j'aimois mieux cet entrepôt-là que point, & je m'y tins à tout rifque.

Au premier mot la *Giraud* me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à des jeunes filles n'auroit pas parlé d'elle-même, mon air fot & embarraffé m'auroit feul décelé. On peut croire que cette commiffion ne lui donna pas grand plaifir à faire : elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidellement. Le lendemain matin je courus chez elle & j'y trouvai ma réponfe. Comme je me preffai de fortir pour l'aller lire & baifer à mon aife ! Cela n'a pas befoin d'être dit ; mais ce qui en a befoin davantage, c'eft le parti que prit Mademoifelle *Giraud*, & où j'ai trouvé plus de délicateffe & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant affez de bon fens pour voir qu'avec fes trente-fept ans, fes yeux de lievre, fon nez barbouillé, fa voix aigre & fa peau noire, elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes perfonnes de graces & dans tout l'éclat de la beauté, elle ne voulut ni les trahir ni les fervir, & aima mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit déja quelque temps que la *Merceret* n'ayant aucune nouvelle de fa maitreffe, fongeoit à s'en retourner à Fribourg; elle s'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus ; elle lui fit entendre qu'il feroit bien que quelqu'un la conduisit chez fon pere, & me propofa. La petite *Merceret*, à qui je ne déplaifois pas non plus, trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlerent le même jour comme d'une affaire arrangée, & comme je ne trouvois rien qui me déplût dans cette maniere de difpofer de moi, j'y confentis, regardant ce voyage comme une affaire de huit jours tout au plus. La *Giraud* qui ne penfoit pas de même arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut : la *Merceret* fe chargea de me défrayer, & pour regagner d'un côté ce qu'elle dépenfoit de l'autre, à ma priere on décida

qu'elle enverroit devant ſon petit bagage, & que nous irions à pied à petites journées. Ainſi fut fait.

Je ſuis fâché de faire tant de filles amoureuſes de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là, je crois pouvoir dire la vérité ſans ſcrupule. La *Merceret*, plus jeune & moins déniaiſée que la *Giraud*, ne m'a jamais fait des agaceries auſſi vives; mais elle imitoit mes tons, mes accens, rediſoit mes mots, avoit pour moi les attentions que j'aurois dû avoir pour elle, & prenoit toujours grand ſoin, comme elle étoit fort peureuſe, que nous couchaſſions dans la même chambre: identité qui ſe borne rarement là dans un voyage, entre un garçon de vingt ans & une fille de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois. Ma ſimplicité fut telle que quoique la *Merceret* ne fût pas déſagréable, il ne me vint pas même à l'eſprit durant tout le voyage, je ne dis pas la moindre tentation galante, mais même la moindre idée qui s'y rapportât, & quand cette idée me feroit venue, j'étois trop ſot pour en ſavoir profiter. Je n'imaginois pas comment une fille & un garçon parvenoient à coucher enſemble; je croyois qu'il falloit des ſiecles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre *Merceret* en me défrayant comptoit ſur quelque équivalent, elle en fut la dupe, & nous arrivâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En paſſant à Geneve je n'allai voir perſonne; mais je fus prêt à me trouver mal ſur les ponts, Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuſe ville, jamais je n'y ſuis entré ſans ſentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'une excès d'attendriſſement. En même temps que la noble image de la liberté m'élevoit l'ame, celles de l'égalité de l'union, de la douceur des mœurs me touchoient juſqu'aux larmes, & m'inſpiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens Dans quelle erreur j'étois, mais qu'elle étoit naturelle! Je croyois voir tout cela dans ma patrie, parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloit paſſer à Nion. Paſſer ſans voir mon bon pere! Si j'avois eu ce courage, j'en ſerois mort de regret. Je laiſſai la *Merceret* à l'auberge & je l'allai voir à tout riſque. Eh! Que j'avois tort de le craindre! Son ame à mon abord s'ouvrit aux ſentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous verſâmes en nous embraſſant! Il crut d'abord que je revenois à lui. Je lui fis mon hiſtoire & je lui dis ma réſolution. Il la combattit foiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'expoſois, me dit que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du reſte; il n'eut pas même la tentation de me retenir de force, & en cela je trouve qu'il eut raiſon; mais il eſt certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il auroit pu faire, ſoit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir, ſoit qu'il fût embarraſſé peut-être à ſavoir ce qu'à mon âge il pourroit faire de moi. J'ai ſu depuis qu'il eut de ma compagne de voyage une opinion bien injuſte & bien éloignée de la vérité, mais du reſte aſſez naturelle. Ma belle-mere, bonne femme, un peu mielleuſe, fit ſemblant de vouloir me retenir à ſouper. Je ne reſtai point; mais je leur dis que je comptois m'arrêter avec eux plus long-temps au retour, & je leur laiſſai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau, & dont j'étois embarraſſé. Le lendemain je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon pere & d'avoir oſé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureuſement à Fribourg. Sur la fin du voyage les empreſſemens de Mademoiſelle *Merceret* diminuerent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur, & ſon pere, qui ne nageoit pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain; ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous ſéparâmes ſans pleurs, je retournai le ſoir à ma gargotte, & je repartis le ſurlendemain de mon arrivée, ſans trop ſavoir où j'avois deſſein d'aller.

Voilà encore une circonſtance de ma vie où la

providence m'offroit précifément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La *Merceret* étoit une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus; peu vive, fort raifonnable à quelques petites humeurs près, qui fe paffoient à pleurer, & qui n'avoient jamais de fuite orageufe. Elle avoit un vrai goût pour moi; j'aurois pu l'époufer fans peine, & fuivre le métier de fon pere. Mon goût pour la mufique me l'auroit fait aimer. Je me ferois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu fans doute de grands plaifirs; mais j'aurois vécu en paix jufqu'à ma derniere heure, & je dois favoir mieux que perfonne qu'il n'y avoit pas à balancer fur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Laufanne. Je voulois me raffafier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans la plus grande étendue. La plupart de mes fecrets motifs déterminans n'ont pas été plus folides. Des vues éloignées ont rarement affez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme des lettres de dupe. Je me livre à l'efpoir comme un autre, pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir; mais s'il faut prendre long-temps de la peine, je n'en fuis plus. Le moindre petit plaifir qui s'offre à ma portée me tente plus que les joies du paradis. J'excepte pourtant le plaifir que la peine doit fuivre: celui-là ne me tente pas, parce que je n'aime que des jouiffances pures, & que jamais on n'en a de telles quand on fait qu'on s'apprête un repentir.

J'avois grand befoin d'arriver en quelque lieu que ce fût, & le plus proche étoit le mieux; car m'étant égaré dans ma route je me trouvai le foir à Moudon, où je dépenfai le peu qui me reftoit, hors dix creutzers qui partirent le lendemain à la dînée, & arrivé le foir à un petit village auprès de Laufanne, j'y entrai dans un cabaret fans un fou pour payer ma couchée, & fans favoir que devenir. J'avois grand'faim; je fis bonne contenance & je demandai à fouper comme fi j'euffe eu de quoi bien payer. J'allai me cou-

cher ſans ſonger à rien, je dormis tranquillement, & après avoir déjeûné le matin & compté avec l'hôte, je voulus pour ſept batz, à quoi montoit ma dépenſe, lui laiſſer ma veſte en gage. Ce brave homme la refuſa; il me dit que graces au ciel il n'avoit jamais dépouillé perſonne, qu'il ne vouloit pas commencer pour ſept batz, que je gardaſſe ma veſte & que je payerois quand je pourrois. Je fus touché de ſa bonté; mais moins que je ne devois l'être & que je ne l'ai été depuis en y repenſant. Je ne tardai gueres à lui renvoyer ſon argent avec des remercimens par un homme sûr: mais quinze ans après repaſſant par Lauſanne à mon retour d'Italie, j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hôte. Je l'aurois été voir. Je me ferois fait un vrai plaiſir de lui rappeller ſa bonne œuvre, & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des ſervices plus importans ſans doute, mais rendus avec plus d'oſtentation, ne m'ont pas paru ſi dignes de reconnoiſſance que l'humanité ſimple & ſans éclat de cet honnête homme.

En approchant de Lauſanne je rêvois à la détreſſe où je me trouvois, aux moyens de m'en tirer ſans aller montrer ma miſere à ma belle-mere, & je me comparois dans ce pélerinage pédeſtre à mon ami *Venture* arrivant à Annecy. Je m'échauffai ſi bien de cette idée, que, ſans ſonger que je n'avois ni ſa gentilleſſe, ni ſes talens, je me mis en tête de faire à Lauſanne le petit *Venture*, d'enſeigner la muſique que je ne ſavois pas, & de me dire de Paris où je n'avois jamais été. En conſéquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maitriſe où je puiſſe vicarier, & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai par m'informer d'une petite auberge où l'on pût être aſſez bien & à bon marché. On m'enſeigna un nommé *Perrotet*, qui tenoit des penſionnaires. Ce *Perrotet* ſe trouva être le meilleur homme du monde, & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits menſonges comme je les avois arrangés. Il me promit

de parler de moi & de tâcher de me procurer des écoliers; il me dit qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa pension étoit de cinq écus blancs; ce qui étoit peu pour la chose, mais beaucoup pour moi. Il me conseilla de ne me mettre d'abord qu'à la demi-pension, qui consistoit pour le dîné en une bonne soupe & rien de plus, mais bien à souper le soir. J'y consentis. Ce pauvre *Perrotet* me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jeunesse, j'en trouve si peu dans un âge avancé : leur race est-elle épuisée? Non; mais l'ordre où j'ai besoin de les chercher aujourd'hui n'est plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple, où les grandes passions ne parlent que par intervalles, les sentimens de la nature se font plus souvent entendre. Dans les états plus élevés ils sont étouffés absolument, & sous le masque du sentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Lausanne à mon pere qui m'envoya mon paquet & me marqua d'excellentes choses dont j'aurois dû mieux profiter. J'ai déja noté des momens de délire inconcevables où je n'étois plus moi-même. En voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors, à quel point je m'étois, pour ainsi dire, venturisé, il ne faut que voir combien tout à-la-fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître à chanter sans savoir déchiffrer un air; car quand les six mois que j'avois passés avec le *Maître* m'auroient profité, jamais ils n'auroient pu suffire, mais outre cela j'apprenois d'un maître, c'en étoit assez pour apprendre mal. Parisien de Geneve & catholique en pays protestant, je crus devoir changer mon nom ainsi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modele autant qu'il m'étoit possible. Il s'étoit appellé *Venture* de Villeneuve; moi je fis l'anagramme du nom de *Rousseau* dans celui de

Vaussore, & je m'appellai *Vaussore* de Villeneuve. *Venture* savoit la composition ; quoiqu'il n'en eût rien dit ; moi sans le savoir je m'en vantai à tout le monde & sans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compositeur. Ce n'est pas tout : ayant été présenté à Monsieur de *Treytorens*, professeur en droit, qui aimoit la musique & faisoit des concerts chez lui ; je voulus lui donner un échantillon de mon talent, & je me mis à composer une piece pour son concert, aussi effrontément que si j'avois su comment m'y prendre. J'eus la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties & de les distribuer avec autant d'assurance que si c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, & qui est très-vrai, pour couronner dignement cette sublime production, je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues, & que tout le monde se rappelle peut-être encore sur ces paroles jadis si connues.

Quel caprice !
Quelle injustice !
Quoi, ta Clarice
Trahiroit tes feux ? &c.

Venture m'avoit appris cet air avec la basse sur d'autres paroles, à l'aide desquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma composition ce menuet & sa basse en supprimant les paroles, & je le donnai pour être de moi, tout aussi résolument que si j'avois parlé à des habitans de la lune.

On s'assemble pour exécuter ma piece, J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties ; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes qui furent pour moi cinq ou six siecles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral les cinq ou six coups du *prenez garde à vous*. On fait silence, je me mets gravement à battre la mesure, on commence . . . . . non, depuis qu'il existe

des

des opera françois, de la vie on n'ouït un ſemblable charivari. Quoiqu'on eût dû penſer de mon prétendu talent, l'effet ſut pire que tout ce qu'on ſembloit attendre. Les muſiciens étouffoient de rire ; les auditeurs ouvroient de grands yeux & auroient bien voulu fermer les oreilles ; mais il n'y avoit pas moyen. Mes bourreaux de ſymphoniſtres qui vouloient s'égayer racloient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la conſtance d'aller toujours mon train, ſuant, il eſt vrai, à groſſes gouttes ; mais retenu par la honte, n'oſant m'enfuir & tout planter là. Pour ma conſolation j'entendois autour de moi les aſſiſtans ſe dire à leur oreille ou plutôt à la mienne, l'un, il n'y a rien là de ſupportable ; un autre, quel muſique enragée ? Un autre, quel diable de ſabat ? Pauvre *Jean-Jacques ;* dans ce cruel moment tu n'eſpérois gueres qu'un jour devant le Roi de France & toute ſa Cour, tes ſons exciteroient des murmures de ſurpriſe & d'applaudiſſement, & que dans toutes les loges autour de toi les plus aimables femmes ſe diroient à demi-voix : quels ſons charmans! quelle muſique enchantereſſe ! Tous ces chants-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur fut le menuet. A peine en eût-on joué quelques meſures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoit ſur mon joli goût de chant ; on m'aſſuroit que ce menuet feroit parler de moi, & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas beſoin de dépeindre mon angoiſſe, ni d'avouer que je la méritois bien.

Le lendemain l'un de mes ſymphoniſtres appellé *Lutold* vint me voir, & fut aſſez bon homme pour ne pas me féliciter ſur mon ſuccès. Le profond ſentiment de ma ſottiſe, la honte, le regret, le deſeſpoir de l'état où j'étois réduit, l'impoſſibilité de tenir mon cœur fermé dans ſes grandes peines, me firent ouvrir à lui ; je lâchai la bonde à mes larmes & au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance, je lui dis tout, en lui demandant le ſecret qu'il me promit, & qu'il me garda comme on peut le croire,

Dès le même soir tout Lausanne sut qui j'étois, & ce qui est remarquable, personne ne m'en fit semblant, pas même le bon *Perrotet*, qui pour cela ne se rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois, mais bien tristement. Les suites d'un pareil début ne firent pas pour moi de Lausanne un séjour fort agréable. Les écoliers ne se présentoient pas en foule ; pas une seule écoliere, & personne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches aussi stupides que j'étois ignorant, qui m'ennuyoient à mourir & qui dans mes mains ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appellé dans une seule maison où un petit serpent de fille se donna le plaisir de me montrer beaucoup de musique dont je ne pus pas lire une note, & qu'elle eut la malice de chanter ensuite devant M. le maître pour lui montrer comment cela s'exécutoit. J'étois si peu en état de lire un air de premiere vue, que dans le brillant concert dont j'ai parlé, il ne me fut pas possible de suivre un moment l'exécution pour savoir si l'on jouoit bien ce que j'avois sous les yeux, & que j'avois composé moi même.

Au milieu de tant d'humiliations j'avois des consolations très douces, dans les nouvelles que je recevois de temps-en-temps des deux charmantes amies. J'ai toujours trouvé dans le sexe une grande vertu consolatrice, & rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes disgraces que de sentir qu'une personne aimable y prend intérêt. Cette correspondance cessa pourtant bientôt après, & ne fut jamais renouée; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu je négligeai de leur donner mon adresse, & forcé par la nécessité de songer continuellement à moi-même, je les oubliai bientôt entiérement.

Il y a long temps que je n'ai parlé de ma pauvre Maman ; mais si l'on croit que je l'oubliois aussi, l'on se trompe fort. Je ne cessois de penser à elle & de desirer de la retrouver, non-seulement pour le besoin de ma subsistance, mais bien plus pour le besoin de mon cœur. Mon attachement pour elle, quelque vif, quelque tendre qu'il fut, ne m'empêchoit pas d'en ai-

mer d'autres; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes devoient également ma tendresse à leurs charmes, mais elle tenoit uniquement à ceux des autres & ne leur eût pas survécu; au lieu que Maman pouvoit devenir vieille & laide sans que je l'aimasse moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement transmis à sa personne l'hommage qu'il fit d'abord à sa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fût toujours elle, mes sentimens ne pouvoient changer. Je sais bien que je lui devois de la reconnoissance; mais en vérité je n'y songeois pas. Quoiqu'elle eût fait ou n'eut pas fait pour moi, c'eût été toujours la même chose. Je ne l'aimois ni par devoir ni par intérêt, ni par convenance; je l'aimois parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelque autre, cela faisoit distraction, je l'avoue, & je pensois moins souvent à elle; mais j'y pensois avec le même plaisir, & jamais, amoureux ou non, je ne me suis occupé d'elle sans sentir qu'il ne pouvoit y avoir pour moi de vrai bonheur dans la vie, tant que j'en serois séparé.

N'ayant point de ses nouvelles depuis si long-temps, je ne crus jamais que je l'eusse tout-à-fait perdue, ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me disois; elle saura tôt ou tard que je suis errant, & me donnera quelque signe de vie; je la retrouverai, j'en suis certain. En attendant c'étoit une douceur pour moi d'habiter son pays, de passer dans les rues où elle avoit passé, devant les maisons où elle avoit demeuré, & le tout par conjecture; car une de mes ineptes bisarreries étoit de n'oser m'informer d'elle, ni prononcer son nom sans la plus absolue nécessité. Il me sembloit qu'en la nommant je disois tout ce qu'elle m'inspiroit, que ma bouche révéloit le secret de mon cœur, que je la compromettois en quelque sorte. Je crois même qu'il se mêloit à cela quelque frayeur qu'on ne me dit du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de sa démarche, & un peu de sa conduite. De peur qu'on n'en dit pas ce que je voulois entendre, j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occupoient pas beau-

coup, & que sa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lausanne, j'y fis une promenade de deux ou trois jours, durant lesquels la plus douce émotion ne me quitta point. L'aspect du lac de Geneve & de ses admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne saurois expliquer, & qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais quoi de plus intéressant qui m'affecte & m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du Pays-de-Vaud, j'éprouve une impression composée du souvenir de Madame de *Warens* qui y est née, de mon pere, qui y vivoit, de Mlle. de *Vulson* qui y eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon enfance, & ce me semble, de quelque autre cause encore plus secrette & plus forte que tout cela. Quand l'ardent desir de cette vie heureuse & douce qui me fuit & pour laquelle j'étois né, vient enflammer mon imagination, c'est toujours au Pays-de-Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac & non pas d'un autre; il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là, uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étois toujours surpris d'y trouver les habitans, sur-tout les femmes, d'un tout autre caractere que celui que j'y cherchois. Combien cela me sembloit disparate! Le pays & le peuple dont il est couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevay, je me livrois en suivant ce beau rivage à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes; je m'attendrissois, je soupirois & pleurois comme un enfant. Combien de fois m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une grosse pierre, je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau?

J'allai à Vevay loger à la Clef, & pendant deux

jours que j'y restai sans voir personne, je pris pour cette ville un amour qui m'a suivi dans tous mes voyages, & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon roman. Je dirois volontiers à ceux qui ont du goût & qui sont sensibles : allez à Vevay, visitez le pays, examinez les sites, promenez-vous sur le lac, & dites si la natnre n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie*, pour une *Claire* & pour un *St. Preux*; mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon histoire.

Comme j'étois catholique & que je me donnois pour tel, je suivois sans mystere & sans scrupule le culte que j'avois embrassé. Les dimanches, quand il faisoit beau, j'allois à la messe à Assans, à deux lieues de Lausanne. Je faisois ordinairement cette course avec d'autres catholiques, sur-tout avec un brodeur Parisien, dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Parisien comme moi, c'étoit un vrai Parisien de Paris, un archiparisien du bon Dieu, bon homme comme un Champenois. Il aimoit si fort son pays qu'il ne voulut jamais douter que j'en fusse, de peur de perdre cette occasion d'en parler. M. de Crouzas, Lieutenant-Baillival, avoit un jardinier de Paris aussi; mais moins complaisant, & qui trouvoit la gloire de son Pays compromise à ce qu'on osât se donner pour en être lorsqu'on n'avoit pas cet honneur. Il me questionnoit de l'air d'un homme sûr de me prendre en faute, & puis sourioit malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoit de remarquable au marché-neuf. Je battis la campagne, comme on peut croire. Après avoir passé vingt ans à Paris, je dois à présent connoître cette ville. Cependant si l'on me faisoit aujourd'hui pareille question, je ne serois pas moins embarrassé d'y répondre, & de cet embarras on pourroit aussi-bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant lors même qu'on rencontre la vérité, l'on est sujet à se fonder sur des principes trompeurs!

Je ne saurois dire exactement combien de temps je demeurai à Lausanne. Je n'apportai pas de cette ville des souvenirs bien rappellans. Je sais seulement que n'y trouvant pas à vivre, j'allai de-là à Neufchâtel

& que j'y paſſai l'hiver. Je réuſſis mieux dans cette derniere ville; j'y eus des écoliers, & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami *Perrotet*, qui m'avoit fidellement envoyé mon petit bagage, quoique je lui reduſſe aſſez d'argent.

J'apprenois inſenſiblement la muſique en l'enſeignant. Ma vie étoit aſſez douce; un homme raiſonnable eût pu s'en contenter: mais mon cœur inquiet me demandoit autre choſe. Les dimanches & les jours où j'étois libre j'allois courir les campagnes & les bois des environs, toujours errant, rêvant, ſoupirant, & quand j'étois une fois ſorti de la ville je n'y rentrois plus que le ſoir. Un jour étant à Boudry, j'entrai pour dîner dans un cabaret. j'y vis un homme à grande barbe avec un habit violet à la grecque, un bonnet fourré, l'équipage & l'air aſſez noble, & qui ſouvent avoit peine à ſe faire entendre, ne parlant qu'un jargon preſque indéchiffrable, mais plus reſſemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois preſque tout ce qu'il diſoit & j'étois le ſeul; il ne pouvoit s'énoncer que par ſignes avec l'hôte & les gens du pays. Je lui dis quelques mots en Italien qu'il entendit parfaitement; il ſe leva & vint m'embraſſer avec tranſport. La liaiſon fut bientôt faite, & dès ce moment je lui ſervis de truchement. Son dîné étoit bon, le mien étoit moins que médiocre; il m'invita de prendre part au ſien, je fis peu de façons. En buvant & baragouinant nous achevâmes de nous familiariſer, & dès la fin du repas nous devînmes inſéparables. Il me conta qu'il étoit Prélat Grec, & Archimandrite de Jéruſalem; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétabliſſement du ſaint Sépulchre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains. Il étoit aſſez content de ce qu'il avoit amaſſé juſqu'alors; mais il avoit eu des peines incroyables en Allemagne, n'entendant pas un mot d'Allemand, de Latin ni de François, & réduit à ſon Grec, au Turc & à la langue Franque pour toute reſſource; ce qui ne lui en

procuroit pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfourné. Il me proposa de l'accompagner pour lui servir de secrétaire & d'interpréte. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté & qui ne quadroit pas mal avec mon nouveau poste, j'avois l'air si peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner, & il ne se trompa point. Notre accord fut bientôt fait; je ne demandois rien, & il promettoit beaucoup. Sans caution, sans sûreté, sans connoissance, je me livre à sa conduite, & dès le lendemain me voilà parti pour Jérusalem.

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne fit pas grand'chose. La dignité épiscopale ne permettoit pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers; mais nous présentâmes sa commission au Sénat, qui lui donna une petite somme. De-là nous fûmes à Berne. Nous logeâmes au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvoit bonne compagnie. La table étoit nombreuse & bien servie. Il y avoit long-temps que je faisois mauvaise chere; j'avois grand besoin de me refaire; j'en avois l'occasion, & j'en profitai. Monseigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie, aimant assez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendoient, ne manquant pas de certaines connoissances, & plaçant son érudition grecque avec assez d'agrément. Un jour cassant au dessert des noisettes, il se coupa le doigt fort avant, & comme le sang sortoit avec abondance, il montra son doigt à la compagnie, & dit en riant : *mirate, signori; questo è sangue pelasgo.*

A Berne mes fonctions ne lui furent pas inutiles, & je ne m'en tirai pas aussi mal que j'avois craint. J'étois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les choses ne se passerent pas aussi simplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les premiers de l'État, & l'examen de ses titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant en regle, il fut admis à l'audience du Sénat. J'entrai avec lui comme son interpréte, &

l'on me dit de parler. Je ne m'attendois à rien moins, & il ne m'étoit pas venu dans l'efprit qu'après avoir long-temps conféré avec les membres, il fallût s'adreffer au Corps comme fi rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras! Pour un homme auffi honteux, parler, non-feulement en public, mais devant le Sénat de Berne, & parler impromptu fans avoir une feule minute pour me préparer; il y avoit là de quoi m'anéantir. Je ne fus pas même intimidé. J'expofai fuccinctement & nettement la commiffion de l'Archimandrite. Je louai la piété des Princes qui avoient contribué à la collecte qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences, je dis qu'il n'y avoit pas moins à efpérer de leur munificence accoutumée, & puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les chrétiens fans diftinction de fecte, je finis par promettre les bénédictions du Ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne dirai pas que mon difcours fit effet; mais il eft fûr qu'il fut goûté, & qu'au fortir de l'audience l'Archimandrite reçut un préfent fort honnête, & de plus, fur l'efprit de fon fecrétaire, des complimens dont j'eus l'agréable emploi d'être le truchement; mais que je n'ofai lui rendre à la lettre. Voilà la feule fois de ma vie que j'aie parlé en public & devant un fouverain, & la feule fois auffi, peut-être, que j'aie parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les difpofitions du même homme! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. *Roguin*, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avois donnés à la bibliotheque de cette ville. Les Suiffes font grands harangueurs; ces Meffieurs me haranguerent. Je me crus obligé de répondre; mais je m'embarraffai tellement dans ma réponfe, & ma tête fe brouilla fi bien que je reftai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement, j'ai été hardi quelquefois dans ma jeuneffe, jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde, moins j'ai pu me faire à fon ton.

Partis de Berne, nous allâmes à Soleurre; car le

dessein de l'Archimandrite étoit de reprendre la route d'Allemagne, & de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne, ce qui faisoit une route immense; mais comme chemin faisant sa bourse s'emplissoit plus qu'elle ne se vidoit, il craignoit peu les détours. Pour moi qui me plaisois presque autant à cheval qu'à pied, je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie : mais il étoit écrit que je n'irois pas si loin.

La premiere chose que nous fîmes arrivant à Soleurre, fut d'aller saluer M. l'Ambassadeur de France. Malheureusement pour mon Evêque cet Ambassadeur étoit le Marquis de *Bonac*, qui avoit été Ambassadeur à la Porte, & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le St. Sépulcre. L'Archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure où je ne fus pas admis, parce que l'Ambassadeur entendoit la langue Franque & parloit l'Italien du moins aussi bien que moi. A la sortie de mon Grec je voulus le suivre; on me retint : ce fut mon tour. M'étant donné pour Parisien, j'étois comme tel sous la jurisdiction de Son Excellence. Elle me demanda qui j'étois, m'exhorta de lui dire la vérité; je le lui promis en lui demandant une audience particuliere qui me fut accordée. M. l'Ambassadeur m'emmena dans son cabinet dont il ferma sur nous la porte, & là, me jettant à ses pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas moins dit quand je n'aurois rien promis; car un continuel besoin d'épanchement met à tout moment mon cœur sur mes levres, & après m'être ouvert sans réserve au musicien *Lutold*, je n'avois garde de faire le mystérieux avec le Marquis de *Bonac*. Il fut si content de ma petite histoire & de l'effusion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée, qu'il me prit par la main, entra chez Madame l'Ambassadrice, & me présenta à elle en lui faisant un abrégé de mon récit. Madame de *Bonac* m'accueillit avec bonté, & dit qu'il ne falloit pas me laisser aller avec ce moine Grec. Il fut résolu que je resterois à l'hôtel en attendant qu'on vit ce qu'on pourroit faire de moi. Je voulus aller faire

mes adieux à mon pauvre Archimandrite, pour lequel j'avois conçu de l'attachement : on ne me le permit pas. On envoya lui signifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit sac. M. de la *Martiniere*, secrétaire d'ambassade, fut en quelque façon chargé de moi. En me conduisant dans la chambre qui m'étoit destinée, il me dit : cette chambre a été occupée sous le Comte Du Luc par un homme célébre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manieres, & de faire dire un jour : *Rousseau* premier, *Rousseau* second. Cette conformité, qu'alors je n'espérois guères, eut moins flatté mes desirs, si j'avois pu prévoir à quel prix je l'achèterois un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la *Martiniere* me donna de la curiosité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre, & sur le compliment qu'on m'avoit fait, croyant avoir du goût pour la poésie, je fis pour mon coup d'essai une cantate à la louange de Madame de *Bonac*. Ce goût ne se soutint pas. J'ai fait de temps en temps de médiocres vers ; c'est un exercice assez bon pour se rompre aux inversions élégantes & apprendre à mieux écrire en prose ; mais je n'ai jamais trouvé dans la poésie françoise assez d'attrait pour m'y livrer tout-a-fait.

M. de la *Martiniere* voulut voir de mon style & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M. l'Ambassadeur. Je lui écrivis une longue lettre que j'apprends avoir été conservée par M. de *Marianne*, qui étoit attaché depuis long-temps au Marquis de *Bonac*, & qui depuis a succédé à M. de la *Martiniere* sous l'ambassade de M. de *Courteilles*. J'ai prié M. de *Malesherbes* de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par lui ou par d'autres on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confessions.

L'expérience que je commençois d'avoir, modéroit peu-à-peu mes projets romanesques, & par exemple, non-seulement je ne devins point amoureux de Madame de *Bonac* ; mais je sentis d'abord que je ne

pouvois faire un grand chemin dans la maison de son mari. M. de la *Martiniere* en place, & M. de *Marianne*, pour ainsi dire, en survivance, ne me laissoient espérer pour toute fortune qu'un emploi de sous-secrétaire qui ne me tentoit pas infiniment. Cela fit que quand on me consulta sur ce que je voulois faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris M. l'Ambassadeur goûta cette idée qui tendoit au moins à le débarrasser de moi. M. de *Merveilleux* secrétaire, interpréte de l'ambassade, dit que son ami *M. Godard*, Colonel Suisse au service de France, cherchoit quelqu'un pour mettre auprès de son neveu qui entroit fort jeune au service, & pensa que je pourrois lui convenir. Sur cette idée assez légérement prise, mon départ fut résolu, & moi qui voyois un voyage à faire & Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage accompagnés de forces bonnes leçons, & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune, je me portois bien, j'avois assez d'argent, beaucoup d'espérance, je voyageois à pied, & je voyageois seul. On seroit étonné de me voir compter un pareil avantage, si déja l'on n'avoit dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chimeres me tenoient compagnie, & jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offroit quelque place vide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostoit en route, je rechignois de voir renverser la fortune dont je bâtissois l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étoient martiales. J'allois m'attacher à un militaire & devenir militaire moi-même; car on avoit arrangé que je commencerois par être cadet. Je croyois déja me voir en habit d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enfloit à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications; j'avois un oncle ingénieur; j'étois en quelque sorte enfant de la balle. Ma vue courte offroit un peu d'obstacle, mais qui ne m'embarrassoit

pas; & je comptois bien à force de ſang-froid & d'intrépidité ſuppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal *Schomberg* avoit la vue très-courte; pourquoi le Maréchal *Rouſſeau* ne l'auroit-il pas ? Je m'échauffois tellement ſur ces folies que je ne voyois plus que troupes, remparts, gabions, batteries, & moi au milieu du feu & de la fumée, donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je paſſois dans des campagnes agréables, que je voyois des bocages & des ruiſſeaux; ce touchant aſpect me faiſoit ſoupirer de regret; je ſentois au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas, & bientôt, ſans ſavoir comment, je me retrouvois au milieu de mes cheres bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin, la beauté des rues, la ſymétrie & l'alignement des maiſons me faiſoient chercher à Paris autre choſe encore. Je m'étois figuré une ville auſſi belle que grande, de l'aſpect le plus impoſant, où l'on ne voyoit que de ſuperbes rues, des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg St Marceau je ne vis que de petites rues ſales & puantes, de vilaines maiſons noires, l'air de la mal-propreté, de la pauvreté, des mendians, des charretiers, des ravaudeuſes, des crieuſes de tiſanne & de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette premiere impreſſion, & qu'il m'en eſt reſté toujours un ſecret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le temps que j'y ai vécu dans la ſuite, ne fut employé qu'à y chercher des reſſources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel eſt le fruit d'une imagination trop active qui exagere par-deſſus l'exagération des hommes, & voit toujours plus que ce qu'on lui dit On m'avoit tant vanté Paris que je me l'étois figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverois peut-être autant à rabattre, ſi je l'avois vue, du portrait que je m'en ſuis fait. La même choſe m'arriva à l'Opéra où je me preſſai d'aller le lendemain de mon arrivée;

la même chose m'arriva dans la suite à Versailles, dans la suite encore en voyant la mer, & la même chose m'arrivera toujours en voyant des spectacles qu'on m'aura trop annoncés : car il est impossible aux hommes & difficile à la nature elle-même de passer en richesse mon imagination.

A la maniere dont je fus reçu de tous ceux pour qui j'avois des lettres, je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me caressa le moins étoit M. de *Surbeck*, retiré du service & vivant philosophiquement à Bagneux, où je fus le voir plusieurs fois & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de Madame de *Merveilleux* belle-sœur de l'Interpréte, & de son neveu Officier aux Gardes. Non-seulement la mere & le fils me reçurent bien, mais ils m'offrirent leur table dont je profitai souvent durant mon séjour à Paris. Madame de *Merveilleux* me parut avoir été belle, ses cheveux étoient d'un beau noir & faisoient à la vieille mode le crochet sur ses tempes. Il lui restoit ce qui ne périt point avec les attraits, un esprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien, & fit tout ce qu'elle put pour me rendre service ; mais personne ne la seconda, & je fus bientôt désabusé de tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre justice aux François ; ils ne s'épuisent point tant qu'on dit en protestations, & celles qu'ils font sont presque toujours sinceres; mais ils ont une maniere de paroître s'intéresser à vous qui trompe plus que des paroles. Les gros complimens des Suisses n'en peuvent imposer qu'à des sots. Les manieres des François sont plus séduisantes en cela même qu'elles sont plus simples; on croiroit qu'ils ne vous disent pas tout ce qu'ils veulent faire, pour vous surprendre plus agréablement. Je dirai plus; ils ne sont point faux dans leurs démonstrations ; ils sont naturellement officieux, humains, bienveillans, & même, quoiqu'on en dise, plus vrais qu'aucune autre nation ; mais ils sont légers & volages. Ils ont en effet le sentiment qu'ils vous témoignent; mais ce sentiment s'en va

comme il est venu. En vous parlant ils sont pleins de vous; ne vous voient-ils plus, ils vous oublient. Rien n'est permanent dans leur cœur: tout est chez eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu servi. Ce colonel *Godard* au neveu duquel on m'avoit donné, se trouva être un vilain vieux avare, qui, quoique tout cousu d'or, voyant ma détresse, me voulut avoir pour rien. Il prétendoit que je fusse auprès de son neveu une espece de valet sans gages, plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui, & par-là dispensé du service, il falloit que je vécusse de ma paye de cadet, c'est-à-dire, de soldat, & à peine consentoit-il à me donner l'uniforme; il auroit voulu que je me contentasse de celui du régiment. Madame de *Merveilleux* indignée de ses propositions, me détourna elle même de les accepter; son fils fut du même sentiment. On cherchoit autre chose, & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être pressé, & cent francs sur lesquels j'avois fait mon voyage ne pouvoient me mener bien loin. Heureusement je reçus de la part de M. l'Ambassadeur encore une petite remise qui me fit grand bien, & je crois qu'il ne m'auroit pas abandonné si j'eusse eu plus de patience: mais languir, attendre, solliciter, sont pour moi choses impossibles. Je me rebutai, je ne parus plus, & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman; mais comment la trouver? où la chercher? Madame de *Merveilleux* qui savoit mon histoire m'avoit aidé dans cette recherche, & long temps inutilement. Enfin elle m'apprit que Madame de *Warens* étoit repartie il y avoit plus de deux mois, mais qu'on ne savoit si elle étoit allée en Savoye ou à Turin, & que quelques personnes la disoient retournée en Suisse. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la suivre, bien sûr qu'en quelque lieu qu'elle fût je la trouverois plus aisément en province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir j'exerçai mon nouveau talent poétique dans une épître au Colonel *Godard*, où je le drappai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à

Madame de *Merveilleux* qui, au lieu de me cenſurer comme elle auroit dû faire, rit beaucoup de mes ſarcaſmes, de même que ſon fils, qui, je crois, n'aimoit pas M. *Godard*, & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers, ils m'y encouragerent : j'en fis un paquet à ſon adreſſe, & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite poſte, je le mis dans ma poche, & le lui envoyai d'Auxerre en paſſant. Je ris quelquefois encore en ſongeant aux grimaces qu'il dût faire en liſant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait. Il commençoit ainſi :

Tu croyois, vieux Pénard, qu'une folle manie
D'élever ton neveu m'inſpireroit l'envie.

Cette petite piece mal faite, à la vérité, mais qui ne manquoit pas de ſel, & qui annonçoit du talent pour la ſatyre, eſt cependant le ſeul écrit ſatyrique qui ſoit ſorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un pareil talent ; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de temps à autre pour ma défenſe, que ſi j'avois été d'humeur batailleuſe, mes agreſſeurs auroient eu rarement les rieurs de leur côté.

La choſe que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire, eſt de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant penſé, tant exiſté, tant vécu, tant été moi, ſi j'oſe ainſi dire, que dans ceux que j'ai faits ſeul & à pied. La marche a quelque choſe qui anime & avive mes idées : je ne puis preſque penſer quand je reſte en place : il faut que mon corps ſoit en branle pour y mettre mon eſprit. La vue de la campagne, la ſucceſſion des aſpects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne ſanté que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait ſentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma ſituation, tout cela dégage mon ame, me donne une plus grande audace de penſer, me jette en quelque ſorte dans l'immenſité des êtres pour les combiner,

les choisir, me les approprier à mon gré sans gêne & sans crainte. Je dispose en maître de la nature entiere; mon cœur errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les décrire en moi-même, quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expression je leur donne! On a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoiqu'écrits dans le déclin de mes ans. O! si l'on eût vu ceux de ma premiere jeunesse, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai composés & que je n'ai jamais écrits.... Pourquoi, direz-vous, ne les pas écrire? Et pourquoi les écrire, vous répondrai-je: pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouissance, pour dire à d'autres que j'avois joui? Que m'importoient des lecteurs, un public & toute la terre, tandis que je planois dans le Ciel? D'ailleurs portois-je avec moi du papier, des plumes? Si j'avois pensé à tout cela rien ne me seroit venu. Je ne prévoyois pas que j'aurois des idées; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point, ou elles viennent en foule, elles m'accablent de leur nombre & de leur force. Dix volumes par jour n'auroient pas suffi. Où prendre du temps pour les écrire? En arrivant je ne songeois qu'à bien dîner. En partant je ne songeois qu'à bien marcher. Je sentois qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte; je ne songeois qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris je m'étois borné aux idées relatives à ce que j'y allois faire. Je m'étois élancé dans la carriere où j'allois entrer, & je l'avois parcourue avec assez de gloire; mais cette carriere n'étoit pas celle où mon cœur m'appelloit, & les êtres réels nuisoient aux êtres imaginaires. Le Colonel *Godard* & son neveu figuroient mal avec un héros tel que moi. Graces au Ciel; j'étois maintenant delivré de tous ces obstacles: je pouvois m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimeres, car il ne restoit

toit que cela devant moi. Auſſi je m'y égarai ſi bien que je perdis réellement pluſieurs fois ma route, & j'euſſe été fort fâché d'aller plus droit; car ſentant qu'à Lyon j'allois me retrouver ſur la terre, j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour entr'autres m'étant à deſſein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable; je m'y plus ſi fort & j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout-à-fait. Après pluſieurs heures de courſe inutile, las & mourant de ſoif & de faim, j'entrai chez un payſan dont la maiſon n'avoit pas belle apparence, mais c'étoit la ſeule que je viſſe aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Geneve ou en Suiſſe, où tous les habitans à leur aiſe ſont en état d'exercer l'hoſpitalié. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrêmé & de gros pain d'orge, en me diſant que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices & je mangeois ce pain, paille & tout: mais cela n'étoit pas fort reſtaurant pour un homme épuiſé de fatigue. Ce payſan qui m'examinoit, jugea de la vérité de mon hiſtoire par celle de mon appétit. Tout de ſuite après avoir dit qu'il voyoit bien (1) que j'étois un bon jeune honnête homme qui n'étoit pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de ſa cuiſine, deſcendit, & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétiſſant quoiqu'entamé, & une bouteille de vin dont l'aſpect me réjouit le cœur plus que tout le reſte. On joignit à cela une omelette aſſez épaiſſe; & je fis un dîné tel qu'autre qu'un piéton n'en connût jamais. Quand ce vint à payer, voilà ſon inquiétude & ſes craintes qui le reprennent; il ne vouloit point de mon argent; il le repouſſoit avec un trouble extraordinaire; & ce qu'il y avoit de plaiſant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en trémiſſant ces mots terribles

(1) Apparemment je n'avois pas encore alors la phyſionomie qu'on m'a donnée depuis dans mes portraits.

de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit ſon vin à cauſe des aides, qu'il cachoit ſon pain à cauſe de la taille, & qu'il ſeroit un homme perdu ſi l'on pouvoit ſe douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce ſujet, & dont je n'avois pas la moindre idée, me fit une impreſſion qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qui ſe développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple & contre ſes oppreſſeurs. Cet homme, quoique aiſé, n'oſoit manger le pain qu'il avoit gagné à la ſueur de ſon front, & ne pouvoit éviter ſa ruine qu'en montrant la même miſere qui regnoit autour de lui. Je ſortis de ſa maiſon auſſi indigné qu'attendri, & déplorant le ſort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué ſes dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le ſeul ſouvenir bien diſtinct qui me reſte de ce qui m'eſt arrivé durant ce voyage. Je me rappelle ſeulement encore qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car parmi les romans que j'avois lus avec mon pere, l'Aſtrée n'avoit pas été oubliée, & c'étoit celui qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, & tout en cauſant avec une hôteſſe; elle m'apprit que c'étoit un bon pays de reſſources pour les ouvriers, qu'il y avoit beaucoup de forges, & qu'on y travailloit fort bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curioſité romaneſque, & je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes & des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageoit de la ſorte, m'avoit ſûrement pris pour un garçon ſerrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon ſans vue. En arrivant j'allai voir aux Chaſottes Mlle. du *Châtelet*, amie de Madame de *Warens*, & pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. le *Maître*; ainſi c'étoit une connoiſſance déja faite.

Mlle. du *Châtelet* m'apprit qu'en effet fon amie avoit paffé à Lyon, mais qu'elle ignoroit fi elle avoit pouffé fa route jufqu'en Piémont, & qu'elle étoit incertaine elle-même en partant fi elle ne s'arrêteroit point en Savoie: que fi je voulois elle écriroit pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'euffe à prendre étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre: mais je n'ofai dire à Mlle. du *Châtelet* que j'étois preffé de la réponfe; & que ma petite bourfe épuifée ne me laiffoit pas en état de l'attendre long-temps. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eût mal reçu. Au contraire, elle m'avoit fait beaucoup de careffes, & me traitoit fur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui laiffer voir mon état, & de defcendre du rôle de bonne compagnie à celui d'un malheureux mendiant.

Il me femble de voir affez clairement la fuite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeller dans le même intervalle un autre voyage de Lyon dont je ne puis marquer la place & où je me trouvai déja fort à l'étroit: le fouvenir des extrémités où j'y fus réduit, ne contribue pas à m'en rappeller agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre, que j'euffe eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret, je me ferois aifément tiré d'affaire; mais c'eft à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance; & pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre, il fuffit de favoir qu'après avoir paffé prefque toute ma vie dans le mal-être, & fouvent prêt à manquer de pain, il ne m'eft jamais arrivé une feule fois de me faire demander de l'argent par un créancier fans lui en donner à l'inftant même. Je n'ai jamais fu faire des dettes criardes, & j'ai toujours mieux aimé fouffrir que devoir.

C'étoit fouffrir affurément que d'être réduit à paffer la nuit dans la rue, & c'eft ce qui m'eft arrivé plufieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques fous qui me reftoient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je rifquois moins de mourir de

ſommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que dans ce cruel état je n'étois ni inquiet ni triſte. Je n'avois pas le moindre ſouci ſur l'avenir, & j'attendois les réponſes que devoit recevoir Mlle. du *Châtelet*, couchant à la belle étoile, & dormant étendu par terre ou ſur un banc auſſi tranquillement que ſur un lit de roſes. Je me ſouviens même d'avoir paſſé une nuit délicieuſe hors de la ville dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins elevés en terraſſe bordoient le chemin du côté oppoſé. Il avoit fait très-chaud ce jour-là; la ſoirée étoit charmante; la roſée humectoit l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air étoit frais ſans être froid; le ſoleil après ſon coucher avoit laiſſé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendoit l'eau couleur de roſe; les arbres des terraſſes étoient chargés de roſſignols qui ſe répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une ſorte d'extaſe, livrant mes ſens & mon cœur à la jouiſſance de tout cela, & ſoupirant ſeulement un peu du regret d'en jouir ſeul. Abſorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade ſans m'appercevoir que j'étois las. Je m'en apperçus enfin. Je me couchai voluptueuſement ſur la tablette d'une eſpece de niche ou de fauſſe-porte enfoncée dans un mur de terraſſe: le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres; un roſſignol étoit précisément au-deſſus de moi; je m'endormis à ſon chant: mon ſommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il étoit grand jour: mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un payſage admirable. Je me levai, me ſecouai, la faim me prit, je m'acheminai gaîment vers la ville, réſolu de mettre a un bon déjeûné deux pieces de ſix blancs qui me reſtoient encore. J'étois de ſi bonne humeur que j'allois chantant tout le long du chemin, & je me ſouviens même que je chantois une cantate de Batiſtin, intitulée les *bains de Thomery* que je ſavois par cœur. Que bénit ſoit le bon Batiſtin & ſa bonne cantate qui m'a valu un meilleur

déjeûné que celui fur lequel je comptois, & un dîné bien meilleur encore, fur lequel je n'avois point compté du tout. Dans mon meilleur train d'aller & de chanter, j'entends quelqu'un derriere moi, je me retourne, je vois un Antonin qui me fuivoit, & qui paroiffoit m'écouter avec plaifir. Il m'accofte, me falue, me demande fi je fais la mufique. Je réponds, *un peu*, pour faire entendre beaucoup. Il continue à me queftionner: je lui conte une partie de mon hiftoire. Il me demande fi je n'ai jamais copié de la mufique? Souvent, lui dis-je, & cela étoit vrai; ma meilleure maniere de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien, me dit-il, venez avec moi; je pourrai vous occuper quelques jours durant lefquels rien ne vous manquera, pourvu que vous confentiez à ne pas fortir de la chambre. J'acquiefçai très-volontiers, & je le fuivis.

Cet Antonin s'appelloit M. *Rolichon*; il aimoit la mufique, il la favoit & chantoit dans de petits concerts qu'il faifoit avec fes amis. Il n'y avoit rien là que d'innocent & d'honnête; mais ce goût dégénéroit apparemment en fureur dont il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduifit dans une petite chambre que j'occupai & où je trouvai beaucoup de mufique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particuliérement la cantate que j'avois chantée, & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre, à copier tout le temps où je ne mangeois pas; car de ma vie je ne fus fi affamé ni mieux nourri. Il apportoit mes repas lui-même de leur cuifine, & il falloit qu'elle fût bonne, fi leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaifir à manger, & il faut avouer auffi que ces lippées me venoient fort à propos, car j'étois fec comme du bois. Je travaillois prefque d'auffi bon cœur que je mangeois, & ce n'eft pas peu dire. Il eft vrai que je n'étois pas auffi correct que diligent. Quelques jours après M. *Rolichon* que je rencontrai dans la rue, m'apprit que mes parties avoient rendu la mufique inexécutable; tant elles s'étoient

trouvées pleines d'omiſſions; de duplications & de tranſpoſitions. Il faut avouer que j'ai choiſi là dans la ſuite le métier du monde auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fût belle, & que je ne copiaſſe fort nettement; mais l'ennui d'un long travail me donne des diſtractions ſi grandes, que je paſſe plus de temps à gratter qu'à noter, & que ſi je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties, elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire, & pour aller vîte j'allois tout de travers. Cela n'empêcha pas M. *Rolichon* de me bien traiter juſqu'à la fin, & de me donner encore en ſortant un petit écu que je ne méritois gueres & qui me remit tout-à-fait en pied: car peu de jours après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambery & de l'argent pour l'aller joindre, ce que je fis avec tranſport. Depuis lors mes finances ont ſouvent été fort courtes; mais jamais aſſez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur ſenſible aux ſoins de la providence. C'eſt la derniere fois de ma vie que j'ai ſenti la miſere & la faim.

Je reſtai à Lyon ſept ou huit jours encore pour attendre les commiſſions dont Maman avoit chargé Mlle. du *Châtelet*, que je vis durant ce temps-là plus aſſiduement qu'auparavant, ayant le plaiſir de parler avec elle de ſon amie, & n'étant plus diſtrait par ces cruels retours ſur ma ſituation qui me forçoient de la cacher. Mlle. du *Châtelet* n'étoit ni jeune ni jolie, mais elle ne manquoit pas de grace; elle étoit liante & familiere, & ſon eſprit donnoit du prix à cette familiarité. Elle avoit ce goût de morale obſervatrice qui porte à étudier les hommes, & c'eſt d'elle, en premiere origine, que ce même goût m'eſt venu. Elle aimoit les romans de le *Sage*, & particuliérement Gil-Blas; elle m'en parla, me le prêta, je le lus avec plaiſir; mais je n'étois pas mûr encore pour ces ſortes de lectures: il me falloit des romans à grands ſentimens. Je paſſois ainſi mon temps à la grille de Mlle. du *Châtelet* avec autant de plaiſir que de profit, & il

eſt certain que les entretiens intéreſſans & ſenſés d'une femme de mérite ſont plus propres à former un jeune homme que toute la pédanteſque philoſophie des livres. Je fis connoiſſance aux Chaſottes avec d'autres penſionnaires & de leurs amies; entr'autres avec une jeune perſonne de quatorze ans, appellée Mlle. *Serre*, à laquelle je ne fis pas alors une grande attention; mais dont je me paſſionnai huit ou neuf ans après, & avec raiſon; car c'étoit une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman, je fis un peu de trêve à mes chimeres; & le bonheur réel qui m'attendoit me diſpenſa d'en chercher dans mes viſions. Non-ſeulement je la retrouvois, mais je retrouvois près d'elle & par elle un état agréable; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation qu'elle eſpéroit qui me conviendroit, & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuiſois en conjectures pour deviner quelle pouvoit être cette occupation, & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juſte. J'avois ſuffiſamment d'argent pour faire commodément la route. Mlle. du *Châtelet* vouloit que je priſſe un cheval; je n'y pus conſentir, & j'eus raiſon: j'aurois perdu le plaiſir du dernier voyage pédeſtre que j'ai fait en ma vie; car je ne peux donner ce nom aux excurſions que je faiſois ſouvent à mon voiſinage, tandis que je demeurois à Motiers.

C'eſt une choſe bien ſinguliere que mon imagination ne ſe monte jamais plus agréablement que quand mon état eſt le moins agréable; & qu'au contraire elle eſt moins riante lorſque tout rit autour de moi. Ma mauvaiſe tête ne peut s'aſſujettir aux choſes. Elle ne ſauroit embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils ſont; elle ne ſait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printemps il faut que je ſois en hiver; ſi je veux décrire un beau payſage, il faut que je ſois dans des murs, & j'ai dit cent fois que ſi jamais j'étois mis à la Baſtille, j'y ferois le tableau de la liberté. Je ne voyois en partant de Lyon qu'un avenir agréable; j'étois auſſi content, & j'avois tout lieu de l'être, que je

j'étois peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuses qui m'avoient suivi dans l'autre. J'avois le cœur serein, mais c'étoit tout. Je me rapprochois avec attendrissement de l'excellente amie que j'allois revoir. Je goûtois d'avance, mais sans ivresse, le plaisir de vivre auprès d'elle : je m'y étois toujours attendu; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétois de ce que j'allois faire, comme si cela eût été fort inquiétant. Mes idées étoient paisibles & douces, non célestes & ravissantes. Les objets frappoient ma vue ; je donnois de l'attention aux paysages, je remarquois les arbres, les maisons, les ruisseaux, je délibérois aux croisées des chemins, j'avois peur de me perdre & je ne me perdois point. En un mot je n'étois plus dans l'Empirée, j'étois tantôt où j'étois, tantôt où j'allois, jamais plus loin.

Je suis en racontant mes voyages comme j'étois en les faisant ; je ne saurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chere Maman, & je n'en allois pas plus vîte. J'aime à marcher à mon aise, & m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau temps dans un beau pays, sans être pressé, & avoir pour terme de ma course un objet agréable; voilà de toutes les manieres de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste on sait déja ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter & à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir, & je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chambery. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas-de l'Echelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appellé Chailles, court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite riviere qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siecles. On a bordé le chemin d'un parapet pour pré-

venir les malheurs ; cela faisoit que je pouvois contempler au fond & gagner des vertiges tout à mon aise ; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés, est qu'ils me font tourner la tête, & j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet, j'avançois le nez, & je restois là des heures entieres, entrevoyant de temps en temps cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugissement à travers les cris des corbeaux & des oiseaux de proie qui voloient de roche en roche, & de broussaille en broussaille à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits où la pente étoit assez unie, & la broussaille assez claire pour laisser passer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'aussi gros que je les pouvois porter, je les rassemblois sur le parapet en pile, puis les lançant l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambery j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée que l'eau se détache net & tombe en arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade & la roche, quelquefois sans être mouillé. Mais si l'on ne prend bien ses mesures on y est aisément trompé, comme je le fus : car à cause de l'extrême hauteur, l'eau se divise & tombe en poussiere, & lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans s'appercevoir d'abord qu'on se mouille, à l'instant on est tout trempé.

J'arrive enfin, je la revois. Elle n'étoit pas seule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler elle me prend par la main & me présente à lui avec cette grace qui lui ouvroit tous les cœurs ; le voilà, Monsieur, ce pauvre jeune homme ; daignez le protéger aussi long-temps qu'il le méritera, je ne suis pas en peine de lui pour le reste de sa vie. Puis m'adressant la parole ; mon enfant, me dit-elle, vous appartenez au Roi : remer-

ciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrois de grands yeux ſans rien dire, ſans ſavoir trop qu'imaginer : il s'en fallut peu que l'ambition naiſſante ne me tournât la tête, & que je ne fiſſe déja le petit Intendant. Ma fortune ſe trouva moins brillante que ſur ce début je ne l'avois imaginée ; mais quant à préſent c'étoit aſſez pour vivre, & pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agiſſoit.

Le Roi Victor-Amédée jugeant par le ſort des guerres précédentes, & par la poſition de l'ancien patrimoine de ſes peres qu'il lui échapperoit quelque jour, ne cherchoit qu'à l'épuiſer. Il y avoit peu d'années qu'ayant reſolu d'en mettre la Nobleſſe à la taille, il avoit ordonné un cadaſtre général de tout le pays, afin que rendant l'impoſition réelle, on pût la repartir avec plus d'équité. Ce travail commencé ſous le pere fut achevé ſous le fils. Deux ou trois cens hommes, tant arpenteurs qu'on appelloit géometres, qu'écrivans qu'on appelloit ſecrétaires, furent employés à cet ouvrage & c'étoit parmi ces derniers que Maman m'avoit fait inſcrire. Le poſte, ſans être fort lucratif, donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à temps, mais il mettoit en état de chercher & d'attendre, & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particuliere pour pouvoir paſſer à quelque emploi plus ſolide quand le temps de celui-là ſeroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile & je fus bientôt au fait. C'eſt ainſi qu'après quatre ou cinq ans de courſes, de folies & de ſouffrances depuis ma ſortie de Geneve, je commençai pour la premiere fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma premiere jeuneſſe auront paru bien puériles, & j'en ſuis fâché : quoique né homme à certains égards, j'ai été long-temps enfant & je le ſuis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand perſonnage ; j'ai pro-

mis de me peindre tel que je ſuis, & pour me connoître dans mon âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeuneſſe. Comme en général les objets font moins d'impreſſion ſur moi que leurs ſouvenirs, & que toutes mes idées ſont en images, les premiers traits qui ſe ſont gravés dans ma tête y ſont demeurés, & ceux qui s'y ſont empreints dans la ſuite ſe ſont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a eu une certaine ſucceſſion d'affections & d'idées qui modifient celles qui les ſuivent, & qu'il faut connoître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par-tout les premieres cauſes pour faire ſentir l'enchaînement des effets. Je voudrois pouvoir, en quelque façon, rendre mon ame tranſparente aux yeux du lecteur, & pour cela je cherche à la lui montrer ſous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire en ſorte qu'il ne s'y paſſe pas un mouvement qu'il n'apperçoive, afin qu'il puiſſe juger par lui-même du principe qui les produit.

Si je me chargeois du réſultat & que je lui diſe; tel eſt mon caractere, il pourroit croire, ſinon que je le trompe, au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec ſimplicité tout ce qui m'eſt arrivé, tout ce que j'ai fait, tout ce j'ai penſé, tout ce que j'ai ſenti, je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille, encore même en le voulant n'y parviendrois-je pas aiſément de cette façon. C'eſt à lui d'aſſembler ces élémens & de déterminer l'être qu'ils compoſent; le réſultat doit être ſon ouvrage; & s'il ſe trompe alors, toute l'erreur ſera de ſon fait. Or il ne ſuffit pas pour cette fin que mes récits ſoient fideles, il faut auſſi qu'ils ſoient exacts. Ce n'eſt pas à moi de juger de l'importance des faits, je les doîs tous dire, & lui laiſſer le ſoin de choiſir. C'eſt à quoi je me ſuis appliqué juſqu'ici de tout mon courage, & je ne me relâcherai pas dans la ſuite. Mais les ſouvenirs de l'âge moyen ſont toujours moins vifs que ceux de la premiere jeuneſſe. J'ai commencé par tirer de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit poſſible. Si les autres me reviennent avec la même force, des lec-

teurs impatiens s'ennuyeront peut-être, mais moi je ne ferai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une chofe à craindre dans cette entreprife ; ce n'eft pas de trop dire ou de dire des menfonges ; mais c'eft de ne pas tout dire, & de taire des vérités.

Fin du quatrieme Livre & du premier Volume.

